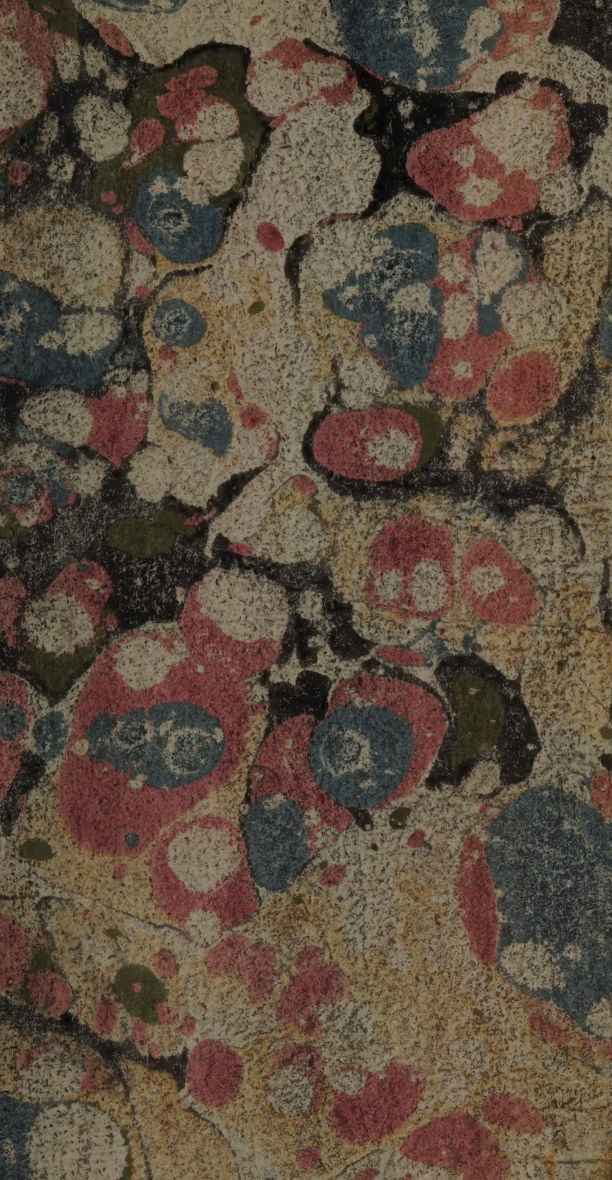






ŒUVRES
DE
CHIRURGIE
DE Mr. GOULARD,

Conseiller du Roi, Maire de la Ville d'Alet, Professeur Démonstrateur Royal en Chirurgie.

TOME SECOND,

Contenant les REMARQUES & OBSERVATIONS PRATIQUES sur les MALADIES VÉNÉRIENNES, avec une seconde Edition des MALADIES DE L'URETRE, & la COMPOSITION des BOUGIES SPÉCIFIQUES pour guérir les maladies de ce conduit, & autres FORMULES nouvelles & très-utiles pour le traitement des MALADIES VÉNÉRIENNES.

A PEZENAS, & se vend à LIEGE,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASSOMPIERRE, Imprimeur de SON ALTESSE, au *[illegible]*, vis-à-vis l'Eglise Ste. Catherine.

M. DCC. LXXIX.

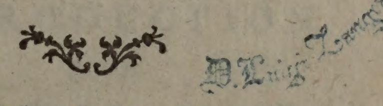
Avec Approbation & Privilège du Roi.

ŒUVRES
DE
CHIRURGIE
DE M^R. GOULARD,

Conſeiller du Roi, Maire de la Ville d'Alet, Profeſſeur-Démonſtrateur Royal en Chirurgie, &c.

TOME SECOND,

Contenant ſes REMARQUES & OBSERVATIONS PRATIQUES ſur les MALADIES VÉNÉRIENNES; avec une ſeconde Edition des MALADIES de l'URETRE, & la COMPOSITION des BOUGIES SPÉCIFIQUES pour guérir les embarras de ce conduit, & autres FORMULES nouvelles & très-utiles pour le traitement des MALADIES VÉNÉRIENNES.



A PÉZENAS, & ſe vend à LIEGE,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASSOMPIERRE, Imprimeur de *SON ALTESSE*, au *Moriane*, vis-à-vis l'Egliſe Ste. Catherine.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



REMARQUES ET OBSERVATIONS PRATIQUES *SUR* LES MALADIES *VÉNÉRIENNES.*

INTRODUCTION.

§. I.


Confidérer le nombre prodigieux de Livres qu'on a publiés & qu'on publie encore tous les jours fur les Maladies Vénériennes, & la confiance avec laquelle les gens qui ont le moins d'expérience & de favoir ofent en

entreprendre le traitement, on feroit d'abord tenté de croire qu'il n'y a plus rien de nouveau à dire ſur ces Maladies, & que la méthode de cure qui leur convient eſt aujourd'hui à la portée de tout le monde & ne préſente plus de difficultés. Cependant, pour peu qu'on y réfléchiſſe, on comprendra qu'il nous faut d'autres garants de nos progrès dans le traitement des maux vénériens. En effet, que prouve communément le grand nombre d'Ouvrages publiés ſur une matiere, ſi ce n'eſt que cette matiere n'eſt pas encore ſuffiſamment éclaircie? Et que peut-on conclure de la coupable & ridicule hardieſſe avec laquelle le plus petit Barbier de Village & le plus ignare Charlatan oſent ſe charger du traitement de la Vérole, ſinon que la témérité & une aveugle préſomption furent toujours le partage de l'ignorance?

§. II.

Mais quoique le grand nombre des Livres, en quelque genre que ce puiſſe être, ſoit une preuve très-équivoque du progrès de nos connoiſſances, comme il feroit aiſé de le faire voir, je ne prétends pas dire néanmoins que nous n'en ayions de fort eſtimables ſur les Maladies Vénériennes. Celui de Mr. Aſtruc, par exemple, a réuni

tous les ſuffrages, & mérité dès long-temps à ſon illuſtre Auteur l'eſtime de toutes les Nations ſavantes, qui ſe ſont empreſſées à l'envi à le traduire dans leur Langue. Cet Ouvrage, ſi juſtement célebre, étoit digne de l'accueil qu'il a reçu. La partie hiſtorique, malheureuſement la moins importante, ne laiſſe rien à deſirer. Mais il n'en eſt pas tout-à-fait de même de la partie pratique, & il n'y a pas lieu d'en être ſurpris. La diſcuſſion des faits, la critique des Auteurs, & tout ce qui eſt du reſſort de l'érudition, n'exige que de la ſcience & du jugement; mais l'eſprit, le ſavoir, & même une expérience conſommée ne peuvent mettre un ſeul homme en état de produire un Ouvrage parfait ſur quelque maladie que ce ſoit; à quelque point qu'on ait réuſſi, il y aura toujours néceſſairement dans les meilleurs Livres de Médecine & de Chirurgie beaucoup de vuides que le temps & les travaux réunis des Maîtres de l'Art peuvent ſeuls remplir. Telle eſt, dans les maux ſans nombre qui nous affligent, la malheureuſe fécondité de la nature, qu'elle nous montre toujours quelque choſe de nouveau; en ſorte que l'hiſtoire la plus exacte & la plus fidelle de ces maux ne peut jamais ſe paſſer d'un ſupplément. Je m'eſtimerois heureux d'avoir pu ajouter quelque choſe au dépôt des connoiſſances

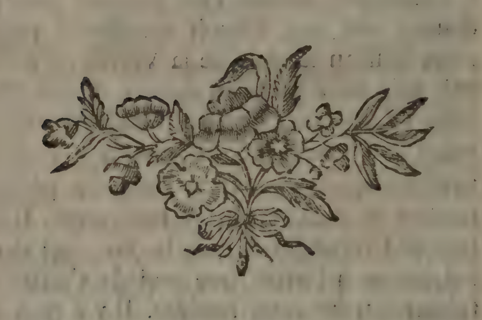
que nos Ancêtres nous ont tranſmis ſur les Maladies Vénériennes, & c'eſt le ſeul motif qui m'a mis la plume à la main. Ce n'eſt point au reſte un Traité complet de ces Maladies que je préſente au Public, nous n'avons que trop de Livres de cette eſpece; mais, comme mon titre l'annonce, quelques Remarques-Pratiques & beaucoup d'Obſervations auſſi curieuſes qu'intéreſſantes, qui ſont le fruit de mon expérience & de mes réflexions. Si au-lieu de multiplier ſans néceſſité, comme on le fait aujourd'hui, les Traités en forme ſur les ſujets les plus rebattus, chaque Médecin ou Chirurgien ne ſe déterminoit à écrire que lorſqu'il a quelque choſe de neuf à propoſer, & vouloit bien ſe renfermer dans les bornes d'une ſimple Diſſertation lorſqu'il n'a pas dequoi faire un Traité complet, on verroit bientôt cette foule de Livres dont nous ſommes inondés tous les jours, diminuer extrêmement, & nous ne perdrions à cela que des répétitions, ce qui eſt très-peu de choſe. Tout Ecrivain qui n'a rien de nouveau à dire devroit demeurer en repos, & ne pas fatiguer ſes Contemporains de ſes redites, dans la folle eſpérance de faire paſſer ſon nom à la poſtérité.

§. III.

L'Art de guérir ne nous offre rien de plus important que le traitement des Maladies Vénériennes. Les autres Maladies n'attaquent, pour ainſi dire, que l'individu; mais celles-ci font craindre pour l'eſpece entiere, & on peut les compter, je crois, parmi les cauſes de la diminution & de la dégradation de l'eſpece humaine, obſervées par plus d'un Philoſophe. On a ſouvent mis en queſtion ſi la découverte de l'Amérique avoit été de quelque utilité à l'Europe; quand elle n'auroit produit d'autre mal que d'avoir tranſporté parmi nous le fléau terrible de la Vérole, c'en ſeroit déja aſſez pour en douter. Cette Maladie eſt donc un objet qui intéreſſe infiniment la Société, & les gens de l'Art doivent réunir leurs efforts pour en perfectionner de plus en plus le traitement. Il eſt peu de Chirurgiens, j'oſe le dire, qui aient été autant à portée que moi de s'inſtruire ſolidement ſur cette matiere. Il y a plus de quarante ans que je traite les Maux Vénériens; d'abord ſous d'habiles Maîtres, enſuite ſeul, ou avec mes Confreres, dans le Public, & enfin depuis plus de dix ans à l'Hôpital Militaire de Montpellier, dont j'ai l'honneur d'être Chirurgien-Major.

§. IV.

Voici l'ordre que nous allons ſuivre dans cet Eſſai-Pratique ſur les Maladies Vénériennes. Nous donnerons d'abord quelques Remarques ou Obſervations préliminaires ſur la cure générale de ces maux, & nous entrerons enſuite dans le détail du traitement particulier qu'exigent les principaux ſymptomes véroliques, comme les gonorrhées, les chancres, les poulains, les phimoſis & paraphimoſis, &c.



CHAPITRE PREMIER.

Sur le traitement des Maladies Vénériennes en général.

§. V.

NOus croyons devoir poſer d'abord comme un principe inconteſtable & fondamental, que nous n'avons juſqu'ici de remede ſûr & ſpécifique contre la Vérole, que les frictions mercurielles, ſagement adminiſtrées par un habile Médecin ou Chirurgien. Les vrais Maîtres de l'Art, à qui ſeuls il appartient de prononcer ſur la valeur des nouveaux Remedes qu'on propoſe tous les jours comme devant être ſubſtitués aux frictions, ne peuvent trop s'élever contre les ſecrets de toute eſpece, qu'une infinité de Charlatans cherchent à accréditer; & il eſt de leur devoir de prémunir le Public contre les promeſſes magnifiques de ces honnêtes gens, en lui faiſant voir que ces promeſſes ne ſont que des pieges que la fourberie & l'avidité tendent à la foibleſſe & à la crédulité du Peuple toujours prêt à ſe laiſſer ſéduire au premier impoſteur qui veut l'abuſer.

§. VI.

Mais nous n'avons garde de confondre avec les vils Empiriques dont nous venons de parler, les Médecins ou les Chirurgiens véritablement dignes de ce titre, que le deſir de ſe rendre utiles à l'humanité engageroit à propoſer quelque nouvelle méthode qu'ils croiroient préférable encore à celle des frictions. On ſait que Mr. le Baron de Wan-Swieten, ſi connu par la ſupériorité de ſes lumieres & par ſa probité, a propoſé depuis quelque temps l'uſage du ſublimé corroſif. Les expériences qu'on en a faites en Italie, en Angleterre & à Paris, paroiſſent lui être favorables. Mais quel que ſoit le poids de l'autorité de ce grand Médecin, je ne crois pas qu'un homme ſage doive, malgré quelques centaines d'épreuves heureuſes qu'on lui citera en faveur du ſublimé corroſif, ſe hâter d'abandonner la méthode des frictions, que le temps & des guériſons ſans nombre ſemblent avoir conſacrée, & qui, graces aux travaux des Praticiens de Montpellier, eſt portée de nos jours au dernier degré de perfection. Ainſi, en attendant que la découverte de Mr. le Baron de Wan-Swieten ſe confirme, nous continuerons à regarder, avec preſque tous les Médecins &

les Chirurgiens éclairés, les frictions mercurielles comme l'unique méthode à laquelle il ſoit permis de recourir dans le traitement des Maux Vénériens.

§. VII.

Une choſe bien propre à prouver l'excellence de cette méthode, c'eſt que je lui ai vu opérer plus de dix mille guériſons dans l'eſpace de onze années, dans l'Hôpital Royal des Vénériens, ſans parler des Malades que j'ai traités en Ville ou à ma Maiſon, ſans qu'il me ſoit jamais arrivé de voir périr perſonne par l'effet des frictions mercurielles. Des ſuccès auſſi nombreux & auſſi conſtamment ſoutenus ne prouvent-ils pas avec évidence qu'on a tout à eſpérer & rien à craindre de la méthode des frictions, lorſqu'elles ſont dirigées par un habile homme? Et pour ſe réſoudre à l'abandonner, ne faut-il pas voir plus clairement que le jour que les moyens qu'on voudroit leur ſubſtituer, méritent en effet cette préférence?

§. VIII.

Parmi les précautions à prendre pour retirer des frictions mercurielles tous les avantages qu'on eſt en droit d'en attendre, une des plus eſſentielles eſt de purger le

mercure de toute partie hétérogene, & l'un des meilleurs moyens pour y parvenir sont les lotions avec l'eau commune & la trituration long-temps continuée dans un mortier. De cette façon, non-seulement on rectifie le mercure, mais on le rend encore suspensible dans l'eau, ce qui avoit été regardé autrefois comme une chose très-difficile, & même comme un grand secret.

§. IX.

La nécessité des frictions une fois supposée, nous établirons, comme un principe appuyé sur l'expérience la plus incontestable, que plus on introduira de mercure dans le corps, en prenant néanmoins les précautions nécessaires pour qu'il n'y cause pas du ravage, plus on sera assuré de la guérison, pourvu qu'on évite soigneusement la salivation, laquelle peut faire manquer le traitement, soit en donnant trop tôt issue au mercure qui roule dans les vaisseaux, soit en obligeant de suspendre les frictions avant que le Malade ait reçu une quantité suffisante de ce minéral. Or, on éloigne la salivation en ménageant & en graduant les frictions de maniere qu'elles ne portent point à la bouche. Cette sorte de traitement est connu aujourd'hui sous le nom de Méthode par *Extinction*.

C'eſt Mr. de Chycoineau, mort, Premier Médecin du Roi, qui en a donné les premieres idées dans une excellente Theſe ſoutenue aux Ecoles de Montpellier, en 1718. Quand Mr. de Chycoineau n'auroit rendu que ce ſervice à l'art de guérir, il mériteroit à ce ſeul titre d'avoir une place diſtinguée dans l'Hiſtoire de cet Art. La Méthode de l'*Extinction* eſſuya d'abord, comme on peut bien le penſer, de violentes contradictions dans le Pays de ſa naiſſance; mais bientôt après les eſprits les plus difficiles, ſubjugués par l'évidence, s'en déclarerent les Apologiſtes, & finirent enfin par l'adopter à l'excluſion de toute autre. Depuis cette heureuſe époque, il n'y eut plus qu'un avis ſur cela parmi les plus célebres Praticiens de cette Ville; on n'enſeigna plus d'autre doctrine dans les Ecoles de l'Univerſité; & rien, à mon gré, ne prouve autant la force de la prévention, & combien la vérité a de peine à ſe faire jour chez les hommes, que l'oppoſition que cette doctrine trouve encore parmi quelques Praticiens de la Capitale & dans les Pays Etrangers.

§. X.

Voici quelle eſt, en général, la méthode que je pratique, & que j'ai établie à l'Hô-

pital Royal des Vénériens de cette Ville. L'expérience m'ayant appris que les préparations au grand remede étoient aussi nécessaires que le remede même, j'ai fait passer en regle qu'on donneroit à chaque Vérolé au moins dix-huit bains; (*) qu'il prendroit le matin, au sortir du bain, un bouillon rafraîchissant, & qu'il seroit soumis, à tous égards, à un régime de vie convenable.

Après les bains, nous passons aux frictions que les malades se donnent entr'eux en présence du Chirurgien de garde; on laisse un jour d'intervalle d'une friction à l'autre; & on les continue jusqu'au nombre de treize, qui suffisent pour couvrir successivement tout le corps, à l'exception des parties antérieures du tronc. S'il survient quelque accident dans le cours du traitement, comme l'enflure des glandes de la bouche & du voisinage, des ulcérations à la langue, au palais, aux gencives, aux amygdales, à la luette, &c. la fievre, la diarrhée, ou tel autre symptome de cette espece, nous faisons sortir les Malades des salles où on les frotte; on leur ôte quelquefois leurs linges; on les saigne, on les purge, on les baigne, selon les circonstances, & on reprend ensuite la cure, lorsque

(*) *Nota.* Qu'on fait saigner & purger les Malades avant & après les bains.

l'orage eſt calmé : mais le ménagement des frictions eſt tel dans notre Hôpital, que nous voyons rarement arriver de ſemblables accidents ; choſe également avantageuſe & aux intérêts du Roi & aux Malades ; ceux-ci étant communément en état de ſortir dès le troiſieme jour de leur convaleſcence ; ce qu'on ne ſauroit dire, à beaucoup près, de ceux qui ont paſſé par les tortures de la ſalivation.

§. XI.

La méthode que nous venons de décrire demande quelquefois à être variée dans la diverſité des cas particuliers que la pratique nous offre, ainſi qu'on le verra dans les Obſervations. Mais les avantages journaliers que nous en retirons dans l'Hôpital Royal, depuis que nous l'y avons établie, & l'intérêt très-particulier que nous prenons à la conſervation des Soldats, nous feroient deſirer que ceux qui ont la puiſſance en main vouluſſent bien la faire recevoir dans tous les autres Hôpitaux Militaires. Car il eſt conſtant que l'omiſſion des bains donne lieu à des accidents très-conſidérables, & fait même preſque toujours manquer le traitement. Il eſt également certain que les guériſons ſont très-imparfaites dans les Hôpitaux où l'on ſe contente de faire prendre quatre bains ; & qu'elles

le ſont encore bien davantage dans ceux où l'on ne traite les Malades qu'avec des pillules mercurielles, des panacées, des tiſanes ſudorifiques, & autres remedes pareils. Il n'eſt point de bon Praticien aujourd'hui qui ne ſente le danger & l'infidélité de ſemblables méthodes; & j'oſe dire que cet objet eſt d'une importance à mériter toute l'attention du Miniſtre.

§. XII.

J'ai fait, dans le cours de ma pratique, une Obſervation aſſez ſinguliere, & que d'autres ont faite peut-être tout comme moi; c'eſt que de même que certaines maladies affectent, ce me ſemble, de ſe montrer dans certaines ſaiſons de l'année, il nous arrive quelquefois de voir venir à notre Hôpital, de temps à autre, beaucoup de Soldats qui ont tous les mêmes ſymptomes véroliques, comme chancres, poulains, phimoſis, &c. Par exemple, l'année derniere nous avons traité un très-grand nombre de Soldats attaqués de chaudepiſſes de toutes les eſpeces, ſur-tout depuis le mois d'Août juſqu'à la fin de l'Hiver dernier; pendant le Printemps de cette année, il nous eſt venu une très grande quantité de Soldats, avec des bubons vénériens : mais quoique j'euſſe été frappé de

cette ſingularité, j'avoue que je ne fus jamais tant ſurpris que le 28 du mois d'Octobre, en voyant arriver tout à la fois dix ou douze Soldats, qui avoient tous des phimoſis ou des paraphimoſis. Cette Remarque de pratique m'a paru digne de quelqu'attention.

§. XIII.

Il eſt dans le traitement des Maladies Vénériennes un point de la plus grande importance, & qui embarraſſe ſouvent les plus grands Praticiens; c'eſt de prononcer ſur l'exiſtence ou la non-exiſtence du virus vénérien dans des occaſions très-difficiles & très-délicates où la Vérole ne s'annonce par aucun ſigne extérieur. Que faire dans des circonſtances auſſi critiques! Il eſt également dangereux d'abſoudre ou de condamner les perſonnes qui nous demandent conſeil, & cependant il faut nous décider. Pour le faire en connoiſſance de cauſe & ſe mettre à l'abri de tout reproche, on doit 1°. peſer très-ſérieuſement ſur tout ce qui a précédé; 2°. être bien perſuadé que la Vérole eſt, comme on dit, un prothée qui ſe déguiſe ſous toute ſorte de formes; & 3°. s'affranchir de l'erreur, aſſez univerſellement répandue, qu'il n'y a point de Vérole qui ne ſe manifeſte par quelques ſymptomes extérieurs, comme chancres, pou-

lains, chaude-piſſes, &c. Avec ces trois attentions, on aura une regle aſſez ſûre pour ſe diriger dans les cas les plus épineux, & un préſervatif contre l'erreur qui dans ces ſortes d'occaſions tire toujours à de grandes conſéquences. Nous allons confirmer, par quelques Obſervations, la vérité de ce que nous venons d'avancer.

§. XIV.

PREMIERE OBSERVATION.

J'ai vu dans ma pratique un homme qui avoit toujours joui de la plus parfaite ſanté, & qui n'avoit jamais eu de mal vénérien, quoiqu'il en eût ſouvent couru le riſque; mais il fut attaqué enfin d'un abcès à l'une des feſſes. Cet abcès traité ſelon les regles de l'Art, guérit en aſſez peu de temps: mais une année après il ſe forma au même endroit un nouveau dépôt, qui fut ouvert deux jours après. On découvrit un ſinus qui venoit y aboutir, & dont on fit l'ouverture, de même que d'un ſecond, troiſieme, & quatrieme ſinus, qui parurent ſucceſſivement. Tous ces ſinus ſe portoient par différents chemins du côté de l'uretre & du fondement. Un Chirurgien de réputation, qui fut appellé, promit au Malade une prompte guériſon. Après l'avoir panſé pendant quelque temps, il fut fort ſurpris de voir ſortir par le fondement une grande quantité de matieres purulentes. Il crut qu'il pourroit tarir la ſource de ces matieres avec certaines injections aſtringentes & quelque peu corroſives; mais l'événement trompa

ſes eſpérances. Tout alla de mal en pis; la fievre lente s'empara du Malade, & il mourut phthiſique. Il y a tout lieu de préſumer que cette phthiſie, qui termina la vie du Malade, étoit l'effet d'un virus caché dans le ſang, de même que les différents dépots qui ſe formerent à la feſſe. Il m'avoit dit ſouvent, avant ſa mort, qu'il avoit eu le bonheur de ne rien prendre dans beaucoup d'occaſions où ſes compagnons de débauche avoient gagné du mal. Ce bonheur, dont il s'étoit félicité ſans doute, fut très-probablement la cauſe de ſon infortune, en l'endormant dans une fauſſe ſécurité qui le priva des ſecours de l'Art.

§. X V.

II. *OBSERVATION.*

Je fus appellé pour une femme de cette Ville qui étoit couverte d'ulceres & de puſtules; un des plus grands hommes du ſiecle, qui voyoit cette Malade, n'imagina pas que ces ſymptomes fuſſent vénériens. Après l'avoir examinée, je demandai à parler au mari, qui jouiſſoit d'un grand embonpoint & d'une parfaite ſanté. Celui-ci m'ayant avoué qu'il avoit eu depuis plus de quinze ans un bubon & un chancre, il ne m'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux ſur l'état de la femme. Je la fis venir chez moi, & la fis voir par occaſion à feu Mr. de Chycoineau, alors Chancelier de l'Univerſité de Médecine, & depuis Premier Médecin du Roi, qui au premier coup d'œil fut perſuadé comme moi de l'exiſtence du virus. La diminution graduelle des ſymptomes, à meſure que les frictions avançoient, & la gué-

riſon radicale qui s'enſuivit, me prouverent démonſtrativement que je ne m'étois point trompé.

Il ſemble que le mari n'avoit rien de mieux à faire que de paſſer auſſi par le remede : mais quoiqu'il en fût convenu avec moi, il s'en alla à une Foire où ſon commerce l'appelloit; & à ſon retour, bien-loin de ſuivre ſon projet, il ſe remit avec ſa femme, qu'il ne tarda pas à infecter tout de nouveau : mais le mal porta cette fois-là à la poitrine, & la fit périr au bout de quelque temps. Le mari n'a jamais fait aucun remede, & a vécu plus de vingt-cinq ans après ſa femme en parfaite ſanté.

§. XVI.

J'ai vu je ne ſais combien de Malades ſur leſquels le virus a fait en peu de temps des progrès étonnants; j'en ai vu beaucoup d'autres ſur leſquels il n'a produit de mauvais effets qu'après dix, douze, quinze ou vingt ans. Qu'eſt-ce qui l'enchaîne ainſi dans les uns, & le développe ſi promptement dans les autres? C'eſt ce qu'il n'eſt pas facile de dire. Mais puiſqu'on peut ſouvent couver la Vérole ſans s'en douter, puiſque cette ſinguliere Maladie prend le maſque de toutes les autres, & ſe montre ſous toutes ſortes de formes, comme le ſavent très-bien tous les Praticiens qui en ont obſervé avec ſoin la marche & les déguiſements, je ne vois pas pourquoi on n'a pas plus ſouvent recours aux anti-vénériens lorſqu'on a employé ſans ſuccès les

remedes ordinaires, & épuiſé vainement toutes les reſſources de l'Art. Je ne prétends pas néanmoins étendre trop loin mes conſeils dans une matiere auſſi délicate; mon intention eſt ſeulement de réveiller un peu l'attention des Médecins & des Chirurgiens ſur l'état de certains Malades, qui ne paroiſſent pas être dans le cas d'avoir beſoin du grand remede, & qui le ſont cependant ſi on les examine avec attention.

§. XVII.

Les gonorrhées ſont encore une ſource d'erreurs funeſtes par les fauſſes idées qu'on ſe forme de ces maladies. On ſe perſuade communément que les chaude-piſſes qui ne ſont compliquées d'aucun autre ſymptome vérolique, & qu'on arrête dans l'eſpace de trois, quatre ou cinq ſemaines, ne doivent nullement faire appréhender la Vérole. Nous ſommes ſur cela d'un avis bien oppoſé; car nous penſons au contraire, fondés ſur une infinité de cas qu'il ſeroit inutile de détailler, parce qu'il s'en préſente tous les jours de pareils, que tout accident vénérien quelconque peut y donner lieu, & nous ne craignons pas même de dire qu'il ſeroit de l'intérêt de la Société que cela fût regardé comme axiome de pratique par tous les Médecins & les Chirurgiens qui

ſe mêlent du traitement des Maladies Vénériennes, & qu'on ſe conduiſit en conſéquence dans la cure de ces Maladies.

§. XVIII.

La diviſion des ſymptomes Vénériens en primitifs & conſécutifs eſt très-bonne en elle-même, mais elle ne doit pas changer eſſentiellement la nature du traitement. Il eſt certain que les accidents primitifs ayant moins fait d'impreſſion ſur la maſſe du ſang & de la lymphe, exigent moins de détail dans les préparations & dans l'adminiſtration des frictions, que les ſymptomes qui ne paroiſſent que long-temps après que le Malade a contracté le virus vénérien; mais il n'en eſt pas moins vrai que tout accident vérolique, quelle qu'en ſoit l'eſpece, & en quelque temps qu'il paroiſſe, demande toujours le ſpécifique, ſans quoi on n'eſt jamais aſſuré d'une guériſon parfaite & radicale.

§. XIX.

Les Malades qui ont été manqués, ceux qui ont accumulé pluſieurs maladies vénériennes, les ſujets d'un tempérament foible & délicat, qui ont la poitrine affectée, ceux qui ont des ulceres rongeants à la

luette, au voile du palais, des douleurs oſtéocopes, des caries, des exoſtoſes, &c. Toutes ces perſonnes, dis-je, exigent beaucoup d'attention, un traitement plus étendu, plus détaillé & varié, ſelon la diverſité des ſymptomes différents qu'on a à combattre.

§. XX.

Voici une idée de la conduite que nous tenons dans ces cas difficiles, épineux & urgents, où l'on a lieu de craindre que le Malade ne ſuccombe bientôt à la violence des accidents, s'il n'eſt promptement ſecouru, & où il faut par conſéquent de la célérité dans le traitement. Après les remedes généraux, nous faiſons prendre des bains domeſtiques deux fois le jour, & nous leur faiſons donner une friction après celui du ſoir, continuant ainſi les bains & les frictions alternativement, juſqu'à ce que nous ayions bridé le virus vénérien, & calmé la fougue des accidents, ce qui arrive d'ordinaire dans douze ou quinze jours. Nous faiſons continuer enſuite les bains ſeulement, & ceſſer les frictions, lorſque les Malades en ont pris vingt-cinq, trente, trente-cinq, & même quarante, ſelon les circonſtances; nous leur faiſons adminiſtrer de nouveau les frictions, juſqu'au nombre de douze, treize, quatorze, quinze, plus

ou moins. S'il y a des exoſtoſes, je fais faire de petites frictions locales juſqu'à ce qu'elles diſparoiſſent, ce qui n'arrive pas toujours; mais en pareil cas, & après un traitement auſſi régulier, on doit être perſuadé que le virus eſt détruit, & l'on doit regarder les exoſtoſes, qui ont réſiſté au mercure, comme un reliquat de Vérole, qui peut ſubſiſter indépendamment de la cauſe qui y a donné lieu, & qu'on doit par conſéquent ſe réſoudre à garder toute ſa vie, ou bien qu'il faut attaquer par les différents moyens que la Chirurgie nous fournit.

§. XXI.

Au reſte, je n'ai garde de vouloir m'approprier ce que je viens de dire tout à l'heure, au ſujet de l'alternative des bains & des frictions. Il y a déja long-temps que Mr. Haguenot, Conſeiller à la Cour des Aides, Profeſſeur de Médecine en l'Univerſité de Montpellier, & Membre de la Société Royale des Sciences de cette Ville, a propoſé cette méthode comme générale, dans un très-bon Mémoire qu'il lut à l'Académie en 1732, & qui fut imprimé chez Rochard, en 1734. C'eſt encore là une époque remarquable dans l'Hiſtoire du traitement des Maladies Vénériennes, & le Mémoire de Mr. Haguenot une piece très-bien

bien raiſonnée, dans laquelle brillent également le ſavoir & le jugement d'un habile Médecin, & le zele d'un vrai Citoyen.

§. XXII.

Je ne puis faire un plus grand éloge de la méthode de ce ſavant Profeſſeur, qu'en rapportant la part qu'elle a eue à l'une des plus brillantes cures qu'on ait faites depuis long-temps, & dont je vais donner l'hiſtoire dans tout le détail qu'elle mérite.

§. XXIII.

III. *OBSERVATION.*

Un Gentilhomme d'une Cour étrangere, avoit eu dans ſa jeuneſſe pluſieurs Maladies Vénériennes des plus ſérieuſes, dont il n'avoit été traité que par des Remedes palliatifs. Un célebre Profeſſeur, à qui le Gentilhomme s'adreſſa en Hollande, crut qu'il le guériroit radicalement avec de ſimples pilules mercurielles, des panacées, & autres remedes pareils, qui réduiſirent le Malade en fort mauvais état. Un autre Praticien l'ayant mis à l'uſage des adouciſſants, calma les accidents qu'avoient attiré les remedes du Profeſſeur Hollandois. Mais comme le virus exiſtoit toujours dans la maſſe des humeurs, il produiſit en différents temps quantité de ſymptomes, dont le plus notable fut une tumeur qui parut dans le courant de l'année 1758, & qui l'obligea d'entreprendre un long voyage pour ſe mettre en

tre les mains d'un habile Chirurgien. Celui-ci appliqua ſur la tumeur, qui avoit ſon ſiege à la partie ſupérieure de la poitrine, près de l'extrémité de la clavicule qui s'articule avec l'acromiun, quelques emplâtres qui la firent ſuppurer. La ſuppuration ſe fit jour d'elle-même par une ouverture qu'on dilata ſimplement avec des tentes & des bourdonnets : on s'apperçut enfin qu'il y avoit carie ; il ſortit pluſieurs eſquilles de la portion de la clavicule à laquelle la tumeur répondoit : la cicatrice ſe forma inſenſiblement, & le Malade, quelque temps après, s'en retourna chez lui, guéri, à la vérité, de ſa tumeur, mais ayant toujours la maſſe du ſang viciée ; auſſi ne tarda-t-il pas à eſſuyer une foule de nouveaux accidents, comme fievres intermittentes, fréquentes hémorrhagies du nez, des diarrhées, des puſtules à la tête & dans d'autres parties du corps, des exoſtoſes placées ſur le coronal, &c. ſans compter l'affection ſcorbutique, qui, pour comble de malheur, ſe trouvoit jointe à tous ces maux.

Le Malade n'ayant pu trouver ſa guériſon entre les mains des différents Praticiens à qui il s'étoit confié ſucceſſivement, & ſe voyant dans un état comme déſeſpéré, prit enfin le parti de la venir chercher à Montpellier. Pour s'y rendre il fut obligé de faire trois à quatre cents lieues par mer ; à telles enſeignes que quoiqu'il fût parti à la fin du mois d'Avril dernier, il n'arriva dans cette Ville que le 12 du mois de Juillet. Ce fut le 13 qu'il me fit l'honneur de me faire appeller dans l'Auberge où il étoit logé. Je le trouvai dans ſon lit avec la fievre. Après qu'il m'eut fait l'énumération des accidents de ſa maladie, je lui con-

ſeillai de venir chez moi pour être plus à portée de mes ſoins; mais j'avoue que ſon extrême maigreur, ſa pâleur, la fievre, & tous les ſymptomes dont il étoit attaqué, me firent horriblement craindre pour ſa vie.

Non-ſeulement ſon pouls étoit habituellement ſiévreux; mais il avoit encore des accès de fievre tierce qui le mettoient dans un état pitoyable. Il étoit tourmenté en outre de douleurs inſupportables dans tous les membres, & les puſtules, ainſi que les exoſtoſes, étoient extrêmement douloureuſes. Je commençai par lui conſeiller d'appeller un Médecin; mais ce ne fut que par la plus grande complaiſance qu'il conſentit à voir trois fois Mr. Haguenot, après quoi il s'obſtina à ne plus vouloir revoir ni Mr. Haguenot ni perſonne.

Après que ſes accès de fievre furent fixés, il ſurvint une hémorrhagie du nez, qui par ſon abondance, & l'état d'épuiſement où le Malade étoit réduit, m'allarma beaucoup: cette hémorrhagie, à laquelle nous avons déja dit qu'il avoit été ſujet auparavant, n'eut pourtant pas de ſuites fâcheuſes; nous l'arrêtâmes en faiſant attirer par les narines un mélange de vin blanc, de vinaigre & d'Extrait de Saturne, avec un peu d'alun. Il eſt vrai que l'hémorrhagie revint juſqu'à quatre fois dans l'eſpace de huit jours; mais elle fut enfin ſi ſolidement arrêtée par le moyen dont nous venons de parler, qu'elle n'a plus reparu depuis.

Il n'en fut pas de même des accès de fievre tierce; ils revinrent encore, & furent arrêtés tout de nouveau: mais il ſurvint un accident plus formidable que tout le reſte; ce fut une diarrhée, qui réduiſit le Malade à un état de foibleſſe inexprimable. Comme je le voyois dans un danger évident

de mort, & que je ne voulois pas qu'on la mît entiérement ſur mon compte, je fus prier différentes perſonnes de la Ville, auxquelles il avoit été recommandé, de le perſuader à ſe laiſſer voir par des Médecins; mais leurs plus fortes inſtances furent inutiles, en ſorte que je fus obligé de travailler moi-même à arrêter la diarrhée, à quoi j'eus le bonheur de réuſſir.

J'avoue que ſur des milliers de Malades Vénériens que j'ai traités en ma vie, il ne s'en étoit pas encore trouvé un ſeul qui m'eût cauſé autant d'inquiétude que celui-ci. En réfléchiſſant attentivement ſur les moyens qu'il y avoit à prendre pour l'arracher à la mort dont il étoit menacé, j'imaginai que ſi on pouvoit parvenir à brider la cauſe dominante d'où dépendoient tous les accidents, il ſeroit peut-être poſſible de le ſauver; je trouvai de la reſſource dans ſon âge, de trente-quatre ans, dans ſon courage, & dans le bon état de ſa poitrine. En conſéquence je me tournai du côté des bains domeſtiques, où il falloit le porter, & où il ne pouvoit reſter qu'un quart-d'heure; on lui donnoit enſuite des petites frictions avec l'onguent mercuriel fait au tiers; & je fis entremêler ainſi les bains & les frictions, de telle maniere, que, dans l'eſpace de quinze jours, il prit quinze bains, & reçut dix frictions. Je lui fis uſer en même temps des bouillons anti-ſcorbutiques. Cette conduite eut tout le ſuccès que je pouvois en attendre; elle adoucit la férocité du virus, calma la fougue des accidents, & nous mit en état de pourſuivre le traitement à l'ordinaire.

Après les dix petites frictions, dont l'effet fut ſi favorable, je fis purger le Malade avec de la

manne, & lui fis continuer l'uſage des bains, qu'il avoit alors la force de prendre, deux fois par jour pendant une demi-heure, trois quarts d'heure, & quelquefois même une heure. Je le mis par degrés à la diete blanche; & lorſqu'il eut fini les bains, qui ſe monterent à quarante-cinq, je lui fis donner encore quinze frictions, dans l'eſpace d'autres quarante-cinq jours, qu'il ſoutint parfaitement bien. Il a repris ſes forces & ſon embonpoint ordinaire; les puſtules, les douleurs, les exoſtoſes, tout a diſparu, & il jouit actuellement d'une aſſez bonne ſanté, au grand étonnement de tous ceux qui l'avoient vu dans l'état déplorable où il étoit lorſqu'il fut confié à mes ſoins.

§. XXIV.

REMARQUE.

J'eſpere que le Lecteur aura apperçu dans l'Obſervation qui vient d'être détaillée, les ménagements dont il m'a fallu uſer, & la ſuite des attentions délicates qu'il m'a fallu avoir pour terminer heureuſement cette terrible Maladie. Si on veut être de bonne foi, on conviendra qu'il m'eût été impoſſible d'en venir à bout par la méthode ordinaire, qui ne pouvoit guere manquer d'être funeſte au Malade, comme elle le ſeroit à beaucoup d'autres qui ſe trouveroient dans des cas à peu près pareils. Il eſt certain que les dix petites frictions que nous fîmes adminiſtrer ſelon la méthode

publiée par Mr. Haguenot, furent un coup de partie; & l'on ne peut ſe diſpenſer d'avouer que cette méthode eſt un ſervice important rendu à la Médecine & à la Chirurgie, & qu'elle mérite toute l'attention des Praticiens. Il n'eſt jamais plus indiſpenſable d'y recourir que lorſqu'il y a des ulceres rongeants dans l'intérieur de la bouche qui menacent de cauſer des déſordres irréparables, ſi l'on ne ſe hâte d'arrêter la fougue du mal. Parmi un grand nombre d'Obſervations que je pourrois donner ſur cela, je me contenterai d'en rapporter deux.

§. XXV.

IV. *OBSERVATION.*

Une femme de mon voiſinage fut attaquée d'une toux violente, qui augmenta au point de faire craindre la phthiſie, à laquelle elle fut condamnée par un habile Médecin, qui jugea qu'elle ne pouvoit éviter de ſuccomber à ſa Maladie. Cependant elle ſe tira d'affaire en uſant de beaucoup de lait. Mais peu de temps après elle vint me conſulter ſur un ulcere qu'elle avoit à la luette & au voile du palais: cet ulcere avançoit ſi rapidement, que je me crus obligé de mettre cette femme à l'uſage des bains & des frictions dans le même jour; elle ſe gargariſoit en même temps la bouche avec la Liqueur Végéto-Minérale. Ces gargariſmes, & l'uſage alternatif des bains & des frictions, dans les vingt-quatre heures, arrêterent

bientôt les progrès de l'ulcere. La femme fut traitée enſuite ſelon la méthode ordinaire, & guérit parfaitement. Mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'étant pauvre, elle n'a pu ſe diſpenſer de vaquer aux affaires de ſa maiſon, d'aller à la Ville, de puiſer de l'eau, & enfin de travailler comme ſi elle n'avoit pas été malade. Une choſe ſinguliere encore, c'eſt que le mari ſe porte à merveille, & n'a aucun ſymptome vérolique, quoiqu'il n'ait pas ceſſé de connoître ſon épouſe.

§. XXVI.

V. *OBSERVATION.*

Un Monſieur de Turin fut traité à Lyon d'une Maladie Vénérienne, dont on l'aſſura qu'il étoit guéri. Dans cette croyance, il s'en retourna chez lui; mais peu de temps après des ulceres au voile du palais & à la luette l'obligerent à venir en poſte à Montpellier. Pour arrêter le progrès du mal qui marchoit rapidement, je lui fis prendre alternativement des bains & donner des frictions, ce qui eut l'effet que je deſirois. Je repris enſuite le traitement à l'ordinaire, & le Malade ne tarda pas à guérir.

§. XXVII.

Les trois Obſervations qui viennent d'être rapportées, & auxquelles on juge bien qu'il m'eût été facile d'en ajouter un grand nombre d'autres, font également l'éloge, & de la méthode de l'extinction en général, & de celle de Mr. Haguenot en par-

ticulier. Je vais ſaiſir cette occaſion pour faire quelques réflexions ſur le danger & l'inutilité de la ſalivation, regardée encore comme néceſſaire par beaucoup de Praticiens, malgré la démonſtration du contraire, qui réſulte de la multitude des guériſons que nous opérons toutes les années dans cette Ville, où la méthode de l'extinction eſt univerſellement admiſe par tous les Médecins & les Chirurgiens qui ſe mêlent du traitement des Maladies Vénériennes. J'appelle avec confiance ce genre de preuve une démonſtration, & j'avoue que je ne comprends pas comment on peut refuſer de s'y rendre. Croit-on que depuis quarante ans les Praticiens de Montpellier aient pu s'accorder tous à donner la préférence à une méthode de cure qui ſeroit fautive & infidelle, & qu'en admettant la ſuppoſition de cet accord bizarre, ils euſſent pu trouver continuellement de nouvelles dupes? En vérité cela ne ſe conçoit pas, & j'ai aſſez bonne opinion de l'eſprit humain, pour croire qu'on rougira enfin quelque jour d'avoir tant héſité à adopter la méthode de l'extinction, de même qu'on aura honte d'avoir tant tardé à recevoir l'inoculation contre un fléau non moins terrible que celui des Maladies Vénériennes.

§. XXVIII.

La ſalivation n'eſt pas ſeulement inutile, elle eſt encore très-préjudiciable dans beaucoup de cas, ſur-tout lorſqu'elle eſt trop pouſſée. J'avoue que pluſieurs habiles Praticiens, parmi leſquels Mr. Petit doit être compté avec diſtinction, ont travaillé avec quelque ſuccès à en diminuer le danger: mais n'euſſent-ils pas mieux fait de l'abandonner entiérement; & peut-on s'en diſpenſer aujourd'hui, après l'inutilité démontrée du flux de bouche? Parmi les cas que je pourrois citer où la ſalivation peut être pernicieuſe, je ne parlerai que des Véroles qui ont jetté de profondes racines, & pénétré, comme on dit, dans la moële des os. Ces ſortes de Véroles ont ſouvent éludé l'effet des frictions mercurielles; & le grand Boerhaave ètoit même perſuadé qu'on ne pouvoit les guérir que par la méthode de Hutten, qui conſiſte à vuider tout le corps de l'huile animale où réſide, ſelon Boerhaave, le virus vérolique, au moyen des fumigations avec l'eſprit-de-vin, de l'obſervation rigide, d'une diete ſeche, d'où tout aliment gras eſt exclus, & de l'uſage continuel d'une boiſſon ſudorifique, comme la décoction de gayac, &c. (*) Mais ſans

(*) Voyez la Préface de l'Aphrodiſiacus, traduite en François par Mr. de la Mettrie.

avoir recours à une méthode auſſi violente, à laquelle très peu de gens ſont en état de réſiſter, on peut dire qu'il y a bien de l'apparence que les frictions mercurielles n'ont manqué dans ces ſortes d'occaſions, que parce qu'on ne connoiſſoit pas encore l'art de les graduer convenablement, & ſur-tout parce qu'on n'évitoit pas ſans doute avec aſſez de ſoin la ſalivation. Il n'y a rien de plus important dans les anciennes Véroles, que d'introduire dans le corps beaucoup de mercure, & de faire en ſorte qu'il y ſéjourne. Or, c'eſt à quoi on parviendra par la méthode de l'extinction habilement mariée avec celle de Mr. Haguenot, lorſque les circonſtances l'exigeront. L'hiſtoire du Gentilhomme étranger que nous venons de rapporter tout-à-l'heure, eſt un exemple frappant de ce qu'on eſt en droit d'attendre de la réunion de ces deux méthodes, dans les cas mêmes qui paroiſſent les plus déſeſpérés. De quelle reſſource eût pu être à ce Gentilhomme la méthode de Hutten? Il eſt évident qu'en la ſuppoſant immanquable, ce dont il y a lieu de douter, (*) l'état de foibleſſe & d'épuiſement où il étoit réduit auroit empêché qu'on pût l'y ſoumettre; & combien de Malades qui ſont dans des cas à peu près ſemblables?

(*) *Voyez Mr. Aſtruc, Liv. II. Chap. XI.*

§. XXIX.

Je reviens à la ſalivation; Mr. Fabre, qui en eſt partiſan comme Mr. Petit, dont il eſt Eleve, & qui vient de nous donner un Eſſài ſur les Maladies Vénériennes, où il expoſe la méthode de ſon illuſtre Maître, fait un raiſonnement aſſez ſpécieux pour appuyer la doctrine de la ſalivation: il regarde le flux de bouche qu'excite le mercure, comme une évacuation critique; & il conclut qu'il ne faut pas la contrarier, l'intention de la nature étant, ſelon lui, d'évacuer le virus par cette voie. (*) Mais c'eſt là une ſuppoſition deſtituée de preuves, & il n'y a perſonne qui, avec un peu d'attention, ne ſente bientôt le foible du raiſonnement de Mr. Fabre. En effet, on entend & on doit entendre ſous le nom de criſes, des évacuations que la nature excite elle-même, & par leſquelles elle ſe délivre de la cauſe morbifique. Or, a-t-on jamais vu de Vérole, laiſſée à elle-même, guérir par la ſalivation, comme on voit tous les jours dans la pratique de la Médecine des Maladies très-graves ſe terminer tout-à-coup par un cours de ventre, une hémorrhagie, la ſueur, &c. qui arrivent inopinément, ſouvent même ſans que le Médecin

(*) *Eſſai ſur les Maladies Vénériennes*, Ch. IV.

y ait donné lieu? Il eſt donc évident que conſidérer le flux de bouche, que cauſe le mercure, ſur le pied d'une évacuation critique, & fonder ſur cette ſuppoſition la pratique des Maladies Vénériennes, c'eſt raiſonner d'après un faux principe, & bâtir ſur un fondement ruineux; ce qui ſoit dit ſans préjudice de l'eſtime que mérite l'Ouvrage de Mr. Fabre, où on trouve beaucoup de détails utiles & intéreſſants.

§. XXX.

Le même Mr. Fabre ſe plaint de ce que les Auteurs partiſans de la méthode par extinction, ſe ſont, dit-il, attachés à faire de la ſalivation un tableau affreux. (*) Il peut ſe faire que quelques-uns de ces Auteurs l'aient effectivement trop chargé; mais les couleurs dont il le peint lui-même ſuffiſent aſſurément pour faire enviſager la ſalivation comme un objet très-déſagréable & fort dégoûtant. Pour en être convaincu, on n'a qu'à lire le IIe. §. du Chap. V. de l'Auteur; & quant à nous, nous nous bornerons à faire remarquer ici à nos Lecteurs, que lorſque la ſalivation eſt une fois établie, il faut, ſelon Mr. Fabre, (†) éveiller

(*) *Eſſai*, page 112.

(†) „ Pendant la ſalivation, le gonflement de la langue, des joues, des amygdales, &c. eſt inévitable; „ mais il eſt ordinairement peu conſidérable, lorſque la

le Malade d'heure en heure pour empêcher qu'il n'étouffe.

§. XXXI.

Quoique je sois très-peu partisan de la salivation, je ne m'amuserai pas à en tracer le tableau, tant pour n'être pas accusé d'exagération, que parce qu'il n'y a plus rien de nouveau a dire sur cette matiere. Mais je ferai deux remarques à ce sujet, dont l'une est assez curieuse, & l'autre fort importante. La premiere regarde une diminution passagere de l'ouie, dont je ne sache point qu'aucun Auteur ait parlé, & qui a été observée nombre de fois à l'Hôpital Royal, sur des personnes à qui le mercure avoit porté à la bouche, ce qu'il n'est pas toujours possible d'éviter. Il y a bien de l'apparence que l'état de phlogose & la tuméfaction de toutes les parties inté-

„ salive coule sans interruption ; ce n'est que lorsque le „ sommeil en a suspendu l'écoulement, qu'il devient „ plus fort & plus incommode : c'est pourquoi il est important de ne pas laisser dormir le Malade long-temps „ de suite. On le fait situer dans son lit de maniere que „ la salive puisse couler d'elle-même ; on lui permet de „ dormir pendant une heure ou deux ; ensuite on l'éveille, & on le fait promener pendant quelque temps „ pour rétablir le cours de la salive, & en le faisant passer ainsi alternativement de la veille au sommeil, & „ du sommeil à la veille, on trouve le moyen, pendant les ving-quatre heures, de satisfaire au besoin „ qu'il a de dormir, sans donner lieu au gonflement de „ la bouche d'augmenter avec trop d'excès. „ *Mr. Fabre; Essai sur les Malad. Vénér.* page 118.

rieures de la bouche avoient obstrué pour un temps la trompe d'eustache, & occasionné cette espece de surdité passagere, laquelle disparoît à mesure que l'inflammation tombe & se dissipe. De cette observation il paroît s'ensuivre que la trompe d'eustache contribue pour quelque chose à l'ouie, comme on l'a cru jusqu'ici, contre la pensée de Mr. Robert de Limbourg, jeune Etranger de beaucoup de mérite, (*) qui dit avoir fait des expériences dont il résulte qu'elle n'a nullement cet usage. Cet accident pouvoit aussi dépendre en partie de la tuméfaction des parotides, qui, à raison de l'augmentation de leur volume, retrécissoient peut-être la portion cartilagineuse du conduit auditif. Mais quoi qu'il en soit de ces explications, que nous ne proposons que comme de simples conjectures, il est bon qu'on sache que nous nous sommes servis avec succès, dans les occasions dont nous parlons, de notre Eau Végéto-Minérale, soit en gargarisme, soit en injection du côté de l'oreille.

§. XXXII.

La deuxieme observation que j'ai à faire, regarde certaines hémorrhagies qui vien-

(*) Il est connu par un prix de Physique qu'il a remporté à l'Académie de Bordeaux.

nent du fond de la bouche, & qui ſont ſi rebelles qu'elles mettent la vie des Malades en danger. C'eſt dans les grandes ſalivations qu'on a vu quelquefois arriver ces ſortes d'hémorrhagies ; ſur quoi Monſieur Fabre fait une remarque intéreſſante & neuve, qu'on ne ſera pas fâché de trouver ici.

„ Quelquefois dans le fort de la ſalivation, dit cet Auteur, (*) les gencives „ ſaignent beaucoup....„ Après quoi il ajoute ce qui ſuit : " Il y a des Malades „ que le flux de bouche conſtipe ſinguliérement : ils rendent les lavements qu'on „ leur donne tous les jours ſans aucune „ teinture de bile. Dans cet état la conſtriction des fibres, des inteſtins, ralentit „ le cours du ſang, particuliérement dans „ les ramifications qui vont former la veine-„ porte ; de ſorte que celui qui eſt pouſſé „ par le cœur, trouvant plus de réſiſtance „ du côté des parties inférieures, monte „ avec plus d'abondance & de célérité par „ les carotides, & fait irruption au-dehors, „ en crevant les vaiſſeaux des gencives ulcérées : alors, pour arrêter l'hémorrhagie, il ſuffit ſouvent de relâcher le ventre par des lavements faits avec la décoction des plantes émollientes, à laquelle on ajoute trois onces de miel roſat mercurial, ou bien avec le petit lait

(*) *Eſſai ſur les Maladies Vénériennes*, page 116 & 117

„ & la caſſe. „ Nous placerons ici, par occaſion, une Obſervation qui a trait à la ſalivation, & qui m'a été communiquée autrefois par Mr. Baranci, Chirurgien, qui jouiſſoit dans cette Ville de la plus haute réputation.

§. XXXIII.

VI. *OBSERVATION.*

Mr. Baranci traitoit chez lui, avec Meſſieurs Chirac & Barbeyrac, un homme de condition, de la Vérole. Comme on étoit dans l'uſage alors (c'étoit vers la fin du dernier ſiecle) de rapprocher beaucoup les frictions, dans la vue d'exciter la ſalivation qu'on croyoit néceſſaire à la guériſon des Maladies Vénériennes, ſuivant le préjugé du temps, le Malade eut bientôt ſa bouche dans un très-mauvais état; mais ce qu'il y eut de pire, ce fut une hémorrhagie qu'il ne fut point poſſible d'arrêter par tous les gargariſmes dont on put s'aviſer, & qui mit en peu de temps la vie du Malade dans un ſi grand danger, que Meſſieurs les Médecins, qui le croyoient ſans reſſource, le livrerent à Mr. Baranci, & ne retournerent plus chez lui. Mr. Baranci lui ayant alors repréſenté le danger de ſa ſituation, lui dit enfin qu'il ne voyoit qu'un moyen de le ſauver, qui étoit de porter un bouton de feu ſur l'embouchure du vaiſſeau ouvert, à la faveur du *ſpeculum oris*, à quoi le Malade conſentit. Le cautere arrêta tout de ſuite l'hémorrhagie qui venoit du fond de la bouche, près de la derniere dent molaire, & ce Malade fut redevable de la vie

à l'heureuſe hardieſſe de ſon Chirurgien. Meſſieurs les Médecins, avertis de cet événement, donnerent à Mr. Baranci les éloges qu'il méritoit, & ſe rejoignirent à lui pour achever la cure. (*)

§. XXXIV.

Le traitement des Maladies Vénériennes ne préſente jamais plus de difficultés que lorſqu'il ſe trouve une complication de ces Maladies avec les Ecrouelles ou le Scorbut. Ces ſortes de cas donnent la torture aux plus grands Praticiens, & exigent les attentions les plus délicates. En effet, on eſt convaincu qu'il n'y a de remede ſpécifique de la Vérole, que les frictions mercurielles; & il paroît réſulter des expé-

(*) *Mr. Aſtruc*, (*Liv. IV. Chap. VIII.*) rapporte une Obſervation à peu près ſemblable : " Je me ſouviens, ,, dit cet illuſtre Médecin, que dans un cas de cette eſ- ,, pece, où l'hémorrhagie étoit grande & venoit du fond ,, des narines, près du goſier, on fut obligé de paſſer ,, un fer mince, recourbé, & médiocrement chaud, qu'on ,, introduiſit à la faveur d'un canal pratiqué exprès, & ,, de faire par ce moyen une ſcharre au hazard. L'expé- ,, dient étoit dur & cruel, mais il étoit néceſſaire, & ,, il eut tout le ſuccès qu'on en attendoit.

Dans un cas pareil à celui-ci, on n'auroit pas recours préſentement à l'expédient dont parle Mr. Aſtruc dans cette Obſervation. Il y en a un autre beaucoup plus doux, & tout auſſi ſûr, pour ne rien dire de plus ; c'eſt de tamponner les narines, en y portant des bourdonnets par le *lucunar narium.* J'ai donné dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1740, un moyen facile pour cela ; & nous avons vu, il n'y a pas longtemps, dans cette Ville, un procédé à peu près ſemblable réuſſir parfaitement ſur un jeune Médecin d'un très-grand mérite, qui perdoit tout ſon ſang par le nez.

riences qui ont été faites à Montpellier & ailleurs, que ces mêmes frictions sont très-contraires aux Ecrouelles. Jusqu'à présent on s'est borné, pour aller au-devant des mauvais effets que pouvoit produire le mercure, à des préparations préliminaires plus longues qu'à l'ordinaire, consistant en bains domestiques, bouillons altérants, le lait, &c. mais de nouvelles Observations, publiées par Mr. de Bordeu, dans un savant Mémoire sur les Ecrouelles, qu'on trouve dans le troisieme Volume des prix de l'Académie Royale de Chirurgie, donnent lieu d'espérer qu'on aura désormais, dans les Eaux de Bareges, un remede qui, joint aux frictions mercurielles, pourra nous mettre en état d'attaquer, avec plus de succès qu'on ne l'a fait jusqu'ici, la complication du virus vérolique avec le scrophuleux. Mais comme tous les Malades ne peuvent pas se faire transporter à Bareges pour y être traités sur les lieux, il seroit bon qu'on essayât si les mêmes Eaux ne produiroient pas les mêmes effets ailleurs qu'à Bareges, ou s'il ne seroit pas possible d'y suppléer par d'autres Eaux-Minérales, qui donneroient à peu près les mêmes principes par l'analyse, on même par d'autres Eaux artificielles. C'est ici un point de la plus grande importance, & les expériences que nous proposons méritent très-fort d'être suivies.

Au reſte, les grands effets que nous avons vu produire à l'Eau Végéto-Minérale ſur les tumeurs écrouelleuſes nous porteroient auſſi à en conſeiller l'uſage pour combattre le vice général des humeurs, en l'employant en bains, douches, & même, ſous forme d'onguent, en frictions ſur toute l'habitude du corps.

§. XXXV.

La complication du Scorbut avec la Vérole eſt un cas encore plus embarraſſant; car il eſt évident que le mercure ne peut produire que de mauvais effets dans cette occaſion, pour peu que l'on faſſe d'attention à l'état où ſe trouvent les humeurs dans le Scorbut, & à la maniere d'agir de ce minéral : on ſait qu'il met le ſang en fonte & le diſpoſe à la pourriture, comme il eſt aiſé de s'en appercevoir par les ſalivations fétides des Vérolés; & il eſt certain que le Scorbut eſt eſſentiellement une maladie putréfactive. (*) Krammer rapporte que quatre cents Scorbutiques périrent miſérablement pour avoir fait uſage du mercure. (†) Le même Auteur ayant conſulté le College des Médecins de Vienne, ſur les moyens d'arrêter un Scorbut terrible,

(*) *Voyez Mr. Lind, Traité du Scorbut.*
(†) *Lind, Tome I. page.* 66

qui déſoloit, en Hongrie, l'Armée Impériale; le College, dans ſa réponſe, *note d'infamie ceux qui ont recommandé une ſalivation mercurielle dans le Scorbut, comme méritant à plus juſte titre le nom de deſtructeurs du Genre-humain, que celui de Médecins.* (*) Le Docteur Grainger a donné une Obſervation qui eſt un exemple frappant des effets funeſtes que peut occaſionner le mercure dans cette maladie. Cette Obſervation, & une autre qui m'eſt particuliere, méritent d'être rapportées pour ſervir d'avertiſſements aux Praticiens.

§. XXXVI.

VII. *OBSERVATION, communiquée au Docteur* LIND, *par le Docteur* GRAINGER.

Un Soldat ſcorbutique, attaqué en même temps de la Vérole, prit un ſoir une friction, où il n'entra qu'une dragme de mercure; je le trouvai le lendemain avec une véritable ſalivation mercurielle, qui alla toujours en augmentant juſqu'au dixieme jour : alors l'intérieur de ſa bouche, ſes levres & ſes joues devinrent d'une groſſeur monſtrueuſe; ſa bouche répandoit une odeur inſupportable. Il crachoit chaque jour une quantité de ſang fétide avec de morceaux de gencives; il perdit auſſi preſque toutes les dents; & une choſe très-remarquable, c'eſt que leur vo-

(*) *Lind, Tome II. page* 181.

lume étoit conſidérablement augmenté; ſon urine étoit extrêmement fétide, épaiſſe, & preſque noire : il tomboit fréquemment en foibleſſe; en un mot, il fut réduit à l'état le plus déplorable, & il n'en réchappa que très-difficilement : il fut pendant trois mois enſuite hors d'état de faire ſon devoir. (*)

§. XXXVII.

VIII. *OBSERVATION.*

Il y a environ cinq à ſix ans qu'il vint à l'Hôpital Royal deux Soldats attaqués du Scorbut; comme toutes les Salles étoient remplies, nous fûmes obligés de les mettre avec les Vénériens, & on les prépara à l'ordinaire. Mais bien-loin de voir diminuer les accidents, leur état empira extrêmement. La tête s'enfla, il ſurvint une ſalivation très-abondante, avec des ulceres dans la bouche; enfin l'un de ces malheureux périt de la gangrene, dont il ne fut pas poſſible d'arrêter les progrès, & l'autre eut bien de la peine à ſe tirer d'affaire. Cette Obſervation eſt encore plus remarquable que celle du Docteur Grainger; car outre que ſon Malade réchappa, & que l'un des nôtres périt miſérablement, on voit de plus que dans notre Obſervation les funeſtes effets produits par le mercure furent dus uniquement aux atomes mercuriels dont l'atmoſphére de la Salle étoit remplie.

§. XXXVIII.

Dans des cas pareils à ceux des deux Obſervations précédentes, on comprend

(*) *Lind, Tome I. pag.* 232. 233.

combien il importe d'éloigner la salivation. Pour y parvenir, il faut commencer par faire quitter les linges au Malade ; s'il est dans le remede, le tirer de la Salle où on donne les frictions, & rappeller le mercure de la bouche par les moyens connus, comme, par exemple, les purgatifs doux & répétés, & le déterminer sur-tout vers l'habitude du corps ; " le défaut de transpira-
„ tion, qui est accompagné ordinairement
„ de la constriction & du spasme de la
„ peau, dans les constitutions scorbutiques,
„ étant la vraie cause de l'impétuosité avec
„ laquelle le mercure se porte aux glan-
„ des salivaires, selon Mr. Lind. (*) Il prescrit en conséquence des bols de thériaque avec le camphre & la fleur de soufre, qu'on répétera toutes les quatre ou six heures, afin d'exciter la sueur. L'état de constriction spasmodique de la peau paroît indiquer l'usage du bain chaud, pourvu que le Malade ne soit pas réduit à un degré de foiblesse qui ne lui permette pas de le supporter.

§. XXXIX.

Le mercure étant un remede aussi contraire au Scorbut que nous venons de le voir, il seroit infiniment à desirer qu'on

(*) *Tom. I. page 337. & suivantes.*

pût trouver une autre méthode que celle des frictions pour traiter la complication de cette Maladie avec la Vérole. Mais on ne trouve malheureuſement juſqu'ici que très-peu de ſecours dans les meilleurs Auteurs. Ce point important & délicat n'eſt pas approfondi dans le grand Ouvrage de Mr. Aſtruc ſur les Maladies Vénériennes; & Mr. Lind, qui a ſi ſavamment écrit ſur le Scorbut, n'y a pas même touché. Il paroît que ce ſeroit ici le cas d'avoir recours à la méthode de Mr. Wan-Swieten : comme le mercure qu'on fait paſſer dans le ſang par cette méthode eſt très-peu de choſe, puiſqu'il ne ſe monte qu'à quelques grains, il ſemble qu'on pourroit en faire uſage ſans encourir les inconvénients des frictions mercurielles ; bien entendu, au reſte, qu'on attaqueroit en même temps le Scorbut par les remedes qui lui ſont propres : ſur quoi on doit conſulter l'excellent Ouvrage de Mr. Lind. Si l'on avoit une répugnance invincible à ſe ſervir du ſublimé corroſif, on pourroit, ſi le cas permettoit quelque délai, mettre le Malade à l'uſage des anti-ſcorbutiques, juſqu'à ce qu'on eût diſſipé ou beaucoup adouci les ſymptomes du Scorbut; après quoi on paſſeroit aux frictions mercurielles, adminiſtrées avec tout le ménagement & toute la circonſpection poſſible. Voilà, je crois, en

attendant que nous ayions de plus grandes lumieres ſur cet Article, ce que la prudence ſuggere & preſcrit. (*)

§. X L.

Il eſt conſtant que lorſqu'on traite dans le même appartement un grand nombre de Vérolés, il s'éleve bientôt dans l'atmoſphere une très-grande quantité d'atomes mercuriels; & comme le défaut d'un nombre ſuffiſant de ſalles nous contraint quelquefois de mêler enſemble les Malades qui ſont dans les préparations, avec ceux qui ſont actuellement dans les remedes, nous avons vu très-ſouvent, avec ſurpriſe, que les premiers y ont commencé à ſaliver avant qu'ils euſſent reçu aucune friction, ce qui prouve, pour le dire en paſſant, parmi beaucoup d'autres raiſons, que le mercure peut s'introduire dans le ſang par d'autres moyens

(*) Au reſte, ce que nous diſons ici des mauvais effets du mercure, doit s'entendre principalement du Scorbut extraordinairement putride, tel que celui des gens de mer & des habitants des pays froids & marécageux. Car en uſant des ménagements convenables, tels, par exemple, que ceux que nous eûmes pour le Gentilhomme Etranger, qui fait le ſujet d'une des Obſervations précédentes, nous traitons aſſez ſouvent dans notre Hôpital des Véroles compliquées avec l'affection ſcorbutique par les frictions mercurielles, ſans qu'il en réſulte d'inconvénient s; mais il eſt bon, autant qu'il eſt poſſible, de traiter ces ſortes de Malades en particulier, c'eſt-à-dire, ſéparés des autres Malade ſqui ſont dans les remedes.

moyens que les frictions. Eſt-ce par les poumons, avec l'air de la reſpiration, par les voies du chyle, ou par l'habitude du corps qu'il y pénetre dans cette occaſion?

§. X L I.

Mr. Petit avoit fait à ce ſujet une remarque qui mérite attention. Il diſoit ſouvent (*) que dans les Hôpitaux où il y a beaucoup de Vérolés raſſemblés dans un même lieu, on ne peut pas régler avec préciſion la doſe néceſſaire du mercure, ſuivant la diverſité des tempéraments; car l'atmoſphere de ce lieu étant rempli d'atomes mercuriels, les Malades foibles & délicats, outre le mercure qui leur a été adminiſtré en particulier, participant encore comme les autres à celui qui eſt dans l'air, en reçoivent une trop grande quantité relativement à leurs forces, & périſſent ſouvent après avoir été tourmentés par la fievre, les convulſions, les gonflements extraordinaires de la tête : d'où il concluoit que dans ces Hôpitaux il faudroit que les Malades fuſſent ſéparés dans de chambres particulieres, ou du moins qu'on en mît un petit nombre dans une chambre aſſez vaſte, & qu'on ouvrît de temps en temps

(*) *Mr. Fabre, Eſſai ſur les Maladies Vénériennes, page* 107 & 108.

les fenêtres, afin que l'air extérieur entraînât au-dehors le mercure évaporé. (*) Nous n'avons jamais vu périr personne dans notre Hôpital par la cause dont il s'agit, si l'on excepte le Scorbutique dont il est parlé ci-dessus; mais nous avouons cependant que l'Observation de Mr. Petit est importante, & qu'il faut s'y rendre attentif.

(*) Comme l'ouverture des portes & des fenêtres peut avoir des inconvénients, sur-tout en hiver, il seroit bon qu'on fît usage de quelqu'autre moyen pour renouveller l'air, sans ouvrir ni portes ni fenêtres. Le Docteur Désanguins a donné, dans les *Transactions Philosophiques*, la description d'une machine propre à remplir cet effet; & l'on sait que Mr. Halles & Mr. Sutton ont proposé aussi des moyens pour renouveller l'air des Hôpitaux & des Vaisseaux. On fait usage de ces moyens en Angleterre, & il seroit à souhaiter qu'ils puissent s'introduire en France.



CHAPITRE II.

De la Gonorrhée.

§. XLII.

LA Gonorrhée virulente, la ſeule dont nous ayions deſſein de parler ici, conſiſte dans un écoulement de matiere jaunâtre, verdâtre, ou de telle autre couleur, qui ſe fait par la verge, & qui ſe déclare à la ſuite d'un commerce impur. Les Malades reſſentent beaucoup d'ardeur & de cuiſſon en urinant, ce qui a donné lieu de déſigner cet état ſous le nom de chaude-piſſe; accident qui n'a commencé à ſe montrer, ſelon le témoignage de Braſſavole, Médecin de Ferrare, qu'environ quarante ans après l'invaſion des Maladies Vénériennes en Europe, & qui eſt préſentement le ſymptome vérolique le plus commun.

§. XLIII.

La Gonorrhée peut avoir différents ſieges, comme la proſtate, les véſicules ſéminales, les glandes de Cowper, la glande de Litre, & généralement tous les organes ſecrétoires qui verſent quelque liqueur dans

l'intérieur de l'uretre. Mais il paroît que les prostates sont le siege le plus ordinaire de la Gonorrhée. Virsungus a toujours trouvé cette glande fort ulcérée, & répandant une sanie âcre & virulente, dans tous les sujets morts de cette Maladie qu'il a ouverts. (*) Boerhaave (†) parle de cette espece de Gonorrhée comme d'un accident qui peut avoir les suites les plus funestes. „ L'urine, dit-il, est souvent supprimée „ tout-à-coup sans aucune cause évidente; „ mais enfin après de longues & vives dou- „ leurs, on voit tout d'un coup sortir de „ l'uretre une matiere purulente, & peu „ de temps après l'urine coule avec assez „ de liberté, jusqu'à ce qu'elle soit de „ nouveau interceptée par un nouvel amas „ de matiere.

§. XLIV.

Mais quelque dangereuse que puisse être quelquefois la Gonorrhée des prostates, c'est encore bien pis de celle des vésicules séminaires. Que de maux, s'écrie douloureusement Boerhaave, naissent de cette source empoisonnée! J'ai vu toute la substance cellulaire qui entoure & environne les vésicules séminales, la vessie, le rec-

(*) *Astruc, Tome III. pag. 11. en note.*
(†) *Préface de l'Aphrodisiacus.*

tum, le périnée, &c. ulcérée, putréfiée; il s'y étoit formé des clapiers & des fiſtules qui s'ouvroient au ſcrotum, au perinée, à l'anus, & conſumoient toutes ces parties. Il étoit impoſſible de remédier à tant de maux, &c. (*) Nous ne voyons guere que la Gonorrhée des proſtates ou celle des véſicules ſéminales aient des ſuites auſſi funeſtes, à moins que le virus ne ſoit d'une extrême malignité, ou qu'elles n'aient été fort négligées.

§. X L V.

La Gonorrhée des glandes de Cowper, très-bien décrite par Mr. Littre, (†) eſt moins dangereuſe & moins fréquente que les deux autres, ſelon ce célebre Anatomiſte : car, ſur environ quarante cadavres d'hommes morts avec des Gonorrhées, il ne l'a obſervée que ſur un ſeul.

§. X L V I.

Il eſt encore deux autres eſpeces de Gonorrhée, dont nous allons dire un mot. La premiere, dont Boerhaave fait mention dans ſa Préface de l'Aphrodiſiacus, a ſon ſiege, ſelon cet Auteur célebre, dans les cellules

(*) *Ibid.*
(†) *Mém. de l'Acad. Royale des Sciences, année* 1711.

de la ſubſtance même du gland, d'où elle peut s'étendre plus ou moins dans celles du tiſſu ſpongieux de l'uretre, dont le gland n'eſt, comme on ſait, qu'une continuation, &, pour ainſi dire, un épanouiſſement. Il me paroît très-probable, quoique ce ne ſoit pas le ſentiment de Mr. Aſtruc, que c'eſt la même eſpece de Gonorrhée qui a été décrite par Sydenham & Vercelloni; car ces deux Auteurs diſent, en termes exprès, que la matiere, chez les Malades qu'ils ont eu l'occaſion de voir, ſortoit de la ſubſtance poreuſe du gland, au-lieu que la Gonorrhée bâtarde, ſeconde eſpece dont j'avois à parler, & que Mr. Maſſon, Médecin de Béſiers, a décrite, je crois, le premier, a déterminément ſon ſiege dans les glandes ſébacées de la couronne du gland. Mr. Maſſon avoit oui dire que cette Gonorrhée avoit été déja obſervée par le célebre Mr. Barbeyrac, & par quelques autres Médecins de Montpellier. (*)

§. XLVII.

Tout ce que nous venons de dire touchant les différents ſieges de la Gonorrhée, eſt établi ſur les ouvertures des cadavres, ou reconnu par l'obſervation; mais il n'eſt

(*) *Hiſtoire de l'Acad. Royale des Sciences, année* 1729, *page* 12.

pas toujours poſſible de diſtinguer avec exactitude quelle eſt l'eſpece de Gonorrhée qu'on a à traiter, ce qui heureuſement ne tire pas à conſéquence pour l'ordinaire, la cure étant à peu près la même dans la plupart des cas. Mr. Littre a donné, dans ſon Mémoire de 1711, les ſignes diſtinctifs de la Gonorrhée des glandes de Cowper, & promet de parler, dans un ſecond Mémoire, de la Gonorrhée des proſtates & des véſicules ſéminales. Mais ce Mémoire n'ayant point paru, il faut puiſer le diagnoſtic de ces deux eſpeces de Gonorrhées dans l'Ouvrage de Mr. Aſtruc. A l'égard des Gonorrhées qui ont leur ſiege dans les glandes ſébacées de la couronne du gland, & dans le tiſſu ſpongieux de cette partie & de l'uretre, il paroît que le diagnoſtic en eſt facile, puiſqu'on peut voir à l'œil, avec de l'attention, la ſource même qui fournit la matiere virulente.

§. XLVIII.

Les bornes de cet écrit ne nous permettant pas de grands détails, nous allons expoſer, le plus briévement qu'il nous ſera poſſible, la conduite que nous avons coutume de tenir dans le traitement des Gonorrhées. Voici la méthode que nous avons établie à l'Hôpital Royal des Vénériens. On

ſaigne d'abord les Malades, & on les purge immédiatement après, à moins que l'ardeur & l'irritation n'obligent à retarder le purgatif. Après la ſaignée & la purgation, on fait prendre dix à douze bains, & ſouvent davantage. Les Malades ne boivent pendant ce temps-là que de la ptiſanne, & obſervent un régime convenable. Les bains finis, on les ſaigne & purge de nouveau, & on leur adminiſtre enſuite les frictions mercurielles, alternativement de deux jours l'un, qu'on pouſſe juſqu'au nombre de huit, depuis la ceinture en bas, quatre de chaque côté. Si la chaude-piſſe eſt tombée dans les bourſes, on donne quelques frictions de plus; & s'il arrive au contraire, ce qui n'eſt pas bien rare, que la Gonorrhée s'arrête d'elle-même par les bains, la diete, la boiſſon rafraîchiſſante, qu'elle ſoit ſimple, bénigne, & qu'elle n'ait été précédée d'aucun autre ſymptôme vérolique, nous bornons alors le nombre des frictions à quatre ou cinq.

§. XLIX.

Lorſqu'il y a beaucoup d'ardeur & d'irritation, on fait boire abondamment au Malade d'une ptiſanne faite avec le capillaire, la régliſſe, l'orge & la racine d'althæa; on lui fait prendre le ſoir une émulſion avec les ſemences froides & une demi-

once de ſyrop de pavot blanc ou de nénuphar; les ſaignées ſont répétées, ſelon le beſoin. Lorſque l'irritation eſt tombée, & que la matiere purulente a commencé à changer de couleur, je fais prendre au Malade, ſoir & matin, trois à quatre verres d'eau nitrée, ce qui produit de très-bons effets.

§. L.

Si le perinée eſt extrêmement douloureux, ce qui indique que les proſtates, les véſicules ſéminales, ou les glandes de Gowper, enſemble ou ſéparément ſouffrent une violente inflammation, je fais appliquer ſur toute l'étendue de cette partie (*) un ca-

(*) Il y a des Auteurs, comme Mr. Déſault (*voyez ſa Diſſertation ſur les Maladies Vénériennes*, *Part. II. Chap. I.*) qui veulent qu'on faſſe des frictions mercurielles ſur le perinée dans les chaude-piſſes, même cordées; mais je crois cette pratique très-dangereuſe, au moins dans l'état de phlogoſe ou d'inflammation, comme on pourra s'en convaincre par l'Obſervation ſuivante.

Je fus appellé au mois de Novembre dernier pour voir un Malade qui avoit une chaude-piſſe ſi maligne que tout le canal de l'uretre étoit dans un état d'irritation très-violent; il ne rendoit que très-peu d'urine, & encore étoit-ce avec les plus vives douleurs, & un teneſme qui l'obligeoit à ſe préſenter très-ſouvent au ſiege inutilement. Le Malade avoit, outre tout cela, une fievre aiguë, & une chaleur inſupportable par tout le corps. M'étant informé de ce qu'on lui avoit fait avant que j'euſſe été appellé, j'appris qu'on lui avoit fait des frictions ſur le perinée avec l'onguent mercuriel. Le Chirurgien ordinaire, que je fis appeller, étoit d'avis de ſonder le Malade pour évacuer ſes urines; mais comme j'étois perſuadé que c'étoit l'irritation du canal à laquelle n'avoit pas peu contribué le

taplaſme de mie de pain avec l'Eau Végéto-Minérale, & injecter de cette même Eau, très-légérement chargée & tiede, dans le canal de l'uretre pour en calmer l'irritation. On peut la mêler avec le lait ou avec une décoction de guimauve. Mais on comprend bien que ces injections deviendroient inutiles s'il s'agiſſoit d'une Gonorrhée bâtarde, ou de celle qui a ſon ſiege dans la ſubſtance ſpongieuſe du gland ou de l'uretre. Il faudroit en pareil cas, après avoir découvert le gland, faire tremper très-ſouvent la verge dans l'Eau Végéto-Minérale tiede, & fomenter continuellement cette partie avec la même Eau, dans l'intervalle des bains, obſervant de la rendre plus forte ou plus foible, ſelon le degré où l'irritation & la ſenſibilité ſont portées.

§. L I.

La Gonorrhée bâtarde eſt quelquefois compliquée de chancres & de phimoſis. Il faut, quand cela arrive, faire des injections avec l'Eau Végéto-Minérale entre le gland & le prépuce, & y faire couler en-

mercure dont il avoit frotté imprudemment le perinée, qui cauſoit cette ſuppreſſion, je m'oppoſai à la ſonde, & je m'attachai uniquement à calmer & adoucir le Malade par la ſaignée réitérée, l'eau de poulet, les émulſions, les lavements, &c. ce qui amena bientôt le calme, & nous mit en état de traiter la Gonorrhée à l'ordinaire.

ſuite une petite bandelette d'un linge fin & doux, qu'on aura trempée dans la même Eau, & enduite d'un peu de notre Cérat de Saturne.

§. LII.

On voit quelquefois s'élever ſur la ſurface du gland, mais plus ſouvent ſur le prépuce, à l'occaſion des chancres, phimoſis & paraphimoſis, des véſicules tranſparentes ou hydatides remplies d'une liqueur claire & limpide, & quelquefois en partie d'une matiere élaſtique & flatulente, que la chaleur de l'inflammation dégage & développe. On remarquera que notre Eau Végéto-Minérale eſt un excellent remede contre ces enflures tranſparentes. J'ai obſervé que les cryſtallines qui viennent à l'occaſion du paraphimoſis, ſont plus long-temps à ſe réſoudre ; mais il eſt rare néanmoins que nous ſoyons obligés de les ſcarifier. Je rapporterai à ce ſujet une Obſervation qui m'a paru aſſez ſinguliere pour mériter d'avoir place ici, quoique ce ne ſoit pas un cas vénérien.

§. LIII.

IX. *OBSERVATION.*

Il y a quelques années qu'un Soldat qui venoit des Cévennes, ſe trouvant fatigué, ſe coucha dans un champ où il dormit pendant quel-

que temps. A ſon réveil, il fut fort ſurpris de ſe trouver la verge & le ſcrotum extrêmement enflés, luiſants & tranſparents. Je jugeai que cet homme avoit été piqué par quelque inſecte. Il fut porté à notre Hôpital, où il ne tarda pas à guérir, au moyen d'une ſaignée que nous lui fîmes faire, & de l'application de l'Eau Végéto-Minérale.

§. LIV.

Un accident fort ordinaire dans les Gonorrhées virulentes, eſt ce qu'on entend ſous le nom de chaude-piſſes tombées dans les bourſes. Pour éviter d'ennuyeuſes répétitions, je n'entrerai pas ici dans le détail des cauſes qui y donnent lieu. Mais je crois très-important de faire remarquer combien on abuſe dans cette occaſion des topiques émollients. Quoique cette pratique ſoit preſque générale, je ne laiſſerai pas de dire qu'elle eſt ſujette à beaucoup d'inconvénients. En effet, le relâchement que ces ſortes de topiques portent dans les vaiſſeaux du teſticule & dans ceux de l'épididyme, naturellement très-lâches, favoriſe le progrès de l'engorgement, & peut déterminer en conſéquence la ſuppuration. D'autres fois la ſuppuration n'ayant pas lieu, & la partie affectée ne pouvant point cependant ſe débarraſſer du fardeau des humeurs qui la ſurchargent, ces humeurs perdent leur fluidité, ſe fixent, & le teſticule,

mais plus ſouvent encore l'épididyme, deviennent ſquirreux, ce qui peut entraîner avec le temps la perte de l'organe, ou même faire périr le malade, lorſque le ſquirre prend un caractere carcinomateux, (*) ou que la dureté faiſant des progrès le long du cordon ſpermatique, rend la caſtration impoſſible. Il n'y a pas long-temps qu'on a vu à l'Hôpital Saint-Eloi de cette Ville, un cas de cette eſpece, en la perſonne d'un Soldat qui vint de Mahon pour s'y faire traiter. Il y eut à ſon ſujet une conſultation générale des Chirurgiens & du Médecin de la Maiſon. Mais comme la dureté ſquirreuſe avoit gagné fort avant le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques, il fut décidé que l'opération étoit impraticable; le Malade, qui la demandoit avec le dernier empreſſement, ſortit de l'Hôpital fort affligé, & il y a bien de l'apparence qu'il doit être mort à cette heure. Les émollients peuvent encore occaſionner un autre accident, moins conſidérable, à la vérité, que celui dont

(*) Ce ſont ſur-tout les duretés du teſticule qui ont de la diſpoſition à dégénérer en cancer; car celles de l'épididyme ne ſont point ſuſceptibles, par elles-mêmes, de cette fâcheuſe terminaiſon, ſi l'on en croit Mr. Sharps, qui dit s'en être aſſuré dans ſa pratique: remarque neuve & très-intéreſſante, qui mérite toute l'attention des Chirurgiens. *Voyez, dans ſon Traité d'Opérations, le Chapitre de la Caſtration*, & celui du *Sarcocelle dans les Recherches critiques ſur l'état préſent de la Chirurgie*; Ouvrage très-recommandable à beaucoup d'égards, mais qu'il faut lire avec précaution.

nous venons de parler, mais qui ne laiſſe pas d'être de conſéquence. Je veux parler du varicocelle, qui conſiſte, comme on ſait, dans une dilatation variqueuſe des vaiſſeaux de l'épididyme, On n'a rien à craindre de pareil de l'uſage de nos remedes. Ce que nous avançons ici n'eſt pas dit gratuitement; nous en avons pour garants une pratique de plus de douze années ſur des milliers de Malades, & celle de beaucoup d'habiles Chirurgiens d'Hôpitaux qui ſe ſont très-bien trouvés d'abandonner les émollients pour y ſubſtituer les fomentations avec l'Eau Végéto-Minérale & les cataplaſmes de mie de pain avec la même Eau. Non-ſeulement nos Topiques ne ſont point ſuſceptibles des inconvénients dont on peut accuſer ſans injuſtice les remedes pris dans la claſſe des émollients; mais je puis dire, ſans craindre d'être démenti, qu'on leur voit produire chaque jour les effets les plus ſurprenants dans toutes les occaſions où il s'agit de diſſiper des engorgements inflammatoires cauſés par des chaude-piſſes tombées dans les bourſes, ou de fondre des duretés ſquirreuſes qui ſont la ſuite de ces engorgements. Si nous voulions détailler ſeulement une partie des cas de cette eſpece qui nous ont paſſé ſous les yeux à l'Hôpital des Vénériens, & qui ont eu pour témoins les Etudiants en Médecine

& en Chirurgie qui me suivent dans mes visites depuis dix à douze ans, j'aurois dequoi en composer un grand volume; mais comme je ne cherche point à grossir inutilement celui-ci, je vais me borner au simple énoncé de quelques-uns de ces cas, pour passer tout de suite à deux Observations qui méritent l'une & l'autre une attention distinguée, particuliérement la derniere.

§. LV.

Montplaisir, du Bataillon de Provence, vint à l'Hôpital avec un testicule & le cordon spermatique fort gros & fort durs. Cette Maladie avoit commencé par un petit tubercule squirreux, de la grosseur d'un pois, venu à la suite d'une chaudepisse tombée dans les bourses. Les simples bains d'Eau Végéto-Minérale, où il faisoit tremper ses parties, & des compresses trempées dans la même Eau, après les bains, ont opéré la guérison de ce Malade en quinze jours de temps.

Sans-Quartier, du Bataillon de Bourges en Berry, avoit un testicule d'une dureté squirreuse qui avoit gagné le cordon, à l'occasion d'une chaude-pisse tombée dans les bourses. L'application de nos cataplasmes, continuée pendant un mois, a dissipé cette dureté, & le Malade est parfaitement guéri.

Beau-Séjour, du Bataillon de Provence, étoit dans le même cas, & a été guéri de même. Nous avons actuellement, & au moment où j'écris, deux autres Soldats qui avoient chacun un testicule & le cordon des vaisseaux spermatiques fort

durs, & d'une groſſeur très-conſidérable. Nos cataplaſmes ont fait diſparoître ces accidents & réduit ces parties à leur état naturel, ou peu s'en faut; ce qui peut être atteſté par Mr. Paul, Etudiant en Médecine, qui les a examinés. Après ce petit nombre de cas que nous avons cru pouvoir ſuffire, nous allons entrer dans le détail circonſtancié des deux cures qui ont été annoncées à la fin de l'Article précédent.

§. LVI.

X. *OBSERVATION*,

Sur un Hydro-Sarcocelle.

Il y a environ quinze ans que Monſieur Hernſt, Officier Suiſſe, vint de Berne à Montpellier, pour s'y faire traiter d'un Hydro-Sarcocelle ſi prodigieux qu'il étoit obligé de boutonner ſon habit d'un bout à l'autre pour en dérober la vue au Public. Ce Malade étoit chargé d'une Lettre de recommandation pour moi; mais un habile Médecin à qui il s'adreſſa, avant de venir me trouver, le détermina à ſe mettre entre les mains d'un Chirurgien de cette Ville, qui a beaucoup de réputation. Comme il étoit dans le cas d'avoir beſoin du grand remede, on y procéda, ſans doute, avec toutes les précautions & les ménagements que pouvoit exiger une Maladie auſſi conſidérable, jointe à un tempérament fort affoibli, & à de fréquents accès de fievre qui le prenoient de temps en temps. Le grand remede détruiſit, ſelon les apparences, la cauſe vénérienne, mais la tumeur du teſticule demeuroit toujours, ce qui n'eſt point ſurprenant. Le Chirurgien, qui croyoit

apparemment ce cas au-deſſus de toutes les reſſources de l'Art, n'oſa point en entreprendre la guériſon. Le Malade, ſorti de chez lui, fut encore une année entiere à Montpellier, où il conſulta quantité de perſonnes de la Profeſſion; il fut même à Lunel-la-Ville, pour y prendre l'avis d'un habile Chirurgien qu'il y avoit : mais tout le monde décida unanimement qu'il n'étoit pas opérable. Je fus enfin conſulté le dernier; le Malade me témoigna combien il avoit du regret de n'être point d'abord venu à moi, comme le lui avoit conſeillé la perſonne qui me l'adreſſoit. Je le conſolai du mieux qu'il me fut poſſible ſur ſa ſituation, & je procédai enſuite à l'examen de ſon mal. Je trouvai que la tumeur étoit effectivement d'une groſſeur énorme. Comme je m'apperçus qu'elle renfermoit quelque liquide, je pris le parti d'y faire une ponction avec un trois-quarts à la partie la plus déclive. J'en tirai environ deux livres d'une liqueur rouſſeâtre; je la ſoulevai enſuite d'une main, & j'examinai de l'autre l'état des vaiſſeaux ſpermatiques. Je m'apperçus qu'ils n'étoient que gonflés, ſans être durcis, ce qui me détermina à aſſurer ſur le champ le Malade qu'on pouvoit l'opérer. Charmé de m'entendre parler ainſi, il me demanda ſi je voulois m'en charger; je lui répondis que oui, mais que je demandois auparavant une conſultation. Elle fut indiquée au lendemain, avec Mr. Montagne, Médecin d'une très-haute réputation, & Mr. Baranci, Chirurgien très-diſtingué dans cette Ville. Dès que nous fûmes aſſemblés, le Malade nous dit qu'il vouloit être opéré, ſa vie dût-elle être en danger par l'opération; & il le fut effectivement quelques jours après. Ayant découvert &

diſſéqué la tumeur, je la détachai entiérement des parties voiſines & des vaiſſeaux ſpermatiques, dont je ne fis point la ligature, & ſur leſquels je me contentai de mettre beaucoup de charpie brute, des compreſſes, & un bandage convenable, où je faiſois appuyer alternativement la main de deux Aides, qui ſe relevoient toutes les deux heures. On arroſa continuellement l'appareil avec l'Eau Végéto-Minérale; nous ôtâmes les premieres pieces de cet appareil le troiſieme jour, & le cinquieme il ſe détacha & tomba entiérement de lui-même. Nous n'eûmes d'autre accident que le gonflement des vaiſſeaux ſpermatiques, qui ſe diſſipa en deux ou trois jours, & le Malade fut parfaitement guéri dans l'eſpace de cinq ſemaines.

§. LVII.

RÉFLEXION.

On remarquera que ſi le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques eût été ſquirreux, je n'aurois pas entrepris cette opération. On obſervera encore que je crus devoir ſupprimer la ligature des vaiſſeaux ſpermatiques, regardant depuis long-temps cette ligature comme la ſource ordinaire des grands accidents qui ſuivent la caſtration : & j'avouerai que je ne puis diſſimuler ma ſurpriſe de voir dans preſque tous les Livres qui ont traité des Opérations de Chirurgie, l'attention que l'on a de recommander la ligature du cordon ſpermatique, comme

une chose essentielle à l'opération de la castration, tandis qu'on pouvoit si aisément s'appercevoir que la petitesse des vaisseaux qui peuvent donner du sang, & la circonstance heureuse d'un point d'appui solide que présentent les os pubis, sont des raisons très-suffisantes pour nous rassurer contre la crainte d'une hémorrhagie. Au reste, par la suppression de la ligature on n'exempte pas seulement le Malade du danger dont elle peut être accompagnée, mais on lui épargne encore la douleur qui en est inséparable, & la section d'un des piliers de l'anneau qu'on est quelquefois obligé de couper. (*)

§. LVIII.

Quoique l'Observation suivante ne soit pas proprement de notre sujet, le cas n'étant point Vénérien, j'ai cru que son extrême singularité, & les vues même qu'elle peut fournir, excuseroient facilement auprès des Lecteurs cette espece de digression.

(*) Il est étonnant que Mr. Sharps, qui s'est érigé dans la Chirurgie une espece de Tribunal, auquel il cite tous les Auteurs, dont il juge sévérement les opinions, n'ait point remarqué que la ligature du cordon spermatique, après la castration, est très-communément inutile ; il s'efforce seulement de prouver (*Voyez ses Recherches critiques sur l'état présent de la Chirurgie, page* 144. *& suiv.*) qu'elle n'est point dangereuse : mais quand on le lui accorderoit, ne suffit-il pas qu'elle ne soit point nécessaire pour qu'on doive la négliger ?

XI. *OBSERVATION*,

Sur un Sarco-Varicocelle.

Au mois de Septembre 1734, je me trouvai par occaſion à Londres, Village à quatre lieues de Montpellier. Le Sieur Ricome, Habitant du lieu, me fit prier de voir une Maladie dont il étoit attaqué depuis pluſieurs années. C'étoit un Sarco-Varicocelle. Les vaiſſeaux trop diſtendus s'étoient ouverts dans les bourſes, ce qui avoit donné lieu à une enflure ſi extraordinaire de cette partie, que le ſcrotum deſcendoit preſque juſqu'aux genoux; de façon que la culotte devenant inutile au Malade, un jupon de femme en faiſoit l'office. L'énorme groſſeur des bourſes me ſurprit extrêmement, & me rappella l'idée du Malabou des Indes, dont Dionis donne l'hiſtoire dans ſes Opérations. J'examinai cette Maladie avec beaucoup d'attention, & je jugeai qu'on en avoit impoſé au Malade lorſqu'on lui avoit perſuadé que ſon mal étoit une deſcente, la grande tenſion & l'égalité de la partie ne me permettant pas de douter qu'il n'y eût dans le ſcrotum une collection de liquide, occaſionnée par quelque Maladie du teſticule ou des vaiſſeaux ſpermatiques, qui me parurent extrêmement gonflés & durs. Cette idée me détermina à faire la ponction à l'endroit qui me parut le plus convenable, & j'avoue que je ne fus pas peu ſurpris de voir ſortir, par la canule du trois-quarts, du ſang d'un rouge foncé, ayant la conſiſtance à peu près de la lie du vin. (*) La quantité de liquide qui s'é-

(*) La couleur de ce ſang marquoit ſuffiſamment qu'il n'étoit pas nouvellement ſorti de ſes vaiſſeaux. J'ai vu

coula dans l'espace d'une petite demi-heure, pouvoit être évaluée à six livres, sans que le volume du scrotum diminuât que de très-peu de chose. Quand je vis qu'il ne sortoit plus rien par la canule, je la retirai. Le Malade se trouva beaucoup soulagé : je lui recommandai d'observer un bon régime de vie, de ne pas se fatiguer, & de fomenter la partie affectée avec une décoction de plantes aromatiques dans le vin; je lui fis soutenir le scrotum par un bon suspensoir, dont les points fixes étoient autour du corps & sur les épaules.

Après cette ponction, la maladie devint plus supportable pendant deux mois; mais le Malade ayant fait un effort pour lever un sac de bled, il ressentit sur le champ une vive douleur vers le haut de la cuisse du côté droit, & une très-grande pesanteur dans le scrotum : il me manda de venir à son secours. Je fis, comme ci-devant, la ponc-

la même chose dans un autre Malade qui demeuroit près de la Chapelle neuve. Les tumeurs carcinomateuses des testicules sont souvent compliquées d'un épanchement de sang pareil à celui dont je viens de parler, & ce sont, selon les apparences, les vaisseaux variqueux qui le fournissent par les crevasses qui s'y font.

Il y a quelques années que faisant la ponction à une Hydrocelle, je m'apperçus qu'après qu'il se fut écoulé la valeur d'un verre & demi d'eau, il sortoit du sang par la canule. Ce sang étoit rouge & fleuri, parce qu'il venoit directement de quelque vaisseau ouvert par les trois-quarts. Mr. Petit conseille, dans ce cas-ci, de faire l'ouverture du Scrotum, pour découvrir le vaisseau d'où le sang s'échappe; mais, avant d'en venir là, je voulus essayer s'il ne seroit pas possible d'arrêter l'Hémorrhagie par un moyen plus doux. Je me servis pour cet effet d'un mélange de vinaigre & d'Extrait de Saturne, dans lequel on trempoit des compresses qui couvroient tout le Scrotum, déterminé à ouvrir cette partie, s'il arrivoit qu'il s'y fît un nouvel amas de sang; cette opération devint inutile.

tion à peu près au même endroit; & comme il ne ſortit par la canule qu'environ trois à quatre livres d'une liqueur pareille à celle qui étoit ſortie par la premiere ponction, je me déterminai à la laiſſer dans le ſcrotum juſqu'au lendemain matin. La quantité de liqueur qui s'écoula pendant la nuit m'ayant paru très-conſidérable, je pris le parti de laiſſer encore la canule; je recommandai de ne pas l'ôter ſans m'avertir, & de venir dans huit jours me rendre compte de l'état du Malade : on vint effectivement m'apprendre qu'il étoit ſorti une prodigieuſe quantité d'une matiere puante, beaucoup plus épaiſſe que la Liqueur ci-deſſus; elle étoit mêlée de petits grains ſemblables à de l'avoine : je fus encore d'avis de laiſſer la canule; on vint me rapporter huit jours après qu'il ſortoit beaucoup de pus très-puant, & que le ſcrotum diminuoit à vue d'œil. Cet écoulement ayant continué durant deux mois, il eſt étonnant & difficile d'exprimer la quantité de matiere qui ſortit par la canule : comme on s'apperçut que le ſcrotum étoit preſque réduit à ſon volume naturel, on crut pouvoir s'en paſſer, & on la retira. Il reſta une fiſtule, par laquelle il ſe fit une ſuppuration abondante pendant quinze ou vingt jours, & qui ſe cicatriſa enſuite très-ſolidement. Le Malade jouit actuellement d'une parfaite ſanté.

§. LIX.

RÉFLEXION.

La guériſon dont je viens de donner l'hiſtoire, date d'environ vingt-cinq ans, & elle eſt, je crois, unique en ſon eſpece.

Elle eſt connue de pluſieurs Médecins & Chirurgiens ; & ſi quelqu'un formoit le moindre doute ſur cela, il lui ſeroit facile de ſe procurer des éclairciſſements, puiſque j'ai nommé & le Malade & le Pays d'où il eſt. Au reſte, il eſt évident que c'eſt à la pourriture occaſionnée par l'accès de l'air introduit dans le ſcrotum par la canule, qu'on doit attribuer la fonte de cette énorme tumeur, & que le Malade eſt redevable de ſa guériſon. Quand je lui fis la ponction, j'étois fort éloigné de m'attendre à un tel bonheur; je ne regardai cette petite opération que comme un moyen palliatif, qui pouvoit rendre plus ſupportable une maladie d'ailleurs incurable : de façon que le ſuccès a paſſé de beaucoup mes eſpérances. C'eſt ainſi que la nature, toujours attentive à ſa conſervation, fait quelquefois tourner au profit des Malades les choſes mêmes qui ſembloient les menacer d'une mort inévitable. Je laiſſe à juger aux Maîtres de l'Art s'il n'eſt pas des occaſions où il ſeroit poſſible de tirer parti de la pourriture, & juſqu'à quel point la prudence permet d'y compter. C'eſt un problême très-difficile, dont je leur abandonne la ſolution pour rentrer dans mon ſujet.

§. LX.

Nous allons terminer ce Chapitre par dire un mot ſur les Gonorrhées habituelles ; on ſait que ces Maladies ne ſont que trop ſouvent l'écueil de la Chirurgie, & le déſeſpoir des Malades & des Chirurgiens, dont elles fatiguent également la patience. La reſſource qu'on trouve dans mes Bougies, pour combattre efficacement un mal auſſi rebelle, auſſi dégoûtant, & dont les ſuites ſont ſi ſouvent fâcheuſes, doit faire regarder ces Bougies comme un des progrès remarquables de l'art de guérir. L'empreſſement qu'on a marqué pour les connoître, la penſion dont le Roi m'a honoré pour en avoir donné la compoſition, & la confiance que le Public m'a toujours témoignée avant & depuis cette époque, m'autoriſent, je crois, à les publier ſans manquer à la modeſtie ; j'oſe même dire que le ſacrifice que j'ai fait au bien général, en dévoilant le ſecret de mes Bougies, me donne quelque droit à la reconnoiſſance publique : ma fortune, je l'avoue, en a beaucoup ſouffert ; mais enfin j'ai rempli le devoir d'un Citoyen, j'ai ſatisfait à ce que l'humanité exigeoit de moi, & c'eſt là ma récompenſe. Il ſeroit à ſouhaiter que Mr. Daran eût donné ou imité

du

du moins cet exemple de déſintéreſſement; mais c'eſt ce qu'il n'a eu garde de faire : ſes Bougies ſont un ſecret dont il n'a pas encore jugé à propos de gratifier le Public.

L'expérience nous apprend que les écoulements vénériens ne cedent pas toujours entiérement à l'efficacité des remedes adminiſtrés par les plus habiles gens. Les Malades ſont ſouvent expoſés, après le traitement le plus méthodique, à un flux involontaire de la liqueur ſéminale, dont la ſource n'a pu être tarie; c'eſt à cette incommodité que l'on a donné le nom de Gonorrhée habituelle. Mr. Aſtruc en reconnoît deux eſpeces : dans l'une, l'écoulement ſubſiſte continuellement, quelque attention que l'on ait à obſerver un régime de vie exact; dans l'autre, on ne s'en apperçoit que dans certaines circonſtances, comme dans le temps de l'érection, qu'il fait bientôt ceſſer, & lorſque les ſelles ſont difficiles, & que par conſéquent les réſervoirs de cette liqueur ſont fortement comprimés. Chacune de ces deux eſpeces a ſa cauſe différente : la premiere paroît dépendre des ouvertures des canaux excrétoires, beaucoup plus grandes que dans l'état naturel, à cauſe de l'âcreté du virus qui en a rongé les bords; la ſeconde eſt produite par le défaut de reſſort, tant des fibres qui compoſent les parois des conduits ſémi-

naux, que de celles des parties qui les environnent. Mr. Daran s'eſt beaucoup attaché à réfuter cette derniere idée de la cauſe de la Gonorrhée habituelle, qu'il prétend être toujours entretenue par un ou pluſieurs ulceres, qui n'ont pu être guéris radicalement; mais les raiſons ſur leſquelles il fonde ſon ſentiment, ne paroiſſent pas aſſez ſatisfaiſantes. Il prétend que l'on n'a eu recours au relâchement des vaiſſeaux, pour expliquer la Maladie de l'Uretre dont il s'agit, que parce qu'on ne pouvoit expliquer autrement l'efficacité ordinaire des remedes employés à la traiter. Il ajoute qu'ayant heureuſement découvert un médicament propre à guérir radicalement cette indiſpoſition, l'on ne devoit plus l'attribuer à la paralyſie des vaiſſeaux. Je ne crois pas qu'il ſoit aiſé de prouver ce qui fait la baſe du raiſonnement de Mr. Daran; je veux dire, que la ſeule raiſon qui a forcé les Maîtres de l'Art à reconnoître un relâchement dans la Gonorrhée habituelle, ait été le peu de ſuccès qu'ils éprouvoient en la traitant : mais de plus, le remede de ce Chirurgien ne peut-il pas, en picotant les parois des vaiſſeaux ſur leſquels il eſt porté, en fondant par ſon activité des liqueurs épaiſſies dans leurs tuyaux, rétablir le ton naturel, & tarir la ſource d'un écoulement qui ſeroit produit par le relâchement? Si

cela eſt, la concluſion de Mr. Daran paroît peu juſte. D'ailleurs, eſt-il vraiſemblable qu'un écoulement qui n'a rien de douloureux, qui ſubſiſte après un traitement régulier, qui a fait diſparoître un nombre d'ulceres placés à l'extérieur, ſoit entretenu par des ulceres cachés dans l'intérieur de l'uretre ? Pourquoi l'efficacité du remede & ſon activité ſe feroient-elles bornées à la guériſon des ulceres extérieurs? Il eſt vrai de dire que la chaude-piſſe dépend le plus ſouvent de quelques ulceres répandus dans le canal de l'uretre ; mais l'âcreté du virus qui les produiſoit & qui les entretenoit étant une fois diſſipée par un traitement convenable, on ne voit rien qui empêche leur entiere guériſon : l'on ne doit donc pas raiſonner par analogie des cauſes de la chaude-piſſe, & de celles de la Gonorrhée habituelle. D'ailleurs, eſt-il ordinaire d'obſerver des ulceres, dans quelque partie du corps que ce ſoit, entretenus ſans de nouveaux progrès pendant l'eſpace de dix, vingt, trente années? Ce paradoxe en Chirurgie ceſſeroit de l'être, ſi Mr. Daran avoit raiſon, puiſqu'il eſt aſſez commun de voir des gens ſujets à l'incommodité dont nous parlons depuis le même eſpace de temps. On peut ajouter qu'il paroît difficile que des ulceres ſordides ſoient placés dans le canal de l'uretre ſans en ré-

trecir le calibre, & procurer conſéquemment quelque altération dans le jet de l'urine. Nous ne voyons cependant pas que ces Malades éprouvent rien de ſemblable; rien ne peut donc nous engager à penſer ſur la cauſe de cette Maladie d'une maniere différente de celle des plus ſavants hommes qui ont écrit ſur la même matiere.

§. L X I.

Lorſque ſur le grand nombre des Malades qui nous paſſent ſous les yeux à l'Hôpital Royal des Vénériens, il ſe trouve quelqu'un de ces écoulements rebelles, je ne fais point de difficulté, après l'uſage des frictions, d'employer mon Eau Végéto-Minérale un peu chaude en injection: la vertu ſinguliérement fondante, réſolutive & déterſive de ce remede, le rend préférable à tout autre pour la guériſon des ulceres de l'uretre qui n'ont pas été encore conſolidés, ou pour redonner aux vaiſſeaux leur ton naturel en mettant en fonte les humeurs épaiſſes qui y ſéjournent. J'ai guéri, au moyen de ces injections, beaucoup de Gonorrhées qui avoient pluſieurs années d'ancienneté; mais lorſque ce moyen ne ſuffit pas, je fais uſage de mes Bougies.

§. LXII.

Voici la maniere de les employer. Je commence par les Bougies ſimples, afin de ménager la ſenſibilité du canal, qui eſt naturellement très-grande ; après trois à quatre jours l'uretre eſt accoutumé à l'impreſſion des Bougies, & on peut très-bien ſubſtituer les Bougies compoſées aux ſimples, une heure le matin & une heure le ſoir. On les continue pendant quatre ou cinq jours, après quoi on fait prendre les Eaux Minérales pendant trois matins de ſuite. Je préfere dans cette occaſion celles de Vals ou Camaretz aux autres. Les trois jours des eaux écoulés, je reprends de nouveau l'uſage des Bougies qui avoit été ſuſpendu, & je continue ainſi à employer alternativement les Eaux & les Bougies pendant douze jours ; ordinairement cet eſpace de temps ſuffit pour arrêter l'écoulement : cependant, s'il perſiſtoit encore, on pourroit revenir aux Bougies ; & , à la place des Eaux Minérales, faire des injections dans l'uretre avec notre Liqueur. Les bons effets que je lui ai vu produire, donnée intérieurement dans les incontinences d'urine, (*) me porteroient aſſez à en

(*) *Voyez, dans notre Traité des Préparations du Plomb, &c. le Chapitre des Incontinences d'urine.*

conſeiller la boiſſon dans les écoulements vénériens qui ont réſiſté à tout. (*)

§. LXIII.

Nous allons joindre aux Obſervations que nous avons déja données dans notre Traité des Maladies de l'uretre, ſur d'anciens écoulements vénériens compliqués de carnoſités, quelques autres Obſervations qui appartiennent plus particuliérement à cet Article, & qui ſerviront à confirmer de plus en plus l'efficacité de nos Remedes.

XII. *OBSERVATION.*

L'année 1758, je traitai une perſonne veuve, d'Italie, qu'on avoit traitée inutilement pendant quinze ou dix-huit mois d'un écoulement vénérien. Il falloit que ſa conſtitution fût bien forte pour avoir réſiſté à la multitude des Remedes de toute eſpece qu'on lui avoit fait prendre; comme ptiſannes anti-vénériennes, aſtringents, abſorbants, & une quantité prodigieuſe de purgations hydragogues & anti-vénériennes. Tous ces remedes n'avoient ſervi qu'à affoiblir le tempérament du Malade qui l'avoit naturellement fort bon. Son incommodité lui étoit d'autant plus inſupportable qu'elle l'empêchoit de ſe marier. Il prit enfin

(*) Ceci ne doit point paroître extraordinaire, puiſque Mr. Aſtruc penſe qu'on peut employer intérieurement & utilement le ſucre de Saturne dans les Gonorrhées habituelles. *Voyez ſon Traitement ſur les Maladies Vénériennes, Livre III. Chapitre II. Article VI.*

le parti de venir chez moi; je jugeai qu'il falloit le paſſer par les Remedes : après l'avoir bien préparé, je lui fis prendre les Eaux de Camaretz pendant ſix jours, & uſer pendant autres ſix jours de mes Bougies; au moyen de quoi il ſe trouva parfaitement guéri en ſix ſemaines, en uſant alternativement des Eaux & des Bougies, d'une Gonorrhée qui lui auroit peut-être duré toute la vie. On obſervera que les frictions mercurielles ne diminuerent point l'écoulement, & que les Eaux Minérales furent priſes à petites doſes.

XIII. *OBSERVATION.*

En l'année 1757, une femme Italienne, attaquée d'une Gonorrhée très-ancienne, ſe mit entre mes mains pour être traitée; je la fis paſſer par le Remede, & lui fis prendre enſuite les Eaux de Camaretz à petite doſe : on lui faiſoit en même temps, dans le vagin, des injections avec la Liqueur Végéto-Minérale, obſervant de laiſſer un petit linge trempé dans la même Liqueur à l'entrée de la vulve. Dans quelques jours l'écoulement diminua, & dans ſix ſemaines il fut entiérement arrêté; cette femme eſt devenue enceinte, & depuis l'écoulemént n'a plus reparu.

XIV. *OBSERVATION.*

Un Officier de diſtinction étoit attaqué d'une Gonorrhée depuis ſix ans; je le paſſai par le Remede, & je le mis enſuite à l'uſage des Eaux Minérales, des Bougies, & des injections d'Eau Végéto-Minérale, qui le guérirent parfaitement en cinq ſemaines.

XV. *OBSERVATION, communiquée par Mr.* BARTHE, *Chirurgien-Major du Régiment Royal-Comtois.*

Je vis un Sergent, dit Mr. Barthe, ayant une chaude-pisse maligne, qui lui causoit des douleurs insupportables dans le temps de l'érection. Il survint à toute la verge une grande inflammation qui gagna le pubis, & se communiqua au bas-ventre, lequel se tendit beaucoup avec rétention d'urine; quelques saignées, de la ptisanne émulsionnée & quatre de vos Bougies l'ont parfaitement guéri en quinze jours.

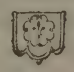
XVI. *OBSERVATION.*

Le 18 Juin 1750, le nommé la Forge, Soldat dans le Régiment de Brie, vint à l'Hôpital Royal pour s'y faire traiter d'une ancienne Gonorrhée dont il n'avoit pu être guéri dans différents Hôpitaux; il fut passé par le Remede, & mis ensuite à l'usage de mes Bougies & des injections avec l'Eau Végéto-Minérale, qui le guérirent en dix jours.

XVII. *OBSERVATION, communiquée par Mr.* BRUGUIERE, *mon Confrere, Chirurgien-Major du Régiment de la Tour-du-Pin.*

Je vis à Hanovre un Officier qui étoit attaqué d'une chaude-pisse des plus malignes; la matiere étoit d'un si mauvais caractere & si corrosive qu'elle rongeoit toutes les parties où elle

touchoit. Elle avoit ſéparé le gland en deux dans la partie inférieure, juſqu'à la foſſe naviculaire, où le bout du doigt auroit pu ſe placer. Les douleurs que le Malade reſſentoit étoient ſi exceſſives qu'elles le réduiſoient au déſeſpoir, & lui avoient même donné quelquefois l'envie de ſe caſſer la tête d'un coup de piſtolet; il y avoit dix jours, lorſque je fus appellé, qu'il ne dormoit pas. Je trouvai la verge enveloppée dans des compreſſes trempées dans du lait : je fis prendre d'abord au Malade un bain domeſtique, je lui fis enſuite tremper la verge dans l'Eau Végéto-Minérale; &, dans les intervalles des bains, appliquer des compreſſes trempées dans la même Eau, qu'on avoit ſoin d'humecter continuellement. Ces Remedes, joints à une ptiſanne adouciſſante, & à des émulſions ſomnifères, que le Malade prenoit le ſoir, parvinrent à le calmer: les douleurs ſe diſſiperent, il recouvra le ſommeil; & le dixieme jour, à compter de celui où j'avois été appellé, il ſe trouva guéri parfaitement de ſa chaude-piſſe. Je le paſſai enſuite par les Remedes, après les préparations convenables; & comme il reſtoit encore après cela quelqu'embarras dans le canal de l'uretre, je fis uſage de vos Bougies, qui lui rendirent la liberté. Ce fait eſt connu de tous les Chirurgiens-Majors qui ſe trouvoient à Hanovre dans ce temps-là.



CHAPITRE III.

Des Bubons.

§. LXIV.

ON appelle Bubons vénériens la tuméfaction des glandes des aines, lorsqu'elle arrive à la suite & à la conséquence d'un commerce impur. La maniere dont on explique la formation des poulains est très-peu lumineuse, même chez les Auteurs les plus célebres; & de plus très-dangereuse quelquefois, par la conduite qu'elle suggere dans la pratique. On pense assez généralement que les Bubons qui se déclarent immédiatement après le coït, & qu'on appelle pour cette raison Bubons primitifs, ne doivent pas faire appréhender la Vérole, pourvu qu'on les fasse suppurer, ou qu'en les résolvant on donne intérieurement les préparations mercurielles. Le célebre Mr. Petit a démontré, dans son Traité des Maladies des Os, (*) combien cette doctrine est illusoire. Elle est suivie cependant par des Auteurs illustres, tels que Messieurs Astruc & Col de Villars. Ce dernier, dont les erreurs sont d'autant plus dangereu-

(*) *Tome II. page 457. & suivantes.*

ſes, que ſon Ouvrage eſt un de ces Livres Claſſiques qui ſont dans les mains de tous les jeunes gens, regardent à la vérité la voie de la réſolution comme ſuſpecte ; mais il compte entiérement ſur la ſuppuration, & dit en propres termes : (*) *que tout le virus* s'évacue par ce moyen. Il veut néanmoins, quelques pages après, qu'on donne pendant toute la cure la panacée à petite doſe : ſur quoi il eſt à remarquer, 1°. que cet Auteur ne paroît pas conſéquent en preſcrivant la panacée, après avoir dit que la ſuppuration ſuffit pour entraîner le virus ; & en ſecond lieu, que perſonne n'ignore aujourd'hui combien on doit faire peu de fond ſur les préparations mercurielles priſes par la bouche, l'expérience ayant démontré que les frictions ſont la ſeule maniere ſûre d'adminiſtrer le mercure. Cette remarque eſt de la plus grande importance, & je l'ai cru néceſſaire pour empêcher que les jeunes Chirurgiens, ſéduits par l'autorité de quelques Auteurs, d'ailleurs très-reſpectables, ne ſuiviſſent la pratique courante, qui eſt certainement ſujette à beaucoup d'inconvénients.

§. LXV.

Nous allons maintenant expoſer la méthode dont nous faiſons uſage à l'Hôpital

(*) *Cours de Chirurgie, Tome I, page* 328.

Royal des Vénériens dans les différentes especes de Bubons. On peut en établir de quatre sortes : la premiere comprend les Bubons simples, qui ne consistent que dans la tuméfaction des glandes inguinales, avec peu ou point de douleur ; la seconde, les Bubons qu'on nomme phlegmoneux, parce qu'ils ont les attributs ou les qualités du phlegmon ; la troisieme, les Bubons qui ont les caracteres du squirre ; & la quatrieme enfin, certains Bubons d'une nature très-mauvaise, & qu'on peut appeller malins. Cette division des Bubons, qui a l'expérience pour fondement, ce qu'on ne sauroit assurer de celle qui établit des Bubons primitifs & consécutifs dans le sens dont on l'entend ordinairement, est d'ailleurs aussi essentielle pour la pratique, que l'autre est dangereuse, ou pour le moins inutile.

On parvient aisément, pour l'ordinaire, à résoudre la premiere espece de Bubons au moyen des saignées, des purgatifs, des bains, & des petites frictions mercurielles sur les parties affectées, qu'on couvre ensuite d'une compresse en plusieurs doubles trempée dans l'Eau Végéto-Minérale ; à ce dernier Article près, cette pratique est ancienne, & n'a rien qui nous soit particulier.

§. LXVI.

Mais ce qui eſt entiérement nouveau, & ce que perſonne n'a droit de revendiquer, c'eſt l'effet ſurprenant que nous voyons produire chaque jour à nos cataplaſmes de mie de pain avec l'Eau Végéto-Minérale, ſur les Bubons phlegmoneux qui ſe diſpoſent à la ſuppuration. Ces cataplaſmes mettent en fonte la matiere de ces ſortes de Bubons, & la font tranſſuder à travers les pores de la peau, d'une maniere ſi ſenſible & ſi peu équivoque, qu'on voit ſouvent cette matiere à l'œil à la levée de l'appareil. Notre place nous fournit très-fréquemment l'occaſion d'obſerver cet étonnant phénomene, & par la multitude des ſujets qui ſe rendent à notre Hôpital, & parce que les Soldats n'y venant que le plus tard qu'il leur eſt poſſible, il n'eſt point rare que les Bubons aient commencé à ſuppurer en tout ou en partie lorſque nous les voyons pour la premiere fois. Nous avons donné ailleurs (*) nos conjectures ſur la maniere dont les particules métalliques operent cet effet ſingulier; & nous nous bornerons à faire remarquer ici qu'il prouve, de la façon la moins douteuſe &

(*) *Voyez notre Traité ſur les effets des préparations du Plomb dans les Maladies Chirurgicales.*

la plus démonftrative, tout ce que nous avons avancé de plus fort jufqu'ici au fujet de la vertu fondante & réfolutive de ces Remedes.

§. L X V I I.

Avant de quitter cette matiere, qui eft auffi importante qu'elle eft curieufe, nous ferons encore quelques remarques. Il n'eft pas abfolument rare de voir des abcès bien formés fe diffiper & difparoître par rentrée du pus dans la maffe des humeurs; les Obfervateurs en rapportent quantité d'exemples, & Mr. Quefnay en a recueilli quelques-uns dans fon Ttaité de la Suppuration. (*) Il n'eft pas même inoui que des abcès bien décidés fe foient diffipés par la voie de tranffudation. Quelques Praticiens, dit Mr. Quefnay, (†) difent avoir remarqué que des abcès formés fe font réfous à travers la peau d'une maniere fort fenfible, quoique la matiere qui s'échappoit fût fi fluide qu'elle ne reffemboit pas à du pus. Mais ces fortes de cas, dont Mr. Quefnay donne une explication très-plaufible, fe préfentent très-rarement, de l'aveu de ce favant Auteur; au-lieu que la tranffudation, qui eft l'effet de nos Topiques, eft un événement ordinaire & prefque journalier.

(*) *Chap. II. page 24. & fuiv.*
(†) *Traité de la Suppuration, Chap. VII. page 113.*

Cette tranſſudation de la matiere purulente n'eſt pas, à beaucoup près, un ſimple objet de curioſité ; elle met preſque toujours nos Malades à l'abri des opérations cruelles, auxquelles on eſt très-ſouvent obligé d'avoir recours dans les autres Hôpitaux, & des panſements longs & douloureux qui en ſont la ſuite. On pourroit objecter qu'en ne faiſant pas ſuppurer abondamment les Bubons, comme le pratiquent d'autres Chirurgiens, nous nous privons des avantages de la ſuppuration, qui entraîne, ſelon ces Praticiens, le virus qui s'étoit fixé dans les glandes des aines ; & même celui qui auroit pénétré dans le ſang; mais, pour faire tomber cette objection, il n'y a qu'à conſidérer que comme nous ne faiſons point un fond ſuffiſant ſur cette eſpece de dépuration, nous combattons toujours par le ſpécifique le virus Vénérien.

§. LXVIII.

On voit donc que notre pratique préſerve ſouvent les Malades des opérations, ſans être ſuſceptible du moindre inconvénient. Je ne ſais ſi on pourroit en dire autant de celle de l'illuſtre Mr. de la Peyronie, ſur le ſujet qui nous occupe. Il n'y a pas long-temps, dit Mr. Queſnay, (*) que

(*) *Ibid. Chap. II. page 24 & 25.*

j'ai été témoin d'un cas ſingulier. Mr. de la Peyronie fit mettre dans les Remedes un Vérolé qui avoit un Bubon, où une fluctuation fort ſenſible marquoit un amas conſidérable de pus, c'eſt-à-dire, un abcès bien formé & en état d'être ouvert. Cependant Mr. de la Peyronie, inſtruit par d'autres expériences ſur ces ſortes d'abcès, ne jugea pas à propos qu'on l'ouvrît; il prétendit, contre le ſentiment ordinaire, que cet abcès pouvoit ſe diſſiper ſans ſuppuration extérieure. Mr. de la Peyronie, ajoute Mr. Queſnay, ne fut pas plus inquiet ſur les matieres purulentes de ce Bubon que de l'infection générale des humeurs, parce que la dépuration que le ſpécifique devoit procurer ſeroit univerſelle. Cet abcès diſparut effectivement avec tous les autres accidents de la Maladie. Mr. de la Peyronie a ſouvent traité de la même maniere & avec le même ſuccès des ankiloſes vénériennes abcédées.

§. LXIX.

Quoique cette pratique fût celle d'un Chirurgien du premier ord e, pour qui je conſerve la vénération qu'on ne peut refuſer à l'élevation de ſon génie, & au zele qui l'a rendu le bienfaicteur de ſon Art, & qu'elle paroiſſe de plus avoir l'approba-

tion de Mr. Queſnay, dont je reſpecte les lumieres, je prendrai la liberté de dire qu'elle n'eſt pas exempte d'inconvénient. En effet, Mr. de la Peyronie comptoit, dit-on, ſur la dépuration que le ſpécifique devoit procurer : une telle confiance eût été ſans doute bien placée, s'il ſe fût agi d'un Bubon ſimple, & non encore venu à ſuppuration; mais comme le mercure n'a jamais paſſé pour être le correctif ou le ſpécifique des matieres purulentes, & qu'en effet il ne l'eſt point, on ſent bien que ces matieres, en rentrant dans le torrent de la circulation, au-lieu d'être évacuées par une inciſion, ou de tranſſuder à travers les pores de la peau, comme elles le font très-ſouvent par l'effet de nos Topiques, pouvoient très-bien ſe tranſporter ſur quelque partie eſſentielle à la vie, & faire périr le Malade, comme il nous ſeroit aiſé de le prouver par les témoignages des Obſervateurs, & l'autorité de Mr. Queſnay lui-même.

§. LXX.

Les Bubons qui ont le caractere du ſquirre n'exigent pas un traitement différent de ceux dont nous venons de parler; nos cataplaſmes font auſſi merveilles ſur ces ſortes de Bubons. Mr. Fabre dit que M. Petit faiſoit continuer l'uſage des cataplaſmes émol-

lients auſſi long temps qu'il reſtoit quelques duretés, au-lieu d'ouvrir le Bubon auſſi-tôt qu'il a commencé de ſuppurer; l'expérience lui ayant appris que les Bubons, ainſi ouverts dans toute leur étendue, dégénéroient quelquefois en ulceres calleux, fiſtuleux, & en carcinome, ou du moins que la cure en étoit bien plus longue & plus difficile. Je ſuis parfaitement de l'avis de ce célebre Praticien ſur les inconvénients des ouvertures prématurées; mais je crois, fondé ſur une longue expérience, que nos cataplaſmes de mie de pain avec l'Eau Végéto-Minérale méritent la préférence, par la ſupériorité de leurs effets ſur les cataplaſmes émollients dont ſe ſervoit Mr. Petit, & dont on ſe ſert encore aujourd'hui : cette préférence doit lui être accordée encore à plus juſte titre lorſque les Bubons qui ont les qualités du ſquirre prennent un caractere carcinomateux, ce qui leur arrive aſſez ſouvent. (*) On doit comprendre, par les effets que nos cataplaſmes ont produits ſur les cancers occultes & confirmés des mamelles, ce qu'on eſt en droit d'en attendre dans le cas dont il s'agit préſentement. (†)

(*) *Aſtruc, Livre III. Chap. V.*

(†) *Voyez dans notre Traité ſur l'uſage des préparations du Plomb dans les Maladies Chirurgicales, le Chap. du Cancer.*

§. LXXI.

Outre les Bubons dont j'ai parlé juſqu'ici, il en eſt encore une autre eſpece particuliere, à laquelle j'ai donné l'épithete de Bubons malins, dénomination qui ne leur convient que trop ; la malignité de ces ſortes de Bubons eſt preſque indomptable, & l'on a toutes les peines du monde à en arrêter les progrès. J'en ai vu, entr'autres, en 1752, deux exemples effrayants en la perſonne de deux Soldats, dont l'un périt de la gangrene, qui de l'aine paſſa juſqu'au bas-ventre ſans qu'il fût poſſible de l'empêcher ; & l'autre d'hémorrhagie, la matiere ayant pénétré juſqu'à la crurale, & ouvert malheureuſement cette grande artere.

§. LXXII.

Nous allons terminer nos réflexions ſur les Bubons, par quelques remarques au ſujet de certains ulceres fort ſinguliers qui réſultent quelquefois de l'ouverture de ces tumeurs. Les ulceres dont je parle ſont très-vilains ; les bords en ſont comme dentelés, rongés, & tuméfiés ; ils ſaignent facilement, & ſont communément fort ſenſibles ; le fond n'en eſt pas profond, mais baveux, quelque choſe qu'on faſſe pour

détruire les mauvaises chairs. Ordinairement la matiere de la suppuration est glaireuse & peu corrosive : cependant elle se fraie quelquefois des routes dans les parties voisines ; & il est même des cas où il seroit peut-être impossible, sans le secours de nos remedes, d'arrêter les progrès des ulceres dont nous parlons. Il y a des Hôpitaux, sur-tout en Italie, où ils sont regardés comme incurables. La résistance qu'ils opposent aux traitements les plus méthodiques & les mieux entendus, donne lieu de croire qu'ils sont fomentés ou entretenus par quelque vice caché qui est compliqué avec le vérolique, mais qu'on ne peut rapporter à aucun des autres vices connus, y ayant plusieurs de ces Malades en qui on ne découvre, quelque attention qu'on y apporte, aucun signe extérieur qui puisse faire soupçonner ni le levain scorbutique, ni le scrophuleux. Ces ulceres ont encore cela de singulier, que les premiers vestiges de la cicatrice, annoncés par une peau fine, rouge, & très-délicate, paroissent souvent dans le centre, d'où ils s'avancent ensuite vers les bords, contre l'ordinaire des autres ulceres, où la cicatrice commence d'abord par les bords & gagne ensuite le centre insensiblement & par degrés.

§. LXXIII.

Le peu de ſuccès des Topiques dont on ſe ſert ordinairement pour ces ſortes d'ulceres, m'a déterminé à recourir aux Préparations de Plomb, & je m'en ſuis merveilleuſement bien trouvé. Je fais renouveller les panſements plus ſouvent que je n'ai coutume de le faire pour les autres ulceres, & je fais appliquer le Cérat de Saturne, dont on trouvera la compoſition dans nos formules, obſervant de laver auparavant l'ulcere avec l'Eau Végéto-Minérale, dans laquelle on trempe les plumaſſeaux & la premiere compreſſe, & dont on mouille auſſi l'appareil de temps en temps dans la journée. On doit répandre, en outre, une fois le jour ſur l'ulcere, pour conſumer les chairs baveuſes, une poudre compoſée avec le marc de Saturne, la thérébentine, & un peu d'alun calciné, & continuer ce panſement auſſi longtemps que les circonſtances l'exigent.

§. LXXIV.

Nous allons finir ce Chapitre par quelques Obſervations, tendantes à confirmer ce que nous avons dit du mauvais caractere des ulceres qui ſuivent quelquefois

l'ouverture des Bubons, & ce que nous avons avancé au ſujet de la tranſſudation de la matiere purulente à travers les pores de la peau dans le cas des Bubons venus à ſuppuration.

XVIII. *OBSERVATION.*

Un Soldat du Régiment de la Marine, nommé Clairac, vint, dans le courant de l'année 1751, à l'Hôpital Royal, attaqué de pluſieurs ſymptomes vénériens, à l'occaſion d'un Bubon qui n'avoit pas été traité ſelon les regles de l'Art : un jeune Chirurgien du Régiment l'avoit ouvert; mais les panſements n'ayant pas été méthodiques, il ſe forma un ulcere avec des bords calleux, renverſés, & extrêmement douloureux. Le mal avoit augmenté conſidérablement à cauſe de la fatigue de la route; d'ailleurs le Malade étoit d'un tempérament délicat, & fort exténué par ſa Maladie, qui duroit depuis ſix mois. On commença par laver l'ulcere deux ou trois fois par jour avec l'Eau Végéto-Minérale, dont on mouilloit de temps en temps les compreſſes. En deux jours l'inflammation s'appaiſa. Mais comme le fond de l'ulcere étoit baveux, nous nous attachâmes à détruire les mauvaiſes chairs qui s'oppoſoient à la conſolidation, en y répandant la poudre porphyriſée du marc de Saturne; l'état du Malade ayant beaucoup changé en peu de jours, il fut mis à l'uſage des bains domeſtiques, & enſuite à celui des frictions mercurielles, & en fort peu de temps il ſortit de l'Hôpital en parfaite ſanté.

XIX. *OBSERVATION.*

Un Caporal du Régiment de Bourgogne, nommé Sans-Souci, vint à l'Hôpital avec un Bubon à l'aine gauche, qui prit la voie de la ſuppuration. L'ouverture en fut faite ſelon les regles de l'Art, & les frictions adminiſtrées avec beaucoup de précautions. Cependant, au-lieu de voir diminuer l'ulcere, on le voyoit augmenter chaque jour; les bords en étoient fort vilains, rouges, & dentelés. Si on les touchoit avec quelque eſcharotique, ils s'irritoient & s'enflammoient violemment; ſi on prenoit le parti de les couper, il en renaiſſoit d'autres plus mauvais que les premiers; la ſuppuration étoit auſſi très-puante, & le Malade ayant été attaqué de la fievre & de la diarrhée, ſon ulcere faiſoit craindre la gangrene. Pour aller au-devant de cet accident redoutable, on panſoit avec un digeſtif animé, la teinture de quinquina, & autres remedes anti-gangréneux; mais le Malade alloit toujours de mal en pis. Malheureuſement pour lui j'étois alors abſent par congé du Roi; à mon retour je le trouvai dans un état qui me fit craindre pour ſa vie. Je fis appliquer ſur l'ulcere, à la place des Topiques dont on s'étoit ſervi juſqu'alors, la Liqueur Végéto-Minérale, dans laquelle on trempoit les compreſſes & les plumaſſeaux. On couvroit ces derniers de notre Cérat de Saturne, & on avoit l'attention d'humecter de temps en temps tout l'appareil avec la Liqueur. Dès le premier jour le Malade ſe trouva fort ſoulagé, il repoſa la nuit ſuivante. Il s'étoit fait une ſcharre qui tomba en deux fois vingt-quatre heures; la fievre & la

diarrhée ceſſerent quatre jours après, & le Malade recouvra en peu de temps une parfaite ſanté. (*)

XX. *OBSERVATION.*

Un Soldat du Régiment Royal Barrois avoit, à la ſuite d'un Bubon vénérien, pluſieurs excroiſſances ou champignons adoſſés les uns contre les autres dans l'aine, qui fourniſſoient une ſuppuration de fort mauvais caractere. Nous paſſâmes ce Malade par les Remedes, & du reſte il fut traité de la maniere ſuivante : on touchoit avec un pinceau trempé dans l'Extrait pur les excroiſſances; on lavoit l'ulcere avec l'Eau Végéto-Minérale; on couvroit les plumaſſeaux de notre pommade; on avoit ſoin d'humecter l'appareil avec la Liqueur : & la guériſon ne tarda pas à venir.

XXI. *OBSERVATION.*

Un Soldat du Régiment de Vaſtan avoit un Bubon, ſur lequel on avoit appliqué tout ce qu'on avoit pu imaginer pour le réſoudre. Les frictions locales

(*) Mr. Delan, Chirurgien-Major du Régiment de Breſſe, nous a communiqué une Obſervation qui confirme ce que nous venons de dire ſur la vertu anti-gangreneuſe de nos Topiques. Un Soldat, dit Mr. Delan, avoit un Bubon à l'aine droite; la gangrene ſe mit de la partie; les glandes inguinales devinrent noires : le Malade étoit attaqué, en outre, d'une fievre continue aiguë, & ſa vie étoit dans un danger éminent. L'application du marc de Saturne & des compreſſes trempées dans la Liqueur Végéto-Minérale, arrêta les progrès de la gangrene, & procura enfin, conjointement avec les Remedes intérieurs, la guériſon du Malade dans l'eſpace de trente-trois jours.

locales ne furent point négligées, & on mit en uſage tous les autres Remedes réſolutifs, qui n'empêcherent pas que le Bubon ne vînt à ſuppuration. La fluctuation étoit bien marquée lorſqu'il vint à l'Hôpital. Inſtruit déja par l'expérience ſur ces ſortes de tumeurs ſuppurées, je fis appliquer le cataplaſme fait avec l'Eau Végéto-Minérale & la mie de pain. En vingt-quatre heures la fluctuation diminua conſidérablement, & en très-peu de temps la tumeur ſe diſſipa tout-à-fait. Pluſieurs Docteurs de la Faculté & quelques Etudiants furent témoins de ceci.

XXII. *OBSERVATION.*

La Fidélité, Soldat au Régiment d'Hainault, Compagnie de Mr. le Chevalier Deſcaule, étoit attaqué depuis un mois d'un Bubon à l'aine droite, avec lequel il entra à l'Hôpital le 21 Octobre 1758. La fluctuation n'étoit point équivoque. L'uſage de nos cataplaſmes, continué pendant un mois ou environ, a fait diſparoître entiérement la tumeur, & le Malade eſt ſorti de l'Hôpital parfaitement bien guéri.

XXIII. *OBSERVATION.*

Le Sieur Chalmas, premier Garçon de l'Hôpital Royal, vit en Ville un Etranger qui avoit à chaque aine un Bubon de la groſſeur du poing, avec inflammation, douleur vive, & pluſieurs points de ſuppuration : le grand uſage que le Sieur Chalmas avoit vu faire de nos cataplaſmes l'engagea à s'en ſervir pour ce Malade; il en renouvelloit l'application deux fois en vingt-quatre heu-

res, &, en quatre jours, il vit diſparoître les deux Bubons, la matiere qui les formoit ayant tranſſudé ſenſiblement à travers les pores de la peau, de même que dans les cas des Obſervations précédentes & de celles qui ſuivent.

XXIV. *OBSERVATION.*

Le nommé Pontoiſe, Grenadier du Régiment de la Roche-Aimont, vint à l'Hôpital avec deux poulains fort gros, où une fluctuation bien marquée indiquoit un commencement de ſuppuration; ils furent guéris en douze jours par le moyen de nos cataplaſmes.

XXV. *OBSERVATION.*

Le nommé Michel, Soldat du Régiment de la Roche-Aimont, vint à l'Hôpital avec un Bubon fort conſidérable. Une fluctuation ſenſible ne permettoit pas de douter que la ſuppuration ne fût bien établie; cependant nos cataplaſmes ont entiérement diſſipé ce Bubon dans l'eſpace d'un mois.

XXVI. *OBSERVATION.*

Le nommé La-Guillautiere, du Régiment d'Angoumois, vint à l'Hôpital avec trois Bubons d'une groſſeur prodigieuſe, dont deux du côté droit, & un du côté gauche. Il a été guéri en vingt jours par l'uſage des cataplaſmes, quoiqu'il y eût déja quelques points de fluctuation lorſqu'il entra à l'Hôpital.

XXVII. *OBSERVATION.*

Le nommé Beau-Soleil vint dans le mois d'Avril dernier à l'Hôpital Royal pour s'y faire trai-

ter d'un Bubon, d'une groſſeur très-conſidérable, avec des diſpoſitions prochaines à la ſuppuration, qui eut lieu effectivement, la matiere s'étant fait jour par une ouverture de la grandeur de la tête d'une épingle; nos cataplaſmes en bornerent néanmoins beaucoup le foyer, & atténuerent ſi bien la matiere purulente, qu'elle ſortit pour la plus grande partie par cette petite ouverture, & le reſte par voie de tranſſudation à travers les pores de la peau, ſans que nous ayions été obligés de faire uſage du biſtouri.

XXVIII. *OBSERVATION.*

Un Sergent du Régiment de Navarre avoit un Bubon extrêmement gros, avec rougeur, douleur, élancement & fluctuation. Les frictions mercurielles qu'on donnoit au Malade n'empêcherent pas le progrès; mais l'uſage de nos cataplaſmes, continué pendant huit ou neuf jours, fit diſparoître tous les accidents, & tranſſuder la matiere par les pores.

XXIX. *OBSERVATION.*

Brin-d'Amour, du Régiment de la Roche-Aimont, vint à l'Hôpital avec un Bubon en ſuppuration, d'une groſſeur conſidérable. Nos cataplaſmes ont diſſipé la tumeur à l'ordinaire, par voie de tranſſudation, dans l'eſpace de quarante jours. Il eſt reſté, dans l'endroit où étoit le principal foyer de la ſuppuration, un vuide aſſez conſidérable, les téguments ne s'étant pas apparemment bien recollés, & une rougeur de la grandeur d'une piece de vingt-quatre ſols, qui n'eſt aucunement douloureuſe.

XXX. *OBSERVATION.*

Belle-Fleur, du Régiment de Bourgogne, avoit dans l'aine droite un Bubon preſque auſſi gros que le poing, avec un commencement de fluctuation bien marquée. En quinze jours de temps il a entiérement diſparu par l'uſage de nos cataplaſmes, & le Malade eſt ſorti de l'Hôpital parfaitement bien guéri.

XXXI. *OBSERVATION.*

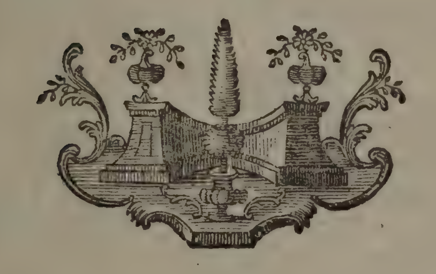
Le nommé Sans-Quartier, du Régiment de Cambis, vint le 16 du mois de Mai dernier à l'Hôpital Royal, attaqué de deux Bubons fort conſidérables; il les avoit négligés pendant quelque temps, & il ne ſe détermina à venir audit Hôpital que lorſque la ſuppuration fut bien établie à tous les deux : l'application de nos cataplaſmes détermina la tranſſudation à travers les pores de la peau du plus conſidérable : à l'autre il ſe fit une ouverture comme la tête d'une épingle, par où ſortit une bonne partie de la ſuppuration, & l'autre par voie de la tranſſudation; en ſorte que cet homme-là fut guéri de ſes deux Bubons dans l'eſpace de vingt jours & ſans aucune inciſion.

XXXII. *OBSERVATION.*

Saint-Doux, du Bataillon de Provence, vint à l'Hôpital avec un Bubon conſidérable; l'application de nos cataplaſmes fit ſortir la matiere par tranſſudation dans l'eſpace de quinze jours.

On doit juger que dans un Hôpital où il y a un

ſi grand nombre de Malades Vénériens que dans celui de cette Ville, il eſt aiſé de recueillir des Obſervations nombreuſes ſur la guériſon des différents ſymptomes vénériens; mais je croirois abuſer de la patience du Lecteur, ſi je mettois un plus grand nombre de ceux qui ſont guéris, & qui guériſſent tous les jours par la voie de la tranſſudation; & ſi j'en ai mis beaucoup de cette eſpece, c'eſt à cauſe de la nouveauté, puiſqu'on n'avoit guere vu juſqu'ici aucun remede qui produiſît communément un ſemblable effet.



CHAPITRE IV.

Des Chancres.

§. LXXV.

TOut le monde connoît les Chancres vénériens; ce ſont de petits ulceres ronds, opiniâtres, plus ou moins profonds, ordinairement calleux, & remplis dans leur fond d'une mucoſité blanchâtre ou livide, qui attaquent le plus communément la ſurface du gland ou l'intérieur du prépuce. Ceux qui avoiſinent le frein ou filet de la verge ſont les plus méchants, & pénetrent quelquefois dans l'uretre. Mr. Aſtruc dit (*) que ceux du prépuce ſont, en général, plus mauvais que ceux du gland; & la raiſon qu'il en apporte, eſt la ſenſibilité plus grande de la partie affectée : mais je doute qu'on convienne que le prépuce ſoit plus ſenſible, ou même auſſi ſenſible que le gland; le contraire paroît très-bien établi.

§. LXXVI.

Le même Mr. Aſtruc (†) regarde les glandes ſébacées, qui ſont répandues ſur

(*) *Tome III. page 356.*
(†) *Ibid. Liv. III. Chap. VII. §. II.*

la ſurface interne du prépuce, &, ſelon lui, ſur toute la ſurface du gland, mais ſur-tout aux côtés du frein & autour de la couronne, comme étant excluſivement dans l'homme le ſiege des Chancres; & en conſéquence, il nie qu'il en arrive jamais au-dehors du prépuce, ni ſur le reſte de la peau qui couvre la verge : mais outre que Boerhaave inſinue le contraire, (*) j'en ai vu moi-même plus d'une fois au corps de la verge, comme il conſte par les Obſervations que nous donnerons ci-après. Qu'on juge par-là de la longue explication que donne Mr. Aſtruc pour établir ſa ſuppoſition.

§. LXXVII.

Les Chancres ſont dits bénins ou malins, ſelon que la matiere, qui en découle, a plus ou moins d'âcreté, que les bords en ſont plus ou moins calleux, & ſur-tout ſelon qu'ils font des progrès plus ou moins rapides.

§. LXXVIII.

On les appelle eſſentiels ou ſymptomatiques, ou, ce qui revient au même, primitifs & conſécutifs, à raiſon du temps plus ou moins long qu'ils ont été à paroître après le coït : cette derniere diviſion,

(*) *Boerhaave, Préface de l'Aphrodiſiacus.*

ainſi que la précédente, mérite attention, parce qu'elle influe ſur le traitement. En effet, comme les Chancres qui ſe manifeſtent long-temps après un commerce impur, & ſans cauſe apparente, ſont un ſigne non équivoque de Vérole, il eſt évident que, dans ce cas, le Malade doit être ſoumis rigoureuſement au grand Remede, au-lieu qu'on peut ſe contenter de ſept à huit frictions lorſque les Chancres ſe montrent en peu de temps. Mais, au reſte, quelle que ſoit l'époque de leur apparition, & quels qu'en ſoient les caracteres, nous penſons qu'on ne doit jamais manquer de recourir au ſpécifique. Nous n'ignorons point que ce ſentiment n'eſt pas reçu de tout le monde, & qu'on peut même nous oppoſer des autorités très-impoſantes, ne fût-ce que celle du grand Boerhaave. (*) Cet illuſtre Auteur oſe, dit-il, promettre une cure parfaite, ſans employer un grain de mercure, toutes les fois qu'on ſuppoſera que le virus eſt récemment communiqué, qu'il n'y a qu'une partie externe affectée, & que le foyer de la Maladie ne réſide que dans un léger ulcere; & la méthode qu'il propoſe en conſéquence pour guérir les Chancres, eſt de faire tremper la partie dans des bains chauds & émollients, & d'y appliquer des topiques de même qualité,

(*) *Préface de l'Aphrodiſiacus.*

afin d'y entretenir une tranſpiration continuelle, à la faveur de laquelle le virus puiſſe être mis dehors. Le raiſonnement de Mr. Boerhaave ſeroit ſans replique, ſi on pouvoit admettre la ſuppoſition ſur laquelle il eſt appuyé; ſavoir, que le vice qu'on a à combattre eſt purement local, & borné à l'extérieur : mais comme cela eſt toujours avancé ſans preuve, puiſqu'on n'a point de moyen de s'en aſſurer, il réſulte que, malgré l'autorité de ce grand homme, on ne peut jamais être fondé à vouloir traiter les Chancres, ſans recourir aux frictions mercurielles. (*) Mr. Col-de-Villars, dont les ſentiments ſont pour beaucoup de

(*) Mr. Boerhaave penſe que le virus ne pénetre dans la ſubſtance ſpongieuſe du gland que lorſque l'éjaculation eſt faite, parce qu'alors l'érection venant à ceſſer, les cellules du gland, qui ſe trouvent vuides, attirent aiſément toutes les particules virulentes qui ſont ſur la ſurface. Mais, 1°. on voit bien que ceci n'eſt qu'une hypotheſe; & en ſecond lieu, en admettant la ſuppoſition, il paroît que le virus doit pénétrer dans les cellules du gland dès qu'elles commencent à ſe vuider, c'eſt-à-dire, dès que l'érection diminue; car on ſait qu'elle ne ceſſe entiérement que par degré. Or, qu'eſt-ce qui nous répondra que cette partie du virus, qui s'eſt introduite dans les cellules du gland, ne ſera pas entraînée dans le torrent de la circulation avec le ſang qui ſe trouvoit encore dans les cellules lorſque les cauſes de l'érection ceſſent d'agir? D'ailleurs, ne peut-il pas s'introduire dans les humeurs par les pores abſorbants qui s'ouvrent dans ces mêmes cellules? Il eſt triſte que preſque toute la théorie de l'Art de guérir ne ſoit appuyée que ſur des hypotheſes, & plus triſte encore qu'on fonde ſur ces hypotheſes, érigées en principes, la pratique d'un Art qui décide de la vie des hommes.

Chirurgiens des Loix respectables, qu'ils n'oseroient enfreindre, borne le traitement des Chancres aux applications topiques, à l'usage intérieur de la panacée, & la ptisane des bois simples, & par intervalles purgatives, afin de dissiper, dit-il, quelques particules virulentes qui pourroient s'être communiquées à la masse du sang. Je laisse à juger de la sûreté de cette méthode & du degré de confiance qu'elle mérite.

§. LXXIX.

Il est une espece de Chancre qu'on peut confondre avec la Gonorrhée, avec d'autant plus de facilité qu'ils sont accompagnés de symptomes pareils, comme la dysurie, la douleur dans l'érection, l'écoulement de pus, &c. Les Chancres dont il s'agit, sont ceux qui ont leur siege à l'extrêmité du canal de l'uretre, & qui ne paroissent pas au-dehors. Mais on peut cependant éviter cette méprise si on fait attention, 1°. que dans ces Chancres il coule moins de pus que dans la Gonorrhée; 2°. que la douleur qui se fait sentir pendant l'érection n'a pas son siege au périnée comme dans la Gonorrhée, mais à l'extrêmité de la verge; 3°. que le Malade lui-même indique ordinairement vers la racine du gland le siege de la douleur, & par

conséquent celui de la Maladie; 4°. qu'on peut aisément reconnoître ces sortes d'ulceres, ou simplement en les touchant, s'ils sont calleux, ou avec une sonde ou une bougie qu'on introduit dans l'uretre. (*)

(*) *Astruc, Tome III. page* 361 *&* 362. *Edition* 2. On lit à ce sujet dans la Dissertation de feu Mr. Deydier, sur les Maladies Vénériennes, une Observation (c'est la troisieme) qui mérite d'être rapportée.

En 1702, Mr. Lollier, fameux Maître Chirurgien de Montpellier, fut consulté avec moi par un homme de trente à trente-cinq ans, qui se plaignoit depuis long-temps d'un écoulement de pus par l'uretre, ensuite d'une Gonorrhée virulente, pour laquelle il avoit fait tous les Remedes ordinaires en pareils cas, tels que sont des saignées, ptisanes rafraîchissantes, pillules de thérébentine avec le mercure doux, & ptisanes sudorifiques. Il avoit ensuite passé deux fois par le grand Remede, où il avoit essuyé deux flux de bouche des plus abondants, sans voir cesser son écoulement, dont il étoit fort inquiet, craignant toujours de pouvoir donner la Vérole à sa femme & à ses enfants, supposé qu'il vînt à se marier, à quoi il ne vouloit pas absolument se déterminer sans se voir plutôt délivré de cette incommodité. En interrogeant le Malade sur la nature de sa Gonorrhée, il nous dit qu'elle avoit été cordée, & que dans le temps de l'érection il sentoit encore une légere douleur dans le conduit de l'uretre, à trois travers de doigts de distance de dessous le gland, sur quoi nous jugeâmes que ce qu'on avoit pris pour une simple Gonorrhée, devoit être un Chancre vénérien, placé dans l'endroit où l'on sentoit la douleur; & que quoique l'on eût employé quantité d'onguent mercuriel dans les deux derniers traitements, comme ce mercure avoit pris son essor par la bouche avec trop de précipitation, il n'avoit pu rouler assez long-temps dans le sang pour y aller détruire ce venin cantonné dans les plus petits vaisseaux des environs du Chancre de l'uretre, sur lequel l'urine qui s'écouloit continuellement étoit un obstacle à la guérison. Nous crûmes donc que sans nous embarrasser de procurer un nouveau flux de bouche, qui auroit été aussi infructueux que les deux précédents, il falloit s'attacher à

§. LXXX.

Après ce petit nombre de remarques préliminaires, nous allons paſſer à la curation qui eſt notre objet principal. On peut dire qu'il eſt peu de Maladies Chirurgicales pour leſquelles on ait inventé une plus grande variété de remedes topiques, que pour les Chancres. Pour ſe conduire avec diſcernement dans la cure de ces ulceres, il faut les conſidérer ſous trois points de vue différents. 1°. Dans l'état de phlogoſe ou d'inflammation, qui a toujours lieu plus ou moins au commencement du mal. 2°. Comme accompagnés de calloſités plus ou moins difficiles à détruire; & 3°. enfin, relativement aux progrès plus ou moins rapides ont ils ſont ſuſceptibles, ſelon les différents

guérir ce Chancre vénérien, en portant l'onguent mercuriel dans le conduit de l'uretre où il étoit placé, & ſur lequel il falloit faire de légeres frictions ſouvent réitérées; ce qui fut exécuté en notre préſence, à la faveur d'un petit entonnoir rempli dudit onguent, dont le bout étoit introduit dans l'uretre; on pouſſoit enſuite avec une petite bougie l'onguent mercuriel ſur l'endroit où la douleur ſe faiſoit ſentir. Il ſurvint d'abord un peu d'ardeur d'urine, occaſionnée par les premieres frictions, mais qui ſe diſſipa quelques jours après. En continuant cette même manœuvre, nous eûmes la ſatisfaction de voir guérir radicalement ce Malade, qui s'en retourna au bout d'un mois à Marſeille, ſa Patrie, où il a joui d'une parfaite ſanté, ſans le moindre écoulement de pus, quoiqu'il s'expoſât ſouvent aux rudes fatigues des voyages de longs cours qu'il avoit accoutumé de faire ſur mer.

degrés d'acrimonie & de malignité de la matiere virulente.

1°. Dans l'état d'inflammation, il est hors de doute qu'on doit travailler à calmer la fougue de cet accident par la saignée plus ou moins répétée, selon les circonstances, & par des topiques anodins & sédatifs; or, il n'est pas certainement de meilleur calmant anti-phlogistique que les Préparations de Saturne, & nommément notre Liqueur Végéto-Minérale, point trop chargée, dans laquelle on fait tremper chaudement la verge: c'est un remede éprouvé, dont je me sers depuis plus de dix années avec le plus grand succès.

2°. Quand l'inflammation est tombée, il faut penser à détruire les callosités; mais si l'on considere la prodigieuse quantité de goupes nerveuses dont la surface du gland est, pour ainsi dire, hérissée, & qui font de cette partie l'organe le plus délicat qui soit dans le corps, on comprendra combien on doit être circonspect sur l'emploi des remedes actifs & corrosifs, que la plupart des Auteurs recommandent avec tant de confiance, & dont les Chirurgiens font tous les jours usage sur leur parole. Le grand Boerhaave (*) ayant égard à l'excessive sensibilité dont le gland est doué,

(*) *Voyez la Préface de l'Aphrodisiacus, traduite en François par Mr. de la Mettrie.*

ne preſcrit que des anodins & des émolliens; & c'étoit auſſi la pratique du célebre Mr. Petit. (*) Cette méthode n'a pas les inconvénients de la premiere; mais on ſent bien qu'elle ne peut agir que très-lentement, & qu'il eſt même beaucoup de cas où elle ſeroit entiérement inſuffiſante. On trouvera, j'oſe le dire, dans nos Remedes, ce qu'on chercheroit inutilement ailleurs; c'eſt-à-dire, un fondant énergique & doux tout à la fois, qui détruit les calloſités les plus rebelles, ſans faire ſouffrir le Malade, & en même temps le déterſif le plus efficace & le plus bénin pour enlever cette mucoſité tenace qui couvre d'ordinaire le fond des Chancres.

3°. Mais ce n'eſt pas tout encore : ſi l'exceſſive acrimonie de la matiere rend ces ulceres rongeants, & leur fait faire des progrès qui menacent la partie d'une deſtruction prochaine, rien n'eſt plus propre encore que notre Remede métallique, parce qu'il n'en eſt point qui change en moins de temps & d'une maniere plus efficace le mauvais caractere des ſuppurations fétides & corroſives; outre que la propriété antiſeptique, qu'il poſſede à un très-haut degré, le fait réſiſter puiſſamment à la gangrene. Tout ce que j'avance ici, au reſte,

(*) *Voyez l'Eſſai de Mr. Fabre ſur les Maladies Vénériennes, page 55 & 56.*

eſt appuyé ſur des milliers d'Obſervations, & doit être regardé comme le réſultat d'une expérience de plus de dix années, qui ne s'eſt jamais démentie ; car j'oſe aſſurer, avec la confiance que donne la vérité, que dans ce long eſpace de temps je n'ai pas été en néceſſité une ſeule fois d'en venir à des opérations, à l'occaſion des Chancres, ſi ce n'eſt dans des cas où les Malades ſont arrivés à notre Hôpital dans un état où il n'y avoit évidemment de reſſource que dans le fer.

§. LXXXI.

XXXIII. *OBSERVATION.*

Le Malade dont il eſt queſtion ici fut attaqué d'un Chancre vénérien qui occupoit une portion conſidérable du gland & de la couronne, & qui s'avançoit ſur l'extrêmité des corps caverneux. Cet ulcere attira une inflammation qui donna lieu à un phimoſis qui ſe changea bientôt en paraphimoſis, le Malade ayant voulu découvrir ſon gland de force. Cette violence augmenta l'inflammation, & avec elle l'étranglement du prépuce. Ce fut dans ces circonſtances que l'habile Médecin qui avoit ſoin du Malade me fit appeller. Comme le cas ne ſouffroit point de délai, je me hâtai de recourir à mes Remedes ordinaires, & fus d'avis en même temps de préparer le Malade aux frictions mercurielles par les bains domeſtiques ; mais nous fûmes bientôt obligés de les ſuſpendre, & d'en venir aux frictions mêmes pour arrêter les progrès que le mal

faisoit, non sur le gland; mais sur les corps caverneux, qui étoient extrêmement enflés & durs: on s'apperçut qu'il se formoit un dépôt dans le lieu même d'où ils prennent naissance. La suppuration étoit abondante & d'un très-mauvais caractere, noire comme de l'encre, & très-rongeante. Le paraphimosis n'ayant pu céder aux applications topiques, nous fûmes forcés de débrider le prépuce; j'étendis cette premiere incision lorsque je me fus apperçu que le mal gagnoit les corps caverneux, & je me déterminai enfin à fendre les téguments de la verge d'un bout de cette partie à l'autre, pour tâcher de sauver au moins l'uretre qui me paroissoit menacé du même sort que les corps caverneux. Je fis cette dilatation à la faveur d'une sonde crénelée. Quelque temps après, il se forma dans l'aine droite un vuide qui y avoit été creusé par l'acrimonie du pus, & qui m'obligea à une nouvelle incision; mais je ne voulus pas pour cette fois m'en fier à ma sonde, à cause des vaisseaux spermatiques que j'aurois infailliblement intéressés, ce qui me fit donner la préférence à mon doigt index de la main gauche, qui servit de conducteur à mon bistouri. Avant de faire cette derniere opération, je la proposai à plusieurs habiles gens de la Profession, qui la jugerent nécessaire, comme le seul moyen de sauver le canal de l'uretre. En effet, dès qu'elle fut faite, les matieres de la suppuration ne séjournerent plus aux environs, & quelques duretés qui avoient commencé à se former dans cette partie se dissiperent insensiblement. Tandis que nous faisions toutes ces manœuvres, nous donnions les frictions mercurielles, qui furent poussées jusqu'à la ceinture. Mais comme nous nous

apperçûmes qu'elles portoient fortement à la bouche, nous crûmes devoir les ſuſpendre, avec d'autant plus de raiſon que les gencives étoient déja uſées par le Scorbut, en ſorte que les dents qui reſtoient en fort petit nombre étoient décharnées preſque juſqu'à leurs racines. La ſuppuration fut toujours fort abondante juſqu'à la fonte totale des corps caverneux, & la cicatrice ſe fit un peu lentement, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, l'endroit d'où ces corps tirent leur origine étant dépourvu de parties charnues; mais enfin le Malade guérit parfaitement, malgré la complication de pluſieurs virus dont ſon ſang étoit infecté.

REMARQUE.

Il y a lieu de croire que le Chancre malin, dont nous venons de donner l'hiſtoire, auroit dévoré toute la verge, ſans l'uſage de nos Topiques qui le fixa ſur le gland; mais il n'étoit pas poſſible qu'il pût empêcher l'engorgement qui ſe fit dans toute la ſubſtance des corps caverneux, la complication de pluſieurs levains dans le ſang y ayant donné lieu, à quoi a beaucoup contribué auſſi l'étranglement occaſionné par le paraphimoſis : il eſt cerrainement très-rare, & peut-être unique, qu'un Malade ait conſervé l'uretre après avoir perdu les corps caverneux par la ſuppuration.

§. LXXXII.

XXXIV. *OBSERVATION.*

Dupleſſis, Soldat dans le Régiment de Bourgogne, avoit pluſieurs Chancres, parmi leſquels il y en avoit un très-malin, qui lui avoit entiérement rongé le frein; les bains de la verge dans l'Eau Végéto-Minérale, & l'application de notre Cérat de Saturne, l'ont guéri dans l'eſpace de vingt jours.

XXXV. *OBSERVATION.*

Le nommé Pertuis, du Bataillon de Provence, avoit un Chancre qui entouroit le gland; il fut ſoulagé par nos Topiques dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & guéri dans moins de huit jours.

XXXVI. *OBSERVATION.*

Un Tambour du Régiment de Bourgogne, nommé Printemps, vint à l'Hôpital Royal avec un Chancre qui lui avoit rongé la moitié du gland; le prépuce étoit extrêmement enflammé, & menacé de gangrene. Les injections d'Eau Végéto-Minérale avec un peu d'eau-de-vie camphrée, entre le gland & le prépuce, & l'introduction de languettes de linge fin trempées dans la liqueur & couvertes de notre Cérat, ont procuré la guériſon dans l'eſpace d'un mois.

XXXVII. *OBSERVATION.*

Le nommé la Générale, du Régiment de Bourgogne, vint à l'Hôpital avec trois Chancres très-

conſidérables, dont deux étoient placés ſur le milieu du dos de la verge, & l'autre ſur la racine. Ces trois Chancres étoient extrêmement conſidérables, puiſque le moindre étoit plus grand qu'une piece de vingt-quatre ſols. Ils ont été guéris par nos Topiques dans l'eſpace d'un mois.

XXXVIII. *OBSERVATION.*

Un Dragon du Régiment de la Reine, vint à l'Hôpital avec un Chancre qui lui avoit rongé les deux tiers du gland & le filet; il a été guéri en fort peu de temps par les mêmes Remedes.

XXXIX. *OBSERVATION.*

Un Soldat du Régiment de Breſſe avoit un Chancre à la racine de la verge, grand comme un petit écu; guéri en un mois par les mêmes moyens.

XL. *OBSERVATION.*

Sans-Façon, du Régiment de la Roche-Aimont, avoit un Chancre conſidérable ſur le milieu de la verge, & un autre ſur le prépuce, grand comme une piece de douze ſols; guéri en peu de temps par le moyen de nos Topiques.

XLI. *OBSERVATION.*

Le mois de Juillet dernier, il ſe préſenta à l'Hôpital Royal un Soldat réformé de la vieille Marine, qui avoit le prépuce gangréné, & qu'il fallut emporter tout de ſuite; le gland & l'ex-

trêmité des corps caverneux commençoient auſſi d'être affectés de la gangrene : les bains dans l'Eau Végéto-Minérale, avec un peu d'eau-de-vie camphrée, arrêterent bientôt le progrès de ce mal; la ſuppuration de l'ulcere perça l'uretre à l'endroit de la foſſe naviculaire, & l'urine ne ſortoit que par-là : je fis introduire un petit tuyau de plomb par l'extrêmité de l'uretre; par ce moyen, & l'uſage du Cérat de Saturne, & l'Eau Végéto-Minérale, il fut guéri avant d'avoir reçu toutes les frictions mercurielles.

Je ne ſaurois aſſez faire remarquer l'action de notre Remede métallique, lorſqu'il eſt queſtion d'émouſſer l'acrimonie des ſuppurations, & d'arrêter les progrès de la gangrene, de même que ſon action ſpécifique ſur les inflammations de toute eſpece; on en pourra juger par nos Obſervations ſur les Chancres, & par celles qui regardent les Phimoſis & Paraphimoſis, comme on le verra dans le Chapitre ſuivant.



CHAPITRE V.

Des Phimoſis & Paraphimoſis.

§. LXXXIII.

LEs ſuccès conſtants & toujours ſoutenus de notre Remede métallique dans tous les cas d'inflammations extérieures, m'ont conduit, par une analogie toute naturelle, à faire uſage de l'Eau Végéto-Minérale & du Cérat de Saturne dans les Maladies de la verge, connues ſous le nom de Phimoſis & Paraphimoſis, & les effets n'en ont pas été moins ſûrs & moins déciſifs. La preuve la plus convaincante que je puiſſe donner, eſt que dans l'Hôpital Royal des Vénériens, où l'on faiſoit autrefois, ainſi que par-tout ailleurs, beaucoup d'opérations de Phimoſis & de Paraphimoſis, il eſt infiniment rare que nous ſoyons obligés d'en venir là, depuis plus de dix ans que nos Remedes ont été ſubſtitués aux remedes ordinaires dans cet Hôpital. Fut-il jamais d'argument plus fort & plus concluant, & peut-on y réſiſter ſans ſe refuſer à l'évidence?

§. LXXXIV.

On ſait qu'il y a de pluſieurs eſpeces de Phymoſis. Les plus ſimples ne conſiſtent que dans une inflammation du prépuce qui provient le plus communément de l'acrimonie de la matiere virulente qui ſort du canal de l'uretre à l'occaſion des Chaudepiſſes, & qui empêche qu'on ne puiſſe mettre le gland à découvert. Il eſt des Phimoſis qui ſont compliqués de Chancres plus ou moins malins, & d'autres enfin qui menacent la verge d'une mortification prochaine. A l'égard du Paraphimoſis, perſonne n'ignore ce qu'on entend par ce mot, & l'on conçoit aiſément de quels accidents funeſtes l'une & l'autre de ces Maladies peuvent être ſuivies, ſi l'on fait attention que l'étranglement violent, auquel elles donnent lieu, peut intercepter le retour du ſang qui ſe porte à la verge, & ſupprimer en outre l'écoulement des urines, ſi l'on ne ſe hâte de diſſiper cet étranglement.

§. LXXXV.

Ce que nous avons dit ci-deſſus, dans le premier Paragraphe de ce Chapitre, ne permet pas de douter que nos Remedes ne ſoient très-ſupérieurs à tous ceux dont

on a fait uſage juſqu'ici pour remplir cette indication. On fait, dans le cas de Phimoſis, compliqués ou non avec des Chancres, des injections entre le gland & le prépuce, & on paſſe adroitement entre ces parties des languettes de linge fin, enduites de notre Cérat de Saturne; & l'on fait tremper pluſieurs fois dans la journée la verge dans l'Eau Végéto-Minérale chaude, & point trop chargée, ſur-tout lorſqu'on a à combattre une inflammation conſidérable. Cette méthode, toute ſimple qu'elle eſt, opere tous les jours ſous nos yeux des effets qui tiennent du prodige; & il n'y a pas lieu d'en être ſurpris ſi on conſidere que notre métallique réunit au plus haut degré la vertu calmante, anti-phlogiſtique, réſolutive & anti-ſeptique.

Cette vertu anti-ſeptique des Préparations du Plomb ne peut être révoquée en doute; elle eſt très-ſolidement établie, non-ſeulement ſur mon expérience, mais encore ſur celle de beaucoup d'habiles gens de la profeſſion. Nous avons vu, par exemple, dans l'Introduction de notre Traité ſur les effets des Préparations du Plomb dans les Maladies Chirurgicales, que Mr. Raulin, l'un des Médecins ordinaires du Roi, & Mr. Boucher, très-habile Médecin de Lille en Flandres, s'en étoient merveilleuſement bien trouvés dans certaines Squi-

nancies gangreneuſes, où beaucoup d'autres remedes avoient échoué. Mr. Malouin dit dans ſa Chymie Médicinale, (Tome II. page 60.) que les Chinois ſe ſervent de la Céruſe contre la puanteur de la bouche qui vient du mauvais état des gencives. Je n'inſiſterai donc pas davantage ſur la vertu anti-gangreneuſe des Préparations de Saturne; mais je crois devoir faire une réflexion ſur le fréquent uſage des ſpiritueux dans le cas de gangrenes imminentes ou décidées. Les Chirurgiens ne connoiſſent guere d'autres remedes dans ces occaſions. Il eſt cependant bien des circonſtances où ils peuvent être très-préjudicables; par exemple, dans toutes les gangrenes qui viennent d'un principe d'irritation, comme les gangrenes par étranglement, celles qui dépendent d'une inflammation exceſſivement vive, &c. La raiſon en eſt facile à comprendre : les ſpiritueux donnent dans ce cas de nouvelles forces à la cauſe irritante, criſpent violemment les vaiſſeaux, & s'oppoſent au dégorgement de la partie; leur effet peut être comparé, en quelque ſorte, à celui du feu, dans les gangrenes cauſées par le froid, lorſqu'on a l'imprudence d'expoſer le membre congelé à une chaleur conſidérable. L'indication qu'on doit ſaiſir dans toutes les gangrenes qui proviennent d'irritation, c'eſt de faire ceſſer

cette

cette derniere au moyen des remedes calmants, anodins & relâchants. C'eſt ſur ce principe que Mr. de la Peyronie, au rapport de Mr. Queſnay, (*) fit uſage dans une œdeme éréſipellateuſe & gangreneuſe de la jambe, qui s'étendoit juſqu'au milieu de la cuiſſe, d'un bain d'eau chaude, où il faiſoit mettre la partie malade pendant quelques heures, le matin & le ſoir, avant les panſements. Mais nous penſons qu'en pareil cas il vaudroit mieux, à tous égards, employer notre Liqueur Végéto-Minérale en bain : car outre qu'elle eſt plus propre à diſſiper l'irritation, elle agit plus efficacement que la ſimple eau chaude ſur les ſucs à demi figés & privés de mouvement ; ce qui hâte le dégorgement de la partie, & l'empêche de ſuccomber entiérement ſous le poids des humeurs qui la ſurchargent. Par la même raiſon elle mérite la préférence ſur les ſpiritueux, dans les gangrenes occaſionnées par la perte du reſſort & la rupture des vaiſſeaux ; telles ſont les gangrenes cauſées par les grandes & violentes contuſions qui ſont ſuivies d'un engorgement conſidérable. Mais dans ce dernier cas il faut charger davantage la Liqueur, & l'animer même, ſi l'on juge à propos, avec le ſel ammoniac, qui eſt, comme on ſait, un anti-ſeptique fondant des plus puiſ-

(*) *Traité de la Gangrene, page 79 & 80.*

fants. (*) Il feroit à propos d'effayer encore fi les bains d'Eau Végéto-Minérale ne feroient pas propres à calmer les douleurs atroces qu'on obferve dans certaines gangrenes feches, & qui réfiftent à tous les adouciffants ordinaires. Le foulagement qu'apportent les Préparations de Saturne aux douleurs des Cancers les plus malins, donne lieu de penfer qu'on fe trouveroit peut-être bien d'y avoir recours dans le cas dont nous parlons.

Quant aux topiques émollients dont on fait communément ufage dans le Phimofis & le Paraphimofis, fans répéter ici ce que nous avons dit ailleurs de leurs mauvais effets fur les inflammations, nous nous contenterons de faire remarquer préfentement qu'ils ne difpenfent pas d'avoir recours à l'opération pour peu que l'étranglement foit de nature à ne pas céder facilement.

§. LXXXVI.

Au furplus, comme il n'y a rien qui perfuade autant que les faits, & que c'eft ici un article des plus importants, puifqu'il s'agit de bannir, pour ainfi dire, de la Chirurgie, les opérations du Phimofis & du Paraphimofis, nous allons donner quan-

(*) *Voyez le Traité de la Gangrene de Mr. Quefnay, & le Mémoire de Mr. du Fouvart, dans le prémier volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie.*

tité d'Obſervations propres à confirmer notre doctrine. Nous continuerons à ſuivre l'ordre que nous avons ſuivi juſqu'ici, c'eſt-à-dire, que nous joindrons à nos propres Obſervations celles qui nous auront été communiquées par d'habiles Praticiens, afin d'augmenter de plus en plus la confiance de ceux qui voudront bien faire uſage de nos Remedes.

§. LXXXVII.

XLII. *OBSERVATION,*

Extraite d'une Lettre de Mr. AUDRAN, Chirurgien-Major du Régiment de Breech, Suiſſe, écrite de Saragoſſe en Eſpagne, le 22 Juillet 1758.

MONSIEUR,

Je ne ſaurois me taire ſur les effets merveilleux que j'ai vu opérer à votre Extrait de Saturne en différentes occaſions; mais notamment dans le cas particulier dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir. Ses effets ont été ſi ſurprenants & ſi rapides, qu'ils ont fait l'admiration de ſept Officiers Généraux qui ſont ici leur réſidence. Mon Colonel, & tous nos Officiers n'ont pas moins admiré cette prompte guériſon, & elle m'a acquis, dans le Pays, une très-grande réputation dont je vous ſuis redevable.

Un Officier de notre Régiment avoit un Phimoſis des plus extraordinaires; le gland s'étoit preſque retiré juſqu'à la racine de la verge; le

Malade souffroit des douleurs continuelles & vives, il avoit une grande difficulté à rendre les urines; il sortoit, d'entre le prépuce & le gland, une matiere purulente, & extrêmement fétide, fournie par des Chancres qui avoient donné lieu au Phimosis, & enfin la partie étoit menacée d'une gangrene prochaine. Trois Chirurgiens des plus fameux de la Ville lui avoient déja annoncé qu'il falloit emporter une grande partie du membre viril pour conserver l'autre. Depuis ce temps-là le Malade ne voulut plus voir ces Chirurgiens, & s'adressa à un de mes Confreres, qui lui donna ses soins infructueusement pendant trois jours, au bout desquels je fus appellé. Je ne vis jamais de spectacle plus affreux que celui que me présenta la verge de ce Malade, & je vous avoue que je fus d'abord en suspens si je ne devois pas conseiller l'opération qui avoit été déja proposée; mais avant de m'y déterminer tout-à-fait, je voulus essayer l'effet de vos Remedes. Je préparai en conséquence votre Eau Végéto-Minérale, que je chargeai un peu plus qu'à l'ordinaire pour en augmenter l'activité. Je commençai par faire baigner la partie pendant une heure dans ladite Eau, & j'en injectai ensuite deux ou trois fois entre le gland & le prépuce, après quoi j'introduisis délicatement entre ces parties de petites languettes de linges, trempées dans la même liqueur, & chargées de votre Cérat de Saturne : j'enveloppai ensuite toute la partie avec des compresses trempées dans l'Eau Végéto-Minérale un peu chaude, qu'on avoit soin d'humecter de temps en temps. Au bout de quatre heures le Malade ne ressentit plus de douleur, & rendit ses urines sans

difficulté. Il fut ſaigné pluſieurs fois, je le purgeai auſſi, & je lui fis uſer des humectants, des adouciſſants & des rafraîchiſſants. Je continuai dans le même ordre : au bout de huit jours la ſuppuration fut tarie; & au bout de treize, on eut la liberté de découvrir le gland. Mais il reſtoit encore deux maladies plus difficiles à guérir; c'étoit un tubercule calleux au bord du prépuce, & deux cordes ſquirreuſes à la couronne du gland : comme ces ſortes de duretés ſont ſujettes à prendre une diſpoſition carcinomateuſe, malgré le traitement le plus régulier, j'avois encore de l'inquiétude ſur les ſuites; mon Malade, au contraire, croyoit être hors d'affaire, parce qu'il avoit décalotté, & qu'il ne voyoit plus de Chancres : mais je lui fis ſentir de quelle conſéquence il étoit de ne pas négliger le mal qui reſtoit; & pour y obvier & compléter la cure, je me ſervis encore de votre Cérat de Saturne, que j'appliquai ſur les duretés, en continuant toujours d'envelopper la verge dans des compreſſes trempées dans la Liqueur Végéto-Minérale; enfin, Monſieur, on ne vit jamais un ſuccès plus heureux. Tous les accidents diſparurent dans vingt jours, à compter de la guériſon du Phimoſis, & le Malade ſe trouva parfaitement guéri, après avoir fait uſage pendant huit jours d'une ptiſane ſudorifique.

XLIII. *OBSERVATION.*

Un Soldat du Régiment de Bourgogne n'ayant pu être guéri d'un Phimoſis qu'il avoit depuis long-temps, & qui avoit été occaſionné par une chaude-piſſe maligne, vint à l'Hôpital pour s'y

faire traiter, & il fut guéri en peu de temps par le moyen de nos Topiques.

XLIV. *OBSERVATION.*

Un Sergent du même Régiment, vint aussi à l'Hôpital Royal avec un Phimosis des plus considérables, accompagné de plusieurs Chancres autour du gland, d'où découloit une suppuration sanguinolente & corrosive; les douleurs que le Malade ressentoit étoient excessives : en vingt-quatre heures, il se trouva beaucoup soulagé, reprit le sommeil qu'il avoit perdu, & guérit parfaitement bien en moins de quinze jours.

XLV. *OBSERVATION.*

J'eus occasion de voir dans cette Ville un Travailleur de Terre qui avoit un Phimosis très-considérable, qu'un de mes Confreres devoit opérer; mes remedes dont il fit usage, comme ci-dessus, le préserverent de l'opération, & il guérit en très-peu de temps.

XLVI. *OBSERVATION.*

Un Monsieur de cette Ville, vint me trouver dans le courant de l'année 1750, pour me demander mon avis sur un Phimosis qu'il portoit depuis dix-huit mois; il en étoit fort inquiet, parce qu'il ne vouloit point être opéré, & qu'il vouloit cependant guérir de cette incommodité pour se marier ensuite : je lui fis faire usage de mes Remedes, comme ci-dessus, & il fut guéri dans quinze ou dix-huit jours, ce qui lui donna bien de la joie.

XLVII. *OBSERVATION.*

André Menard, Soldat dans le Régiment de Béarn, avoit un Phimoſis avec une dureté conſidérable au prépuce ; il fut guéri à l'Hôpital Royal dans l'eſpace de dix-huit jours par nos Remedes, comme ci-deſſus.

XLVIII. *OBSERVATION.*

Le nommé Pierre Arcilier, dit Saint-Pierre, Soldat dans le Régiment de Septimanie, étoit attaqué d'un Phimoſis compliqué d'un Spermatocelle, dont il fut guéri dans l'eſpace de 22 jours par le moyen de nos Remedes.

XLIX. *OBSERVATION.*

Extrait d'une Lettre de Mr. LAUMONT, *Chirurgien-Major du Régiment Royal Marine.*

Je viens de guérir par le ſeul uſage de la Liqueur Végéto-Minérale, & un peu d'eau-de-vie camphrée, où l'on faiſoit tremper la verge, un Paraphimoſis des plus mauvais, où le gland étoit menacé de mortification.

L. *OBSERVATION,*

Sur un Phimoſis d'une groſſeur énorme.

Un ancien Officier avoit la verge extraordinairement enflée, & le gland encore davantage,

à l'occasion d'un Phimosis & de plusieurs Chancres. Le prépuce étoit noir & menacé de gangrene, ce qui n'empêcha pas qu'il ne guérît en vingt jours par le moyen de nos Remedes, sans qu'il fût nécessaire d'en venir à aucune opération.

LI. *OBSERVATION.*

Extrait d'une Lettre de Mr. GAUTIER*, Maître en Chirurgie à Aix en Provence, le 9 Mars* 1754.

Je crois devoir encore vous faire part, Monsieur, d'un cas particulier, au sujet d'un jeune homme en qui le prépuce, le gland, & une partie de la verge, étoient menacés d'une gangrene à l'occasion d'un Phimosis; ce jeune homme a été guéri sans scarifications, malgré des circonstances aussi fâcheuses, par le moyen de votre Eau Végéto-Minérale, employée comme je l'ai vu faire dans l'Hôpital Royal de Montpellier, lorsque j'avois l'honneur d'y travailler sous vous.

LII. *OBSERVATION,*

Communiquée par Mr. BRUGUIERE, *mon Confrere, Chirurgien-Major du Régiment de la Tour-du-Pin, sur un Paraphimosis.*

On nous apporta dans l'Hôpital des Vénériens d'Hanovre, dont j'avois la conduite, un jeune homme qui fut attaqué tout à la fois d'un Paraphimosis & d'une Fievre maligne : le délire l'empêcha de parler du Paraphimosis; mais lorsqu'il eut repris connoissance, il s'apperçut que son

urine ſortoit involontairement, & que ſa verge étoit en très-mauvais état, ce qui fut cauſé qu'on l'apporta à l'Hôpital des Vénériens, ayant encore la fievre. J'avoue que je déſeſpérois de pouvoir lui conſerver la partie ; j'emportai le prépuce, & je fis appliquer par-deſſus toute la verge un appareil trempé dans l'Eau Végéto-Minérale, avec ordre qu'on l'arroſât ſouvent de ladite Eau. En ſix ou ſept jours la verge perdit l'odeur fétide qu'elle répandoit auparavant ; la chaleur naturelle s'y rétablit ; il ſe ſépara pluſieurs ſcarres, & dans trois ſemaines le Malade fut entiérement guéri. Ce fait eſt connu de pluſieurs de mes Confreres.

LIII. *OBSERVATION.*

Un Soldat du Régiment de Bourgogne, vint à notre Hôpital pour s'y faire traiter d'une Chaude-piſſe & d'un Phimoſis qu'il avoit depuis longtemps. Toute la ſurface du gland étoit couverte de Chancres ; l'imprudence qu'on eut d'appliquer du vitriol attira une inflammation conſidérable, que nous fîmes bientôt diſparoître par le moyen de nos Topiques, ainſi que tous les accidents qui avoient amené le Malade à l'Hôpital.

LIV. *OBSERVATION.*

Le nommé La-Pierre, Soldat dans le Régiment de la Roche-Aimont, avoit un Paraphimoſis d'une groſſeur extraordinaire, avec un Chancre qui avoit détruit le filet & rongé une grande partie du prépuce ; il y avoit auſſi quelques points de gangrene : guéri radicalement par le moyen de nos Topiques.

LV. *OBSERVATION.*

Le nommé la Tulipe, Soldat du Régiment de Nice, étoit attaqué depuis un mois & demi d'un Paraphimoſis avec étranglement conſidérable ; il vint à l'Hôpital Royal le 16 de Décembre 1758, & il en ſortit le 23 du même mois, parfaitement guéri par le moyen de l'Eau Végéto-Minérale & d'un peu d'Extrait de Saturne.

LVI. *OBSERVATION,*

Communiquée par Mr. DELAN, *Chirurgien-Major du Régiment de Breſſe.*

Le Sieur de Ligni, Sergent au Régiment de Breſſe, avoit des Chancres au gland & un Phimoſis, avec une grande inflammation & la fievre. Je craignois fort d'être obligé d'en venir à l'opération ; mais vos Remedes lui ſauverent la partie, & il fut guéri en douze jours.

LVII. *OBSERVATION,*

Communiquée par Mr. LABORIE, *Maître ès Arts & en Chirurgie, Profeſſeur & Démonſtrateur au College de St. Côme.*

Je fus mandé par Mr. Dumas, Marchand Parfumeur, pour examiner un Paraphimoſis que ſon fils, âgé de cinq à ſix ans, avoit depuis deux jours. On avoit inutilement employé les cataplaſmes émollients ; celui de *mica panis* avec le lait, n'agit pas avec plus d'efficacité, ce qui me détermina à me tourner du côté des cataplaſmes faits

avec l'Eau Végéto-Minérale & la mie de pain, qui diſſiperent entiérement le Paraphimoſis en quatre jours de temps.

LVIII. *OBSERVATION.*

La Grandeur, Soldat du Régiment de Cambis, avoit un Phimoſis avec pluſieurs points gangreneux, & deux Chancres très-conſidérables ſur le prépuce; il a été guéri ſans opération dans l'eſpace d'un mois, par l'uſage de l'Eau Végéto-Minérale dans laquelle il trempoit la verge pluſieurs heures du jour, & par celui du Cérat de Saturne introduit entre le prépuce & le gland par le moyen des languettes de linge fin.

LIX. *OBSERVATION.*

Beſançon, Soldat du Régiment de Cambis, avoit un Phimoſis ſi prodigieux, que la verge ne pouvoit entrer que difficilement dans un grand gobelet, pour faire prendre à cette partie le bain d'Eau Végéto-Minérale : il fut traité comme nous l'avons dit de celui qui a donné lieu à l'Obſervation précédente, & il fut guéri dans vingt jours.

LX. *OBSERVATION.*

Le nommé Duraſoir, Soldat dans le Régiment de Cambis, vint à l'Hôpital le mois d'Août dernier avec un Paraphimoſis d'une groſſeur énorme; il fut ſaigné pluſieurs fois, on appliqua des compreſſes trempées dans l'Eau Végéto-Minérale, qu'il avoit ſoin d'humecter jour & nuit, pour éviter le danger de la gangrene dont il étoit me-

nacé. En continuant, il ſe trouva ſoulagé par la diminution de l'enflure du Paraphimoſis : la fievre s'étant miſe enſuite de la partie, le Paraphimoſis s'enfla de nouveau ; mais la fievre ayant été arrêtée, le Malade fut guéri dans un mois ſans opération.

LXI. *OBSERVATION.*

Le nommé Chevaux, Grenadier du Régiment de Cambis, vint à l'Hôpital au commencement de Septembre, avec un Paraphimoſis très-conſidérable, & un Chancre qui avoit coupé en deux la portion du prépuce qui faiſoit l'étranglement au-delà de la couronne du gland ; l'uſage de la Liqueur Végéto-Minérale l'a guéri dans quinze jours. On remarquera qu'une ſeule friction avec l'onguent de mercure fait au tiers, & donnée après avoir pris dix-huit bains, fit une ſi rude impreſſion ſur ce Malade, qu'il ſe fit une inflammation des plus violentes aux amygdales ; il fut ſaigné ſept à huit fois, parce qu'il ne pouvoit rien avaler, pas même le bouillon : enfin l'inflammation tomba, & il y eut un ulcere très-conſidérable qui ſe ſéparoit des grandes ſcarres ; il uſa du gargariſme avec l'Eau Végéto-Minérale & l'eau-de-vie, & il a été guéri dans l'eſpace de quinze jours, & n'a plus voulu prendre de mercure.

Nota. Que les guériſons des Phimoſis, Paraphimoſis, Chancres, &c. par l'effet de nos Topiques, n'a pas empêché l'uſage des frictions pour détruire la cauſe vénérienne.

CHAPITRE VI.

Sur le traitement des Femmes groſſes, des Nourrices & des Enfants.

§. LXXXVIII.

S'Il eſt des perſonnes qui exigent des attentions particulieres lorſqu'elles ſont attaquées de Maladies Vénériennes, c'eſt ſans contredit les Femmes enceintes, celles qui nourriſſent, & les Enfants. L'importance de cette matiere, & les occaſions fréquentes que j'ai eues de m'inſtruire là-deſſus, m'ont déterminé à en faire un petit Article à part.

§. LXXXIX.

L'état de groſſeſſe eſt d'ordinaire ce qui embarraſſe le plus les Praticiens. Pluſieurs croient qu'il faut attendre que la femme ait accouché, avant d'en entreprendre le traitement. Mais cette façon de penſer eſt aſſurément très-peu réfléchie. On pourroit l'admettre, à la rigueur, ſi l'on n'avoit à conſidérer que la mere, & qu'il ne fût pas néceſſaire de pourvoir à la conſervation de ſon fruit. Il eſt certain que l'état d'une

femme enceinte, qui ſe trouve malheureuſement avoir la Vérole, eſt très-peu favorable au traitement d'une maladie auſſi grave. Il ſeroit à deſirer, ſans doute, qu'on pût le différer; mais en prenant ce parti, on met toujours la vie de l'enfant en danger, & l'on expoſe la mere à de fauſſes couches, dont les ſuites ſont ſouvent à craindre. Ces conſidérations ſont, je crois, aſſez importantes pour ſe déterminer à agir, le délai pouvant être également funeſte à la mere & à l'enfant. (*) C'eſt ſur ce principe, puiſé dans l'expérience, que j'ai réglé ma conduite, toutes les fois que j'ai eu à traiter des femmes enceintes de la Vérole.

§. C X.

Mais en pareils cas j'uſe de tous les ménagements & de toutes les précautions que demande l'état de la Malade; & en conſéquence, comme je regarde la ſaignée, dans cette occaſion, comme un article des plus

(*) Outre le danger de l'avortement, les femmes groſſes qui ont la Vérole ont encore à craindre les accidents qui peuvent réſulter de la préſence d'un fœtus mort & à demi-pourri dans la matrice; j'ai vu des femmes qui ne pouvoient s'en délivrer, & qui avoient beſoin pour cela du ſecours de la Chirurgie.

Autre inconvénient: Si l'enfant vient à bien, on eſt dans l'embarras de ne ſavoir à qui donner un tel enfant à allaiter. On a vu en pareil cas, que les peres & les meres ſe ſont attiré de la part des Nourrices des procès ruineux & diffamants. *Petit, XXXI. Conſultation à la ſuite de l'Eſſai de Mr. Fabre.*

importants du traitement, j'en fais faire trois, de fix à fept onces chacune, au commencement, au milieu & à la fin des bains: & à l'égard de ces derniers, j'apporte une attention foigneufe à ce que l'eau ne foit point trop chaude, de peur que le fang, qui fe porteroit avec violence dans les vaiffeaux de la matrice, ne vînt à décoller en tout ou en partie l'arriere-faix, ce qui feroit fuivi de pertes dangereufes, & peut-être de l'avortement. C'eft encore pour la même raifon, c'eft-à-dire, pour empêcher qu'il ne fe porte une trop grande quantité de fang dans les vaiffeaux utérins, que j'ai foin de faire coucher la femme horizontalement dans le bain, de façon que la tête feulement fe trouve plus élevée que le corps. C'eft au moyen de ces ménagements & d'autres femblables, que je fuis parvenu à guérir les deux femmes qui m'ont fourni le fujet des Obfervations fuivantes. (*)

LXII. *OBSERVATION.*

J'ai traité cette année une femme groffe & vérolée, qui avoit déja fait quatre fauffes couches: un Médecin qui fut confulté ne fut pas d'avis

(*) Quant à l'ufage des frictions, elles font adminiftrées avec plus de précautions que dans les cas ordinaires; au-lieu d'un feul jour d'intervalle, entre une friction & une autre, nous en mettons deux, & même davantage, s'il furvenoit quelqu'un des accidents dont nous avons parlé dans le général.

qu'on la mît dans le remede; mais un autre Médecin qui fut consulté aussi, jugea que c'étoit le seul moyen de prévenir un nouvel avortement, & d'assurer la santé de l'enfant après sa naissance. Ce dernier avis ayant prévalu, je procédai au traitement avec tous les ménagements marqués ci-dessus : (*) il n'a été traversé par nul accident; tous les symptomes Vénériens ont disparu, la femme jouit actuellement d'une parfaite santé, & il y a tout lieu de présumer qu'elle accouchera heureusement lorsque le temps en sera venu.

LXIII. *OBSERVATION.*

J'ai traité avec le même succès, depuis peu, une autre femme grosse qui avoit pris la Vérole par la mamelle en allaitant un enfant trouvé de l'Hôpital Géneral. Nous n'eûmes aucun accident à combattre, non plus que dans le cas de l'Observation précédente, & présentement la femme se porte parfaitement bien. Ces faits, & beaucoup d'autres de même nature qui sont répandus dans les Auteurs, (†) doivent rassurer les Praticiens les plus timides, & les enhardir à entreprendre la guérison des femmes enceintes qui ont la Vérole, sur-tout dans un temps où l'art de conduire les frictions, & de parer à tous les accidents qui

(*) J'ajoutai même aux préparations des bains, la boisson des Eaux Minérales d'Youset, à la dose de sept à huit verres tous les matins, pendant deux semaines, pour rafraîchir la Malade, qui se trouvoit extrêmement échauffée par une grande quantité de remedes inutiles qu'on lui avoit fait prendre avant qu'elle vînt à Montpellier.

(†) *Voyez Desault, Dissert. sur les Maladies Vénériennes, Observation XIV, & ci-après les Observations d'Hydonus & de Mr. Deydier.*

peuvent traverſer la cure, a fait des progrès qui nous mettent fort au-deſſus des Praticiens qui ont vécu dans les ſiecles antérieurs. Quoique cet Art ne fût pas, à beaucoup près, autant perfectionné du temps d'Hildanus qu'il l'a été de nos jours depuis environ cinquante ans, cet illuſtre Médecin ne laiſſa pas d'entreprendre la cure d'une femme groſſe & nourrice tout enſemble, dans l'eſpérance, dit-il, de faire d'une pierre trois coups, ce qu'il fit effectivement. J'ai cru ſon Obſervation digne de remarque à beaucoup d'égards, ce qui m'a déterminé à la placer ici dans toutes ces circonſtances, m'étant ſervi d'une traduction Gauloiſe qui fut imprimée à Geneve en 1619.

LXIV. *OBSERVATION,*

Tirée d'Hildanus, Cent. 5. Obſerv. 97.

L'an 1590, comme j'étois à Hilden, toute la famille des Medman fut infectée de la Maladie Vénérienne en cette façon : le Maître de la Maiſon, homme de bien & craignant Dieu, allant en voyage avec un ſien valet qui étoit entaché de ce mal, coucha quelques nuits avec lui dans un même lit; étant de retour en la maiſon, il en fit part à ſa femme, laquelle le communiqua à trois enfants & à la ſervante : or, comme ſa femme eut remarqué qu'elle étoit enceinte, donnant la mamelle en même temps à un enfant de vingt mois, qui fut entaché de ce mal, elle & ſon mari étoient en peine s'il falloit renvoyer la cure juſqu'après l'accouchement : je fus d'avis que l'on l'entreprît de bonne heure & ſans délai, eſpérant que par ce moyen je ferois d'une pierre trois

coups, vu principalement que le mal n'étoit pas inveſtéré; je commençai donc en cette maniere: Premiérement, je lui ordonnai une bonne nourriture; en après je la purgeai par quatre priſes d'apozemes; je lui ordonnai encore un ſyrop purgatif, duquel elle prenoit une cuillerée ou deux, trois heures avant le dîner, ou ſeul ou avec ſon apozeme: tandis qu'elle ſe ſervoit de ces Remedes, elle allaitoit elle-même ſon enfant, qui étoit purgé en même temps. Le corps ayant été ſuffiſamment nettoyé, je lui fis oindre les jointures, à ſavoir les pieds, les genoux, les poignets & les coudes, *une fois le jour*, juſqu'à ce que la ſalivation parût, mais ſi doucement que je n'employois pas plus d'une once, ou d'une once & demie d'onguent à chaque fois; & quoique l'on ne ſe ſervît pas d'inonction à l'enfant, ſi eſt-ce qu'il rendoit quantité de ſalive par la bouche: ce qu'ayant vu, je le fis ſévrer & nourrir avec du bouillon de chair, lait d'amandes, panades, & autres viandes; je le fis auſſi mettre incontinent dans une couchette à part, afin que ſa mere ne lui communiquât plus de ces vapeurs mercurielles: elle cracha pendant quelque temps beaucoup de pituites; je donnai cependant beaucoup de cordiaux, comme confection d'alkermès, eau de cannelle, &c. Je pourvus auſſi à l'exulcération de la bouche & des gencives; ainſi la mere & l'enfant furent guéris, & ſix mois après elle accoucha d'un enfant bien portant.

§. XCI.

De même qu'on peut ſoumettre une femme enceinte au grand remede, en vue de prévenir l'avortement, il eſt des occaſions

en outre où il paroît indiſpenſable d'y recourir pour faciliter l'accouchement, qui ſans cela ſe feroit avec beaucoup de peine, ou deviendroit peut-être abſolument impoſſible. Les occaſions dont je parle ſont celles où il ſe trouve quelque obſtacle conſidérable dans le vagin, dépendant du virus vénérien, comme tumeurs ſquirreuſes, calloſités produites par une grande quantité de chancres, bourſoufflement exceſſif des parties génitales, &c. Tel eſt le cas de la premiere Obſervation de feu Mr. Deydier, Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Montpellier ; (*) Obſervation très-inſtructive, qui mérite d'être rapportée.

LXV. *OBSERVATION.*

Je fus conſulté, dit Mr. Deydier, en 1695, par une femme âgée de vingt-huit à trente ans, enceinte de ſept mois, qui craignoit de périr dans l'accouchement, à raiſon d'un gonflement exceſſif des parties de la génération, où j'apperçus un nombre infini de petits Chancres qui avoient formé aux deux grandes levres un bourſoufflement de la groſſeur du poing. Les deux levres étoient ſi fort rapprochées l'une de l'autre par leur gonflement, qu'il n'étoit pas poſſible de les écarter, ni d'y rien introduire entre deux ; & lorſque la Malade vouloit uriner, elle ſouffroit des douleurs très-vives, par la peine que cette Liqueur trouvoit à ſe faire jour au-dehors.

(*) *Voyez ſa Diſſertation médicinale ſur les Maladies Vénériennes, page* 84 *& ſuivantes.*

Comme j'étois encore prévenu pour lors en faveur du flux de bouche, du cours de ventre, des ſueurs, ou d'un flux d'urine, pour la prétendue évacuation du venin vérolique, je craignois que cette femme ne ſuccombât à la violence d'une de ces évacuations, & qu'elle ne pérît dans le cours du remede, ſans pouvoir ſe délivrer de l'enfant qu'elle portoit; c'étoit même l'avis des plus habiles Praticiens de ce temps, auxquels je communiquai ce cas ſans déſigner la perſonne : cependant je fis réflexion que ſi on abandonnoit la Malade à ſon malheureux ſort, elle périroit infailliblement avec ſon enfant, & que je ſerois peut-être aſſez heureux que de ſauver la vie à la mere au moins, en ménageant les frictions avec beaucoup de circonſpection, pour que les évacuations n'arrivaſſent qu'après que le bourſoufflement ſeroit ou diſſipé ou conſidérablement diminué; & pour préparer la Malade contre les orages de ces évacuations, ſuppoſé qu'elles ſurvinſſent trop tôt, j'ordonnai une ſaignée du bras, & fis tenir le ventre lâche par des lavements ſimples d'eau tiede. La Malade prit douze bains domeſtiques, après leſquels ſon mari lui donna en ma préſence les frictions mercurielles, avec environ deux dragmes d'onguent, de deux jours l'un, & chaque jour de friction la Malade étendoit elle-même un peu de cet onguent ſur les Chancres. A la troiſieme friction la tumeur diminua de plus de la moitié, &, au bout de vingt-cinq jours de mercure, j'eus la ſatisfaction de voir le bourſoufflement totalement diſſipé par la guériſon radicale de tous les Chancres, ſans qu'il fût ſurvenu aucune ſorte d'évacuation ſenſible; & la Malade ſe trouvant entiérement guérie, accoucha heu-

reuſement, trois ſemaines après, d'une fille, qui s'eſt depuis parfaitement bien portée, & qui jouit encore aujourd'hui d'une parfaite ſanté, étant âgée de trente-deux ans.

§. XCII.

A l'égard des nourrices qui ont du mal vénérien, & des enfants qu'elles allaitent, pluſieurs Praticiens ſe contentent de traiter les nourrices, perſuadés que le lait impregné de la vertu du mercure peut guérir les enfants. L'Obſervation d'Hildanus, rapportée ci-devant, & beaucoup d'autres, ne permettent pas de douter que cela ne puiſſe ſuffire : cependant, par plus de précaution, je ſuis dans l'uſage de faire donner de très-petites frictions au nourriſſon même; pratique dont je me ſuis toujours bien trouvé, & dont j'ai cru devoir parler.

§. XCIII.

Quant aux enfants ſevrés, qui ont reçu la Vérole de leurs parents ou de leurs nourrices, il faut les traiter ſans attendre que le mal ait jetté de profondes racines, mais avec toutes les attentions & les ménagements que demandent de nous un âge auſſi tendre, & l'état foible & lauguiſſant où d'ordinaire ils ſont réduits. Ces attentions, au reſte, & ces ménagements ne peuvent

guere se réduire en regles. C'est au discernement du Médecin ou du Chirurgien, à faire, dans l'infinie diversité de cas particuliers que la pratique présente, une application judicieuse des préceptes généraux. Entre les mains d'un Praticien éclairé qui sait varier à propos le traitement, il y a presque toujours de la ressource, quoique Mr. Guisard nous dise, en parlant des enfants qui ont hérité la Vérole de leurs parents, que ces derniers ont des ressources que ces pauvres innocents n'ont point; qu'un pere & une mere peuvent guérir, mais que les enfants sont incurables; & partant qu'un honnête homme doit se mettre en quarantaine sur le plus petit doute. (*)

(*) *Guisard, Dissertation sur les Maladies Vénériennes, Lettre VII.*



CHAPITRE VII.

Sur l'uſage intérieur des Préparations de Plomb.

§. XCIV.

LE Plomb eſt un de ces remedes dont l'on a toujours dit, & beaucoup de bien, & beaucoup de mal : l'uſage continuel que je fais de ce métal depuis plus de dix-huit années, m'a acquis, j'oſe le dire, ſur ſon article, plus d'expérience que n'en a jamais eu aucun Médecin ou Chirurgien; & ce n'eſt qu'à force de m'en ſervir que j'ai enfin appris à l'eſtimer tout ce qu'il vaut : on me pardonnera donc ſi je cherche à diſſiper les préventions qu'on conſerve encore contre un Remede auſſi excellent. Mais quelque autorité que puiſſe me donner une longue pratique, qui ne s'eſt jamais démentie, & qui, s'il eſt permis de le dire, a été ſouvent couronnée par les ſuccès les plus brillants, je n'ai garde d'exiger qu'on m'en croie ſur ma parole. J'exhorte, au contraire, les autres Médecins & Chirurgiens à ne ſe décider que d'après leur expérience, & je ne leur demande qu'une grace, que je crains de ne pas obtenir,

quelque raiſonnable que ſoit ma priere; c'eſt qu'ils veuillent bien ſe dépouiller de tous les préjugés qui nous ont été tranſmis par nos peres, & qui ont encore aujourd'hui force de loix ſur la plupart des eſprits, malgré la Philoſophie dont notre ſiecle ſe vante. La vérité n'a point de plus dangereuſe ennemie que cette ſoumiſſion aveugle qui nous fait reſpecter tout ce qui a le ſceau de l'antiquité, & rien ne s'oppoſe davantage au progrès des Sciences & des Arts. Sans recourir ici à des exemples étrangers, nous pouvons citer le mercure. Toute l'Antiquité Grecque & Latine a regardé ce Minéral bienfaiſant comme un funeſte poiſon; (*) & ſans l'heureuſe hardieſſe des Arabes qui oſerent les premiers en introduire l'uſage en Médecine, (†) nous ſerions peut-être privés encore à préſent du ſpécifique de la Vérole. Nous apprenons de Mr. Aſtruc que le reſpect ſuperſtitieux de quelques Médecins du ſeizieme ſiecle pour Hippocrate & pour Galien eſt auſſi une des raiſons qui leur faiſoit redouter l'uſage du mercure dans les Maladies Vénériennes; (§) car ces Médecins ayant ſecoué le joug des Arabes pour reprendre celui des Grecs, proſcrivoient, la

(*) *Aſtruc, Lib. II. Chap. VII.*
(†) *Idem. Ibid.*
(§) *Idem, Liv. II. Chap. VI.*

la plupart ſans diſcernement, toutes les opinions des premiers, & recevoient non moins aveuglément celles de l'Ecole Grecque comme les oracles de la vérité.

§. X C V.

Mais ſi le mercure a été regardé comme un poiſon pendant plus de deux mille ans, ſur la foi d'Hippocrate & de Galien, doit-on être ſurpris que le Plomb ait trouvé auſſi des ennemis qui l'ont combattu avec les armes du préjugé? Je ne prétends certainement point diſſimuler les mauvaiſes déclamations qu'on lit dans une infinité de Livres contre ce métal, puiſque j'ai dit, dès l'entrée de ce Chapitre, qu'on en avoit dit, & beaucoup de bien, & beaucoup de mal; mais j'oſe aſſurer, fondé ſur une expérience de plus de dix-huit années, que ceux qui ſe ſont déclarés contre l'uſage intérieur des Préparations du Plomb, ou n'ont parlé que d'après les autres, ou n'ont pas ſu en conduire les doſes & les adminiſtrer à propos. Si je n'avois à perſuader que des perſonnes qui auroient été témoins de mes épreuves, il ne ſeroit pas néceſſaire de m'appuyer du témoignage des Auteurs; mais comme mes Lecteurs ne ſont point dans ce cas-là, j'ai cru devoir leur mettre ſous les yeux la pratique de quelques Médecins célebres qui ont donné des

éloges à l'uſage intérieur des Préparations de Saturne, & l'exemple des Médecins de la Chine, à qui cet uſage eſt familier.

§. XCVI.

Selon Fréderic Hofman, (*) le Sucre de Saturne, diſſous dans l'huile de térébenthine, & digéré à une douce chaleur ſur les cendres chaudes, fournit un Remede excellent & preſque divin pour la Gonorrhée, particuliérement ſi on y ajoute un peu de camphre.

§. XCVII.

On trouve un remede à peu près ſemblable dans Majerne ſous la Formule ſuivante. (†)

Prenez du camphre, un demi ſcrupule.
Du Sel de Saturne, un ſcrupule.
Du Sel de Tartre, douze grains.
De Térébenthine de Veniſe, une dragme.

Faites de tout cela un bol, qui guérit la Gonorrhée en peu de jours, s'il faut en croire cet Auteur.

§. XCVIII.

Paul Hermant donne auſſi le Sucre de Saturne intérieurement pour la Gonorrhée;

(*) *Voyez Mr. Aſtruc, Tome III, Livre III, Chap. II, §. VI.*
(†) *Ibid.*

à la doſe d'un demi-ſcrupule par priſe; & Mr. Aſtruc, de qui j'ai emprunté ce que je viens de dire touchant Fréderic Hoſman, Majerne, & Paul Hermant, eſt d'avis auſſi qu'on peut donner heureuſement le Sel ou Sucre de Saturne dans la Gonorrhée habituelle. (*)

§. XCIX.

Il y a des Médecins qui emploient le Plomb pour les ulceres du dedans du corps, ſur-tout pour les ulceres de l'œſophage: on verſe pour cela du Plomb fondu dans de l'eau, & on boit cette eau comme on boiroit de l'eau commune; on ſe ſert auſſi de cette eau préparée par le Plomb pour faire une infuſion vulnéraire, comme de Mille-pertuis, de *Morſus-Diaboli*, de Véronique, de Lierre terreſtre, de Guimauve & de graine de lin. (†)

§. C.

Les Chinois attribuent au Plomb la vertu de tranquilliſer les eſprits, de dompter le venin des fievres malignes, de guérir les vomiſſements, de tuer les vers, de diſſiper les obſtructions & les dépôts, d'appaiſer la

(*) *Ibid.*
(†) *Malouin, Chymie médicinale, Tome II. page* 46 & 47.

ſoif, de réſiſter à la mélancolie, & de calmer les coliques hiſtériques. (*)

§. C I.

Les Chinois croient que la céruſe eſt bonne pour calmer les convulſions des enfants, lorſqu'elles ſont cauſées par chaleur; ils l'eſtiment bonne auſſi pour le dévoiement opiniâtre des enfants, & la font prendre dans des jujubes ſeches : ils la vantent auſſi pour la dyſſenterie, & pour cela ils la font ſécher dans du blanc d'œuf. (†)

Ils emploient auſſi la céruſe incorporée avec le ſuc de grande conſoude, pour les ardeurs, les inquiétudes, les manies, & les vapeurs des femmes, lorſque ces maux viennent de la ſuppreſſion des regles. (§)

§. C I I.

Ils diſent que le Plomb, appliqué extérieurement en limaille, guérit les écrouelles; que, mêlé avec l'ariſtoloche ronde, il diſſipe le goître; qu'il éclaircit la vue; qu'il affermit les dents; qu'il nourrit les cheveux & la barbe. Ce Remede, dit l'Auteur Chinois, eſt véritablement excellent, ſoit *intérieurement*, ſoit extérieurement,

(*) *Ibid, page* 48 & 49.
(†) *Ibid, page* 60.
(§) *Ibid, page* 60.

contre ces maladies : mais il ajoute qu'étant extrêmement froid, il faut en uſer modérément ; que l'uſage trop fréquent de ce remede nuit à l'eſtomac. Ils regardent auſſi le Plomb comme un bon remede contre les effets de l'arſenic. (*)

§. CIII.

Un Charlatan donnoit une poudre orangée, dans laquelle on reconnoiſſoit parfaitement qu'il y avoit de la litharge & du ſoufre minéral. Il faiſoit mettre dans la main dix à douze grains de cette poudre : on chauffoit bien la main auparavant, & on ajoutoit enſuite à cette poudre deux ou trois gouttes d'huile d'olive ; & avec l'autre main, qu'on avoit auſſi chauffée, on frottoit la poudre & l'huile entre les paumes des mains, environ un demi-quart-d'heure, pendant lequel temps tout ſe diſſipoit, en pénétrant dans les pores des mains : cela produiſoit enſuite une ſueur, ou un flux d'urine. C'eſt là une maniere d'introduire le Plomb dans le corps humain, comme on y introduit le mercure

(*) *Ibid, page* 49. Puiſque l'Auteur Chinois trouve que le Plomb eſt un excellent Remede contre les écrouelles, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement, pourquoi ne pas eſſayer de guérir ces maladies avec un onguent de Saturne, compoſé avec notre liqueur & la graiſſe de cochon, dont on feroit des frictions ſur toute l'habitude du corps.

par les frictions; & cela donne lieu d'imaginer un alliage de Plomb & de Mercure en onguent, pour en frotter certains ulceres vénériens & autres. (*)

§. C I V.

On doit toujours être fort circonspect dans l'usage intérieur du Sel de Saturne, parce qu'il est sujet à causer des coliques & des vomissements lorsqu'il est donné mal-à-propos. On le fait prendre pour les ardeurs d'urine, les gonorrhées, les fleurs blanches, & même pour les dyssenteries. On le recommande sur-tout pour éteindre les feux de la concupiscence; on le fait prendre depuis un demi-grain jusqu'à quatre grains, en bol ou en émulsion, ou dans quelqu'eau ou ptisane rafraîchissante. Je l'emploie plus ordinairement dans les lavements qu'autrement; j'en fais mettre dix-huit grains, jusqu'à un gros, dans chaque lavement. (†)

§. C V.

Je répete qu'il faut le donner avec circonspection; mais je recommande aussi de le donner lorsqu'il convient. Il ne faut pas s'abstenir d'un remede, parce que le mau-

(*) *Ibid, page 56, sur quoi voyez aussi les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1712, page 274.*
(†) *Malouin, Chymie médicinale, Tome II, page 66 & 67.*

vais uſage qu'on en pourroit faire ſeroit dangereux. C'eſt aſſez la maxime d'aujourd'hui, & on croit que c'eſt une prudence louable; c'eſt comme ſi on diſoit qu'il eſt prudent de ne jamais uſer d'émétique, d'opium, &c. parce que le mauvais uſage de ces remedes eſt dangereux.

Il eſt vrai qu'il vaudroit mieux ne jamais uſer de ces remedes que d'en uſer mal; mais c'eſt porter un grand préjudice aux Malades que ne pas en uſer bien.

C'eſt le propre des remedes les plus efficaces, d'être dangereux lorſqu'on n'en fait pas une bonne application, parce qu'ils ont plus d'effet que les autres remedes, qui ſouvent n'en ont aucun.

Il eſt bien plus aiſé de s'abſtenir de donner des remedes, dont l'uſage demande plus d'habileté, qu'il ne l'eſt de les donner à propos : c'eſt mettre l'exercice de l'Art dans les mains de tout le monde; c'eſt le rendre plus facile à pratiquer, mais moins ſalutaire que de n'employer que des remedes qui ne puiſſent pas faire de mal. Il ne faut pas riſquer de faire du mal en employant un remede, mais il faut ſavoir employer avantageuſement un remede qui pourroit faire mal ſi on ne ſavoit pas comment & quand il faut le donner.

Si on n'emploie dans le traitement des Maladies que des remedes conſacrés par

un usage vulgaire, on manque quelquefois de guérir des Maladies vives qui étoient guérissables, & on laisse souvent comme incurables des Maladies chroniques que des remedes plus efficaces auroient guéries; ou bien un Charlatan vient les guérir par un remede plus fort, dont il connoît l'usage. (*)

§. C V I.

Ces réflexions sont de Mr. Malouin, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, & Membre de l'Académie Royale des Sciences. Mais croiroit-on qu'un homme qui raisonne d'une maniere aussi judicieuse, ait pu dire ailleurs : " Qu'en réfléchissant „ sur l'usage intérieur que les Chinois font „ du Plomb, on est porté à croire que ces „ Peuples sont différemment *construits* ou „ *tempérés* que ne le sont les Européens, „ ou que leur Plomb differe du nôtre? „ Voilà, je l'avoue, une alternative singuliere. Mais sans recourir à une supposition aussi destituée de preuves, n'est-il pas plus naturel de penser que les Chinois, qui n'ont pas les mêmes préjugés que nous sur l'usage intérieur du Plomb, ont su le rendre innocent & efficace par l'attention qu'ils ont eue à en régler les doses & à le placer convenablement? Etrange effet de la pré-

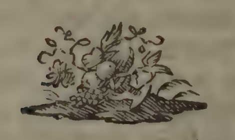
(*) *Malouin, Chym. Méd. Tom, II. pag.* 67 & 68.

vention ! Mr. Malouin croit qu'on peut employer intérieurement les Préparations de Saturne avec avantage, pourvu que ce ſoit avec réſerve ; & lorſqu'il s'agit des Chinois, au-lieu de leur attribuer la circonſpection qu'il exige dans l'emploi de ces remedes, il aime mieux recourir au ſoupçon vague d'une prétendue différence entre leur Plomb & le nôtre, ou ſuppoſer que ces Peuples ſont autrement conſtitués que nous. Pour ce qui eſt de ce dernier Article, il eſt conſtant que l'influence du climat, la maniere de vivre, & beaucoup d'autres cauſes pareilles diverſifient les tempéraments des hommes ; mais elles n'en changent pas la nature : & il y auroit de l'abſurdité à prétendre conſéquemment que ce qui ſeroit un excellent remede à la Chine, puiſſe jamais être un poiſon en Europe. Au reſte, comme on n'a pas une haute idée de la Médecine des Chinois, on trouvera peut-être ſingulier que nous allions chercher juſques chez ce Peuple des armes contre les préjugés que nous avons à combattre dans des Pays auſſi éclairés que les nôtres. Il eſt vrai que les Chinois n'ont pas fait de grands progrès en Anatomie, ni par conſéquent dans la Phyſique du corps humain, parce que le reſpect qu'ils ont pour les morts ne leur a jamais permis l'ouverture des cadavres ; mais les relations des Miſſionnaires

Jésuites, qui leur ont apporté dans ces derniers temps les sciences de l'Europe & la Religion Chrétienne, nous apprennent qu'ils ont beaucoup cultivé la matiere Médicale & l'Observation : or, ces titres ne suffisent-ils pas pour qu'ils méritent d'être écoutés lorsqu'il s'agit de Médecine-Pratique? Avant d'en prendre occasion de mépriser les Chinois, de ce qu'ils ne sont que très-peu versés dans l'Anatomie, faisons attention qu'Hippocrate, qui est encore pour nous le premier des Médecins, ne fut jamais un grand Anatomiste.

On trouvera à la fin de ce Livre quelques Formules dont nous faisons usage pour le traitement des Maladies Vénériennes, & dont la base est l'Extrait de Saturne; on y verra aussi les doses du même Extrait pris intérieurement.

Fin des Remarques & Observations sur les Maladies Vénériennes.





TRAITÉ DES MALADIES *DE L'URETRE.*

PREMIERE PARTIE.

1°. La fréquence des Maladies qui attaquent l'Uretre, les difficultés qu'il y a souvent à en connoître le siege & les véritables causes, les dangers qu'elles entraînent, & les obstacles multipliés qui se présentent dans le traitement, sur-tout lorsqu'il n'est pas méthodique, doivent faire regarder les affections de ce canal, comme une partie très-essentielle de l'histoire des Maladies, & réveiller l'attention des Praticiens sur cette importante matiere. Les Anciens en ont à peine parlé; & il paroît que les modernes, malgré les occasions qu'ils ont eues de s'instruire, depuis la découverte des Bou-

gies, ne nous ont point donné là-dessus des détails satisfaisants.

2°. Guidé uniquement par l'expérience, je n'ai rien négligé pour approfondir tout ce qui peut avoir rapport à ces Maladies; j'ai saisi avec empressement les occasions d'en connoître la nature, les caracteres & les variétés : je ne sais si, après un travail de plusieurs années, j'aurai été assez heureux pour parvenir à me former des idées justes & précises sur les Maladies dont il est ici question.

3°. Pour être pleinement convaincu qu'on a parlé jusqu'ici trop succinctement, d'une maniere trop vague, & quelquefois avec beaucoup d'obscurité, des Maladies de l'Uretre, il n'y a qu'à lire ce qu'on en a écrit. Pour éviter ces écueils, j'ai tâché de considérer ces Maladies sous tous les points de vue qu'elles peuvent offrir. Dans toutes mes recherches, j'ai consulté la nature elle-même : les Observations & les Réflexions qui forment le corps de cet Ouvrage, ne sont autre chose que ce qu'elle m'a appris; on risque toujours moins de s'égarer lorsqu'on suit pas à pas la voie qu'elle indique.

Des obſtacles du Conduit de l'Uretre en général.

4°. Beaucoup de Médecins & de Chirurgiens, très-peu verſés dans la connoiſſance des Maladies de l'Uretre, appellent fort improprement du nom de carnoſités toutes les élévations qui, des parois internes de ce canal, s'avancent dans ſa cavité, & y forment des embarras qui s'oppoſent tantôt plus & tantôt moins à la ſortie de l'urine. Une telle dénomination, bien-loin de caractériſer ces embarras, n'eſt propre qu'à jetter de la confuſion dans les idées, & à embrouiller de plus en plus une matiere déja trop obſcure par elle-même. Car, en premier lieu, le mot de carnoſité, pris dans ſon étymologie, n'exprime autre choſe qu'une excroiſſance charnue, ou une élévation formée par des chairs fongueuſes: or, perſonne a-t-il jamais démontré dans le canal de l'Uretre quelque partie charnue qui puiſſe donner naiſſance à ces ſortes d'excroiſſances & de fongoſités? Il eſt donc certain que les carnoſités de l'Uretre, en prenant la choſe à la rigueur des termes, comme il eſt important de le pratiquer en Médecine & en Chirurgie, n'exiſtent que dans l'imagination. Mais en interprétant le mot de carnoſités au gré de ceux qui

l'emploient, ils ne tombent pas moins dans l'erreur en avançant qu'elles ſont la matiere de tous les embarras de ce conduit de l'urine.

5°. Quelques Modernes, mieux inſtruits que les Anciens, & que le commun de leurs Contemporains, ont diſtingué différentes eſpeces d'obſtacles qui ſe rencontrent dans l'uretre; mais je ne trouve chez aucun d'eux de détail exact, clair & méthodique ſur cette matiere. C'eſt pour remplir cet objet, que j'établirai cinq eſpeces de différents embarras qui naiſſent aux parois intérieurs de l'Uretre; ſavoir, premiérement le gonflement de la ſubſtance ſpongieuſe de l'Uretre, qui lui fait faire ſaillie dans la cavité de ce conduit : je donnerai à cette premiere eſpece, pour ne pas abandonner entiérement les termes conſacrés par l'antiquité, le nom de carnoſités ſpongieuſes. La ſeconde, la tuméfaction de différentes glandes répandues dans l'Uretre, ainſi que dans la proſtate. La troiſieme, la trop grande dilatation des vaiſſeaux qui rampent dans la membrane qui tapiſſe intérieurement ce canal. La quatrieme, les rebords enflés des ulceres qui s'y forment, & les cicatrices que ces ulceres laiſſent après eux. La cinquieme, les brides & redoublements de la membrane interne de l'Uretre.

§. I.

Embarras de l'Uretre, nommés Carnoſités ſpongieuſes.

6°. On ne ſauroit avoir des idées claires & diſtinctes ſur la formation des Carnoſités, ſans le ſecours de l'Anatomie. Elle nous apprend que l'épaiſſeur de l'Uretre eſt formée, preſque dans toute la longueur de ce conduit, d'une ſubſtance ſpongieuſe, c'eſt-à-dire de l'aſſemblage d'une infinité de cellules qui communiquent entr'elles : que ce tiſſu ſpongieux eſt enveloppé de deux membranes, dont l'une forme la convexité, & l'autre la concavité de l'Uretre; que cette concavité eſt tapiſſée d'une membrane très-fine, & fort ſuſceptible d'extenſion : que la premiere portion de l'Uretre eſt ſimplement membraneuſe, & comme une continuation des tuniques de la veſſie; & qu'elle eſt nichée & enfoncée tout le long de la face ſupérieure de la proſtate à laquelle elle eſt très-unie & très-adhérente : que du fond de la cavité, en cet endroit du canal urinaire, s'éleve une éminence nommée verumontanum : que l'Uretre, en ſe prolongeant, forme une ſeconde éminence que Cowper a appellé le bulbe de l'Uretre; que le tiſſu ſpongieux, en abandonnant le bulbe, s'amincit, & en-

toure entiérement le canal de l'Uretre qu'il accompagne jusqu'au gland, ou cette même substance spongieuse acquiert beaucoup de volume : que les cellules dont l'assemblage forme ce tissu spongieux, sont continuellement remplies d'une quantité de sang plus ou moins grande; enfin, qu'à mesure que le gonflement de ces cellules devient plus considérable, la distension des membranes de l'Uretre, & sur-tout de celle qui tapisse intérieurement ce conduit, est portée à un plus haut degré.

7°. On doit supposer que, dans l'état de santé, l'action du tissu spongieux de l'Uretre contre la membrane qui forme le paroi interne de ce conduit, & la résistance de cette membrane, sont égales, c'est-à-dire, qu'elles se contrebalancent sans pouvoir se vaincre : cette égalité de force est une suite de la loi générale à laquelle toutes les parties du corps humain sont assujetties; elles ne restent constamment dans les lieux où la nature les a placées, que parce qu'elles y sont retenues par des forces antagonistes.

8°. Il n'en est pas de même lorsque le canal de l'Uretre est dans un état contre nature; par exemple, lorsque la membrane interne de ce canal a été affoiblie jusqu'à un certain point : dès-lors le tissu spongieux qui répond à l'endroit foible, s'y déjette, fait effort contre des fibres trop foibles pour

lui résister, les distend, les alonge, & les pousse au-dedans de la cavité du conduit; d'où résulte une petite tumeur, que nous nommons Carnosité spongieuse.

9°. Pour mieux faire entendre ce que je pense, je crois pouvoir me servir de l'analogie tirée de la formation de l'anevrisme. On sait que cette tumeur est produite en conséquence de quelque cause qui a diminué la résistance des membranes de l'artere, soit en la perçant, soit en la rongeant; alors le sang se porte avec plus d'efficacité vers l'endroit où le ressort est diminué, le dilate peu-à-peu, & en fait la tumeur anevrismale : de même la lame intérieure de la membrane de l'Uretre se trouvant rongée, ne résiste plus suffisamment à la compression que fait continuellement la lame extérieure sur le tissu caverneux placé entre deux : il faut donc qu'il se forme une tumeur dans l'intérieur du canal. L'analogie est d'autant plus grande, que les progrès de la Carnosité sont insensibles, comme le sont ceux de l'anevrisme; que ces progrès de l'anevrisme peuvent être retardés par une compression faite suivant l'Art, mais non pas sûrement empêchés ou détruits, de même que ceux de la Carnosité peuvent être réprimés par une compression analogue, mais incapable de les prévenir pour toujours.

10°. Il ſuffiroit, ce me ſemble, de faire attention à la fineſſe de la membrane qui tapiſſe intérieurement l'Uretre, à la privation de point d'appui du côté de la cavité de ce canal, à la fréquence des cauſes qui peuvent en affoiblir les fibres, dont les plus ordinaires ſont les cicatrices des anciens ulceres, & à la facilité avec laquelle le tiſſu ſpongieux s'épanouit & ſe dilate, pour adopter notre façon de penſer ſur la formation des carnoſités : mais voici différentes preuves qui viennent à l'appui de ces conſidérations, & qui nous paroiſſent mettre la choſe dans la plus grande évidence, malgré l'impoſſibilité qu'il y a de juger par les ſens de la nature des Carnoſités.

11°. Si l'on examine d'abord les cauſes antécédentes des Carnoſités de l'Uretre, on ſe convaincra qu'elles ſont ordinairement la ſuite des écoulements vénériens opiniâtres, ou traités par une méthode propre à faire ſéjourner dans le canal des matieres virulentes, que la bonne pratique exige qu'on en chaſſe auſſi promptement qu'il eſt poſſible : dans des circonſtances pareilles, je demande s'il eſt concevable que la membrane intérieure de l'Uretre, qui eſt ſi fine & ſi délicate dans ſa texture, puiſſe être ulcérée, arroſée, abreuvée & imbibée pendant un eſpace de temps conſidérable d'une liqueur virulente, âcre,

purulente, devenant toujours plus propre à détruire le tiſſu des parties par ſon ſéjour, ſans en conclure que les fibres de cette membrane doivent être tout au moins extrêmement affoiblies, ſur-tout dans les endroits où la matiere virulente ramaſſée aura fait un plus long ſéjour. C'eſt à ces endroits, que les cellules du tiſſu ſpongieux, ne trouvant qu'une très-foible réſiſtance qui s'oppoſe à leur expanſion, ſe feront jour dans la cavité de l'Uretre, &, par la diſtenſion de quelques portions de la membrane interne, formeront des eſpeces de petites poches membraneuſes, dont la concavité ſera remplie de tiſſu ſpongieux, & la convexité prominera plus ou moins dans la cavité du conduit. Il ne paroît pas qu'on puiſſe expliquer d'une maniere plus plauſible & moins ſyſtématique la formation des Carnoſités vénériennes.

12°. Avant l'invention du remede ſpécifique contre les Carnoſités, je veux dire des bougies dont on donnera en ſon lieu la deſcription, le ſecours le plus efficace qu'on mît en uſage dans cette Maladie étoit l'introduction des ſondes de Plomb graduées dans la cavité de l'Uretre, ce moyen produiſoit ſouvent de bons effets & ſoulageoit les Malades; mais ce n'étoit qu'une cure palliative, on voyoit bientôt les ſymptomes reparoître, ſans que les ſondes, in-

troduites à plusieurs reprises, procurassent jamais une guérison radicale. Par quelle vertu ces sondes pallioient-elles les symptomes, & procuroient-elles, du moins pour un temps, un plus libre cours à l'urine? C'est par le poids de leur métal, qui pressoit les Carnosités, les applatissoit, & en délivroit la cavité du conduit. Il faut donc que ces tumeurs soient d'une nature à pouvoir céder à la pression du Plomb; qualité qu'on trouve évidemment dans les Carnosités spongieuses. Quoi de plus vraisemblable, en effet, que de reconnoître dans des pelotons spongieux, enveloppés d'une membrane très-fine, une grande facilité à céder sous le poids d'un métal aussi pesant que le Plomb? On expliquera par-là tous les phénomenes qui arrivoient chez les Malades qui se servoient de ces sortes de sondes, & l'on rendra raison de la suspension quelquefois très-subite des accidents qui accompagnent les Carnosités.

13°. Le retour de cette Maladie, observé constamment par les Praticiens, peu de temps après la cessation de l'usage des sondes de Plomb, confirme presque démonstrativement l'existence des Carnosités spongieuses. Elles avoient cédé à la force de la pression du Plomb; les cellules spongieuses étoient rentrées dans le lieu de leur origine; la membrane qui les enveloppoit

s'étoit applatie ; la ſonde retenue pendant quelque temps, & introduite à diverſes repriſes dans l'Uretre, avoit comprimé ultérieurement & avec efficacité les veſtiges des Carnoſités dont le canal ſe trouvoit délivré. Ce calme trompeur perſuadoit aux Malades qu'ils avoient été bien guéris : mais ſe livroient-ils au moindre excès, une cauſe quelconque augmentoit-elle la raréfaction du ſang, & le déterminoit-elle à couler avec plus d'impétuoſité & en plus grande abondance vers le tiſſu ſpongieux de l'Uretre ; dès-lors les cellules ſe diſtendoient, ſe gonfloient, repouſſoient la membrane foible dans la cavité du canal, ſe déjettoient de nouveau avec elle dans l'Uretre, & y faiſoient renaître les carnoſités : c'eſt là une marche de la nature qu'il eſt bien difficile de méconnoître.

14°. On trouve dans les cadavres même la preuve que les Carnoſités ſont véritablement ſpongieuſes ; car ayant viſité le canal de l'Uretre dans des perſonnes qui avoient été juſqu'à la mort ſujettes à des Carnoſités, on a vu avec ſurpriſe qu'il n'y avoit dans ce conduit aucun veſtige de tumeur ou d'autres embarras qui eût pu donner lieu aux accidents qu'on avoit obſervés. Un moment de réflexion ſuffit pour faire ceſſer la ſurpriſe : étant bien évident que, pendant la vie, la préſence du ſang, pouſſé

continuellement dans le tiſſu ſpongieux de l'Uretre, entretenoit les cellules qui formoient la ſubſtance interne des Carnoſités dans un gonflement plus ou moins conſidérable; mais qu'aux approches de la mort, le mouvement de circulation diminuant peu-à-peu, & les forces vitales qui pouſſoient le ſang s'affoibliſſant, les cellules ont dû ſe vuider, s'affaiſſer par leur propre poids, & rentrer dans leur place naturelle. Cette diſparition des carnoſités n'a lieu que lorſque ces tumeurs ſont récentes, ou que du moins elles n'ont pas une grande ancienneté; car, dans ce dernier cas, il y a lieu de croire que l'humeur ramaſſée dans les cellules des Carnoſités, s'y eſt épaiſſie, durcie, & devenue ſouvent incapable de réſolution.

15°. Les raiſons que je viens d'expoſer, pour faire ſentir ce que je penſe ſur la maniere dont ſe forment les Carnoſités ſpongieuſes de l'Uretre, détruiſent entiérement l'opinion de ceux qui ont voulu mettre au rang des Carnoſités les glandes de l'Uretre devenues ſquirreuſes, les cicatrices endurcies, & les bords calleux des ulceres de ce canal : ce ſont bien à la vérité des embarras qui naiſſent dans l'Uretre; mais, comme nous le prouverons dans la ſuite, il y a des différences eſſentielles à remarquer entre eux & les Carnoſités ſpon-

gieuſes dont il eſt à préſent queſtion. Venons à des détails plus intéreſſants.

16°. La pratique fait remarquer beaucoup de variétés dans le volume des Carnoſités de l'Uretre, qui ſont tantôt très-petites, tantôt médiocres, & quelquefois aſſez groſſes pour boucher entiérement le canal. C'eſt la différente quantité de tiſſu ſpongieux qui s'y eſt déjetté, qui détermine les différents degrés de groſſeur dans ces Carnoſités. J'ai cité dans une Brochure, imprimée en 1746, une Obſervation fort ſinguliere, & dont la fidélité auroit pu être ſuſpectée, ſi l'Auteur, qui me la communiqua, n'eût été à l'abri de tout ſoupçon : cette Obſervation rouloit ſur une Carnoſité, laquelle, au rapport de feu Mr. Fits-Géral, Profeſſeur en Médecine, & Membre de la Société Royale des Sciences, s'alongeoit aſſez de temps en temps pour ſortir par l'extrêmité de l'Uretre, ce qui obligeoit le Malade à la couper lorſque cela arrivoit. Si l'on peut donner à cette excroiſſance du canal de l'Uretre le nom de Carnoſité, il faut du moins convenir que l'eſpece en eſt unique.

17°. L'Uretre ne renferme quelquefois qu'une ou deux Carnoſités; d'autres fois il y en a pluſieurs; j'ai vu des Malades dont le conduit en étoit comme farci : lorſqu'elles ſont nombreuſes, ou elles ſont comme

entaſſées les unes très-près des autres, ou elles ſont placées à la file, de diſtance en diſtance.

18°. Quoique les Carnoſités ſpongieuſes puiſſent naître indiſtinctement dans les différents endroits du canal de l'Uretre, l'expérience m'a cependant appris que leur ſiege étoit aſſez conſtamment à la foſſe naviculaire, & vers l'extrêmité poſtérieure du bulbe de l'Uretre, près du verumontanum. Je ne ſuis pas bien perſuadé, comme je l'avois avancé autrefois, qu'il ſe forme de ces ſortes de Carnoſités dans la portion membraneuſe de l'Uretre qui eſt couchée ſur la proſtate. Je crois même avoir des raiſons pour penſer le contraire, & pour devoir attribuer à d'autres cauſes les fréquents embarras qui naiſſent dans cette premiere portion de l'Uretre; c'eſt ce qu'on tâchera d'éclaircir dans la ſuite de cet Ouvrage. (*)

19°. Il y a des Carnoſités récentes, il y en a d'anciennes : les premieres ſont entretenues uniquement par le gonflement du tiſſu ſpongieux, déjetté dans la cavité de l'Uretre avec ſa petite enveloppe membraneuſe; elles ſont aſſez molles, aſſez flexibles, & ſuſceptibles d'une prompte fonte: les autres ſont plus ou moins renitentes, dures,

(*) *Voyez le* §. *ſuivant*, *N°.* 35.

dures, calleuſes, très-difficiles & ſouvent impoſſibles à fondre. Le ſang contenu dans le tiſſu ſpongieux des Carnoſités récentes, conſerve encore une certaine fluidité ; & les petites membranes, qui entrent dans leur compoſition, jouiſſent preſque de toute leur ſoupleſſe naturelle : au contraire, le ſang, dans les anciennes Carnoſités, s'y eſt épaiſſi, figé, & comme durci; les parties ſolides s'y ſont racornies, deſſéchées, & y ont perdu leur flexibilité.

20°. Les Carnoſités, ainſi que les autres maladies, ont leur temps, qu'elles parcourent ſucceſſivement : dans le commencement, les Malades qui en ſont attaqués s'en apperçoivent à peine ; les accroiſſements que ces tumeurs prennent enſuite, ſont quelquefois forts lents, & d'autre fois très-rapides : lorſque le mal eſt parvenu à ſon état, c'eſt-à-dire, au plus haut degré de ſon accroiſſement, c'eſt alors que les Malades, qui étoient auparavant fort tranquilles ſur leur état, tombent dans de vives alarmes, & puis éprouvent les ſymptomes fâcheux qu'on détaillera dans la ſuite.

21°. Le virus vénérien eſt, ſans contredit, la ſource la plus ordinaire des Carnoſités de l'Uretre : elles arrivent principalement à ceux qui ont eu des chaudepiſſes d'un mauvais caractere, rebelles, né-

gligées, mal traitées ou nombreuſes, & à la ſuite des ulceres de ce canal. Il n'eſt pas extraordinaire de voir ces Carnoſités ne ſe montrer que pluſieurs années après les écoulements vénériens ; dans d'autres circonſtances elles paroiſſent fort peu de temps après : il arrive auſſi quelquefois qu'elles accompagnent les Maladies Vénériennes, & qu'il faut les traiter en même temps les unes & les autres, ce qui fait un traitement compliqué & difficile.

22°. De ce que les cauſes de ces embarras de l'Uretre ſont communément vénériennes, on concluroit fort mal-à-propos qu'elles le fuſſent toujours : cette concluſion ne peut être dictée que par l'ignorance, la prévention, ou l'amour ſordide du gain. Il eſt honteux que dans une Profeſſion deſtinée au ſoulagement & à la conſervation de l'humanité, on trouve des gens que l'appas de l'or éblouit au point de leur faire imaginer des maux qui n'exiſtent pas. Heureuſement le nombre de cette eſpece de gens eſt petit. Mais, pour revenir à mon ſujet, j'ai vu plus d'une fois des Malades qui n'avoient jamais eu de mal vénérien, & qui cependant avoient des Carnoſités dans l'Uretre. Ne ſuffit-il pas, en effet, pour y en faire naître, que, par une cauſe quelconque, la réſiſtance de quelque portion de la membrane interne

de l'Uretre, ſoit moindre que l'effort du tiſſu ſpongieux qui y répond?

23°. L'introduction d'une bougie dans l'Uretre eſt le vrai & l'unique moyen de s'aſſurer de la préſence des Carnoſités : on connoît auſſi par-là leur unité ou leur multiplicité, ſi elles ſont petites ou groſſes, & dans quel endroit elles ſont placées. Les réponſes du Malade aux interrogations d'un Praticien éclairé, les Maladies Vénériennes qui ont précédé, ou qui ſubſiſtent encore, peuvent donner des éclairciſſements ſur les cauſes. Quant aux effets, il eſt aiſé de ſe perſuader que le conduit de l'urine ne ſauroit être rétreci par les Carnoſités, ſans qu'il ſurvienne de ſymptomes plus ou moins conſidérables. Les Malades ſont ſouvent tourmentés d'une dyſurie, ou grande difficulté d'uriner, accompagnée d'ardeur, de chaleur, de cuiſſon. Leurs urines ſont troubles, rouges, ſanguinolentes, épaiſſes & ſouvent chargées d'un ſédiment qui peut en impoſer pour du pus; la veſſie charrie des matieres glaireuſes que le Malade ne chaſſe ordinairement qu'avec des efforts pareils à ceux que font les calculeux. Il eſt quelquefois tourmenté de fréquentes envies d'uriner, qui ne ſont ſuivies que de quelques gouttes; l'incontinence d'urine eſt principalement l'effet que produiſent les embarras qui ſont voiſins du

col de la veſſie. Ce qui arrive aſſez conſtamment aux Malades dont nous parlons, c'eſt de rendre, un moment après avoir uriné, des gouttes d'urine qui gâtent le linge; & cela a lieu ſur-tout lorſqu'il y a pluſieurs Carnoſités placées à une certaine diſtance les unes des autres : quelquefois l'urine pouſſée au-delà du ſphyncter de la veſſie, mais retenue enſuite par des Carnoſités, fait des efforts réitérés contre les parois du canal, & s'ouvre des routes nouvelles, ce qui entraîne des fiſtules, dont on parlera autre part. En conſéquence des Carnoſités, il peut ſurvenir une iſchurie, & le canal urinaire être ſi impraticable aux bougies & à la ſonde, qu'on voie les Malades périr miſérablement avec un ventre tendu, météoriſé, & beaucoup d'autres accidents. On ſent combien, dans ces circonſtances, la mort eſt inévitable, puiſque l'urine ne pouvant paſſer par ſon conduit excrétoire, verſée néanmoins par les ureteres dans la cavité de la veſſie, s'y accumule, & en diſtend les parois; y acquiert par ſon ſéjour un degré extrême d'âcreté, irrite & ronge la membrane interne, & y cauſe une inflammation qui ne peut que devenir bientôt gangreneuſe : ajoutons à cela le repompement de l'urine dans la maſſe du ſang, pour peu que le Malade réſiſte à ſon état.

24°. Ce n'eſt que par une connoiſſance exacte du caractere des Carnoſités qui ſont dans l'Uretre, & par une grande attention à tous les ſymptomes, même à ceux qui pourroient paroître les moins eſſentiels, que le Chirurgien ſe met à même de porter un pronoſtic aſſuré ſur la poſſibilité de la guériſon, ſur la briéveté ou la longueur du traitement; en un mot, ſur les événements auxquels on doit s'attendre.

§. II.

Embarras de l'Uretre, dépendants des glandes qui répondent à ce conduit.

25°. 1°. On a dit plus haut que le commencement de l'Uretre étoit niché tout le long de la face ſupérieure de la proſtate, & y étoit très-adhérent. Cette glande a un volume conſidérable, une conſiſtance aſſez ferme, & la figure à peu près d'un ovale irrégulier, dont la baſe répond au col de la veſſie, & la pointe au bulbe de l'Uretre. Elle eſt recouverte extérieurement d'une membrane qu'on croit être en partie muſculaire; elle eſt principalement compoſée, dans ſon tiſſu intime, de pluſieurs petits ſacs ou follicules, chacun deſquels a un conduit excrétoire qui va s'ouvrir dans la premiere portion de l'Uretre, autour des

parties latérales de la groſſe portion du verumontanum.

26°. 2°. Les glandes de Cowper ſont deux corps du volume d'une petite feve, d'une figure ovale, applatis, placés au côté de l'Uretre près du bulbe, recouverts des muſcles accélérateurs, ayant chacun un conduit excrétoire qui fait un chemin aſſez conſidérable dans le tiſſu ſpongieux avant de percer la membrane interne du canal de l'Uretre où ils s'ouvrent obliquement. On attribue à Cowper la découverte d'une troiſieme glande beaucoup plus petite que les deux précédentes, placée dans le tiſſu ſpongieux de l'Uretre, à la courbure que fait ce canal ſous les os pubis, & ſe déchargeant dans la cavité par deux petits orifices.

27°. 3°. Mr. Litre a décrit une autre glande, large d'un pouce, rougeâtre, ſituée au-deſſous de la proſtate, dans le tiſſu ſpongieux, entre les deux membranes de l'Uretre, ceignant la membrane interne de ce conduit, qu'elle perce de pluſieurs petits trous, qui ne ſont pas aiſés à appercevoir, non plus que les petits conduits auxquels ils aboutiſſent.

28°. 4°. Il n'eſt pas moins difficile de découvrir une glande particuliere, que Mr. Morgagni a vue ſous l'extrêmité du bulbe, & qui ſe décharge dans l'Uretre.

29°. 5°. Ce célebre Anatomiſte a décrit mieux que perſonne les lacunes de l'intérieur de l'Uretre, dont les plus conſidérables s'ouvrent aux endroits de la cavité de ce canal qui ſont proche le gland, particuliérement ſous le frein & dans la foſſe naviculaire, & les plus petits ſe font jour indiſtinctement dans toute la longueur de ce conduit, & ſont en très-grand nombre. Ces lacunes répondent à des canaux excrétoires, qui partent des corps glanduleux, plús ou moins ſenſibles, qui ſont diſperſés dans le tiſſu ſpongieux de l'Uretre; de ſorte que la convexité de la membrane interne eſt comme ſurchargée de ces glandes.

30°. Tout cet apparat glanduleux, après avoir ſéparé de la maſſe du ſang & travaillé différentes liqueurs, les verſe dans le canal commun de l'Uretre. Tant que les ſecrétions & les excrétions de ces liqueurs ſe font ſuivant les loix établies par la nature, l'obſtruction de ces glandes n'eſt point à craindre : mais ſi, par une cauſe quelconque les humeurs, ſéparées & dépoſées dans les follicules, ou autres réſervoirs de ces glandes, s'y épaiſſiſſent au point de ne pouvoir pas paſſer par les détroits & orifices des tuyaux excrétoires; ſi devenues viſqueuſes, tenaces, glutineuſes, elles s'attachent aux parois de ces réſervoirs & s'y accumulent; s'il ſe fait dans

ces glandes une ſecrétion trop abondante, & que l'excrétion ne lui ſoit pas proportionnée ; ſi une compreſſion extérieure gêne le cours des fluides dans la ſubſtance glanduleuſe, & y occaſionne des ſtaſes ; ſi les lacunes & les orifices des tuyaux excrétoires glanduleux ſont obſtrués par des matieres épaiſſes qui ſéjournent dans l'Uretre, & enduiſent certains endroits de ſes parois ; ſi l'âcreté de ces matieres irrite & fait reſſerrer ces orifices ; ſi, aux liqueurs qui ſe filtrent dans le corps glanduleux, ſe mêlent des parties hétérogenes virulentes, ſur-tout d'une vertu épaiſſiſſante ; ſi ces glandes tombent dans un état ſquirreux, ce qui arrive ſur-tout à la proſtate ; ſi cette glande abcédée fait boſſe vers ſa face ſupérieure, dans laquelle eſt niché & enfoncé le commencement de l'Uretre ; dans ces diverſes circonſtances ou autres ſemblables, on obſervera des embarras glanduleux qui boucheront plus ou moins ce conduit excrétoire de l'urine.

31°. Les glandes de l'Uretre peuvent donc s'obſtruer, groſſir & former des tumeurs, dont le volume, s'avançant plus ou moins dans la cavité de ce canal, en diminue le calibre.

32°. Parmi les embarras glanduleux, il faut diſtinguer ceux qui ſont récents, de ceux qui ſont anciens & invétérés ; ceux

qui n'affectent qu'une seule partie de l'Uretre, de ceux qui y occupent plusieurs endroits à la fois; ceux qui sont voisins du gland, de ceux qui en sont éloignés; ceux dont le volume est assez considérable pour fermer entiérement le passage à l'urine, de ceux qui ne font que le rétrecir; ceux qui accompagnent d'autres maladies, dont ils sont tantôt la cause, tantôt l'effet, de ceux qui sont simples & sans complications.

33°. Si ces embarras dépendent de l'obstruction des petits corps glanduleux, ou des lacunes qui sont disposées dans le tissu de l'Uretre, il est plus facile d'y remédier; mais si c'est la glande prostate qui est obstruée, les obstacles à la guérison deviennent très-considérables. On ne sauroit donner aux maladies qui attaquent cette glande une trop sérieuse attention; j'en ai fait un des principaux objets de mes recherches: ces maladies sont plus fréquentes qu'on ne l'imagine, & il y a lieu de croire que les Praticiens les ont peu connues, puisqu'ils en ont si peu parlé.

34°. Un grand nombre d'Observations très-exactes m'ont appris, 1°. que la prostate étoit très-sujette à se gonfler & à se tuméfier, ce qui dépend de l'arrêt de la liqueur qui se filtre dans son tissu, & principalement de son séjour dans les follicules, où elle s'accumule, s'épaissit, acquiert

de mauvaiſes qualités, & diſtend de plus en plus les parois de ces petits ſacs membraneux; 2°. que cette glande devenoit ſouvent ſquirreuſe, ce qu'on doit attribuer à certaines diſpoſitions qui font que la matiere proſtatique devient concrete & dure: j'ai vu la ſubſtance de cette glande qui étoit véritablement cartilagineuſe; je l'ai trouvée quelquefois remplie d'une matiere topheuſe. 3°. L'expérience m'a auſſi appris que la proſtate étoit ſujette à s'abcéder.

35°. Quoique l'on conſidere la proſtate dans la moins fâcheuſe de ces trois eſpeces de maladies, c'eſt-à-dire, dans ſon ſimple gonflement, on ne laiſſera pas d'entrevoir du danger pour le Malade, ſur-tout ſi le gonflement eſt porté à un haut degré; car alors la premiere portion de l'Uretre, qui eſt nichée & enfoncée tout le long de la face ſupérieure de la proſtate, à laquelle elle eſt très-adhérente & très-unie, ne ſauroit qu'être puiſſamment comprimée de bas en haut & par les côtés : delà la diminution, & ſouvent l'obturation totale de cette partie du canal urinaire, & conſéquemment une iſchurie ou entiere ſuppreſſion d'urine. Les différents degrés de tuméfaction de cette glande font la meſure de divers embarras, plus ou moins conſidérables, qui arrivent dans cette premiere portion de l'Uretre : ces embarras ſont très-

fréquents, ainſi que l'expérience journaliere l'apprend à tous ceux qui ſont tant ſoit peu verſés dans le traitement des Maladies de l'Uretre. Une difficulté qui ſe préſente ici à réſoudre, c'eſt de ſavoir ſi, indépendamment des tuméfactions de la proſtate, il ſe forme dans la premiere portion de l'Uretre des embarras qui dépendent des Carnoſités ſpongieuſes. Les ſeules notions anatomiques décident qu'il ne s'y en forme point, étant démontré que l'Uretre, dans le trajet qu'il fait ſur la glande proſtate, eſt un ſimple conduit membraneux, dénué dans ſon épaiſſeur du tiſſu caverneux ou ſpongieux, dont la préſence eſt abſolument néceſſaire pour la formation de ces ſortes de Carnoſités. Il eſt donc certain que les embarras de l'Uretre, qui ſont voiſins du col de la veſſie, & qu'on prend pour des véritables Carnoſités, ne ſont autre choſe que la tuméfaction de la proſtate, ou bien le gonflement de la groſſe portion du verumontanum, que je crois être très-ſuſceptible d'épanouiſſement. J'ai très-ſouvent trouvé, à l'endroit de l'Uretre où eſt placée cette caroncule, des embarras accompagnés du rétreciſſement du conduit, depuis cet endroit juſqu'au col de la veſſie : j'ai même remarqué dans preſque tous les Malades que j'ai traités, que cette partie de l'Uretre étoit plus ſenſible que le

reſte du conduit; cette ſenſibilité eſt quelquefois portée à un tel point, que, par la ſeule impreſſion de la bougie, il s'allume un mouvement de fievre qui n'a pas ordinairement de ſuites. (*)

36°. On doit regarder comme une choſe hors de tout doute, que, la proſtate acquiert ſouvent une nature ſquirreuſe; il eſt aiſé de connoître ſi elle eſt dans cet état, en paſſant un ou deux doigts mouillés d'huile dans le fondement, & les dirigeant vers le col de la veſſie, au voiſinage duquel cette glande eſt placée. La tumeur ſquirreuſe de la proſtate occaſionne dans la premiere portion de l'Uretre un rétreciſſement, qui augmente par gradation, & en raiſon des accroiſſements de la tumeur. Il eſt important que nous faſſions remarquer que la proſtate, à meſure qu'elle groſſit, change de plus en plus la direction du col de la veſſie, qui ſe trouve placé au delà de cet obſtacle inſurmontable, & plus bas que dans la ſituation naturelle; dès-lors les yeux ou les ouvertures de la ſonde ne ſauroient ſe trouver à portée de recevoir l'urine, & le Malade périt miſérablement: on peut cependant, dans ce cas, avoir re-

(*) Avant l'invention de nos bougies, on voyoit périr quelquefois ces ſortes de Malades de rétention d'urine; & je trouvois, par l'ouverture du canal de l'Uretre, que l'endroit du rétreciſſement étoit dans un état de phlogoſe.

cours à une opération chirurgicale, dont il sera fait mention dans la suite. Il faut bien distinguer les squirres parfaits de la prostate, d'avec ceux qui sont imparfaits. On se flatteroit vainement de guérir les premiers; mais il y a des ressources pour les autres. Les concrétions squirreuses de la prostate ne dépendent pas toujours d'une cause vénérienne; j'ai vu plusieurs malades, qui avoient cette glande très-dure, sans jamais avoir eu de mal vénérien; j'en ai vu un grand nombre chez lesquels le virus vérolique avoit produit & entretenoit cette maladie; elle m'a paru, dépendre dans d'autres, d'une cause vénérienne compliquée de scrophules : toutes ces différentes causes méritent beaucoup d'attention & de lumieres de la part des Praticiens, sans quoi il est bien à craindre qu'ils ne soient pas heureux dans leur traitement.

37°. Les Abcès de la prostate sont une autre espece de maladie, qu'il est très-essentiel de connoître, & qui s'est présentée souvent à moi dans le cours de ma pratique. Il faudroit ignorer entiérement ce que l'Anatomie nous apprend sur la situation de cette glande, pour ne pas comprendre qu'étant abcédée, elle doit non-seulement faire naître dans la premiere portion de l'Uretre un obstacle au cours de l'urine; mais que le pus se faisant jour dans les

parties voiſines, comme vers le ſcrotum, le périnée, l'anus, la veſſie, l'inteſtin rectum lui-même, ſur lequel le corps de la proſtate eſt couché, il doit en réſulter des accidents très-fâcheux, dont on parlera plus au long ailleurs. Par le doigt indice, mouillé d'huile, introduit dans le fondement, & incliné de derriere en devant, vers le ſiege de la proſtate, on y apperçoit ſans beaucoup de peine la fluctuation. C'eſt une très-mauvaiſe méthode d'attendre la parfaite maturité de ces abcès; car il arrive ſouvent qu'ils s'ouvrent dans la veſſie, près de ſon col, & que la fievre, qui ſe met de la partie, fait périr bientôt le malade. L'abcès de la proſtate, ainſi que les autres maladies de cette glande, peut dépendre de différentes cauſes, leſquelles ſont tantôt vénériennes, & tantôt ne le ſont pas.

38°. Les réflexions les plus ſérieuſes ſur les embarras de l'Uretre, qui naiſſent du mauvais état des glandes qui répondent à ce canal, ſont d'autant plus néceſſaires, qu'elles peuvent nous faire diſtinguer ſouvent la cauſe & le ſiege de pluſieurs autres maladies, ſoit de l'Uretre, ſoit de la Veſſie, pour leſquelles on fait des remedes inutiles, ſi on n'attaque le vice local.

§. III.

Embarras vaſculeux de l'Uretre.

39°. Je ne ſais pourquoi ceux qui ont parlé des différentes obſtructions de l'Uretre, ont ſi fort négligé de faire des remarques ſur les embarras vaſculeux de ce canal. Ils ſont cependant les cauſes aſſez fréquentes de ces obſtructions, s'il en faut croire ce que mon expérience m'a appris ſur les Malades, & ce qui m'a été confirmé par l'inſpection des Uretres que j'ai ouverts, ou vu ouvrir après la mort de ceux qui avoient de pareils embarras.

40°. Il eſt eſſentiel que nous obſervions ici, que la membrane qui tapiſſe intérieurement l'Uretre, eſt parſemée d'une quantité prodigieuſe de vaiſſeaux capillaires ſanguins, dont les artériels ſont fournis principalement par les arteres hypogaſtriques, & les veineux par des veines du même nom; que les dernieres diviſions de ces arteres & de ces veines dans le tiſſu ſpongieux de l'Uretre, & dans les membranes qui l'enveloppent, ne tombent point ſous les ſens, mais qu'on apperçoit ſeulement, à la membrane interne, un réſeau vaſculeux admirable, qui ne paroît jamais mieux que lorſqu'elle a été enflammée; que l'é-

tat inflammatoire, ou phlogiſtique, de cette membrane, en augmente beaucoup la ſenſibilité; que ce même état entraîne néceſſairement une dilatation des vaiſſeaux ſanguins, & ſur-tout des artériels, plus grande que dans l'état naturel; que, dans d'autres circonſtances, les vaiſſeaux veineux ſe dilatent, & ſe gonflent beaucoup; & que, dans ces deux cas, la cavité de l'Uretre eſt rétrecie, ce qui donne lieu à des accidents qu'on attribue mal à propos à des véritables Carnoſités.

41°. Les embarras vaſculeux du conduit urinaire ne ſont donc autre choſe qu'une dilatation, contre nature, des artériels, ou des veinules qui arroſent la membrane interne de ce conduit. Si ce ſont les veines, qui, en ſe dilatant, forment des tumeurs molles, noirâtres, indolentes & noueuſes, on aura pour lors des varices; ſi c'eſt le ſang qui ne coule pas avec la même facilité, que dans l'état de ſanté, dans les dernieres diviſions des arteres, y jouiſſant pourtant d'un plus grand mouvement, & y excitant plus de chaleur, telle ou telle portion de l'Uretre tombera dans un état de phlogoſe.

42°. Une trop grande débilité ou foibleſſe dans la texture des tuniques des veines de la membrane qui tapiſſe l'Uretre, leur extention forcée, un ſang épais, &

peu propre à circuler, qui engorge ces vaiſſeaux, mais ſur-tout des chaude-piſſes qui ont précédé, donnent lieu aſſez ſouvent à la formation des varices de ce conduit excrétoire de l'urine. Ces tumeurs variqueuſes ſont plus ou moins renflées, & par-là elles obſtruent plus ou moins le canal. Elles naiſſent au voiſinage du col de la veſſie plus fréquemment que dans toute autre partie, ce qui ne paroîtra point ſurprenant ſi l'on fait attention au plexus veineux qui couvre la convexité ſupérieure de la premiere portion de l'Uretre qui eſt nichée dans la proſtate. Ces varices s'ouvrent quelquefois, & donnent du ſang : bien-loin d'augmenter la ſenſibilité de l'Uretre, elles la diminuent & l'émouſſent; de ſorte que les Malades qui en ſont affectés ſouffrent très-patiemment, & ſans ſentir preſque aucune douleur, l'introduction de la ſonde & des bougies : par la compreſſion, ces varices s'applatiſſent aſſez facilement; mais peu après elles ſe renflent & reproduiſent la maladie, c'eſt-à-dire, la difficulté d'uriner & les ſymptomes qui l'accompagnent.

43°. Quoique les cauſes générales des obſtructions inflammatoires puiſſent donner lieu à la ſeconde eſpece d'embarras vaſculeux, il eſt pourtant certain qu'elle eſt preſque toujours la ſuite des reſſerrements ſpaſmodiques de l'Uretre, leſquels, en for-

çant les fibres de la membrane interne, occaſionnent des arrêts de ſang dans l'extrêmité des arteres, qui ſont ſuivis d'un état phlogiſtique en tel ou tel endroit du canal. Cette phlogoſe attaque principalement la premiere portion de l'Uretre, près le col de la veſſie, & conſéquemment le voiſinage du verumontanum : la dyſurie, la ſtrangurie, & quelquefois l'iſchurie ſont les ſymptomes de cet embarras phlogiſtique de l'Uretre. On peut le connoître par l'introduction de la ſonde & de la bougie, laquelle, étant parvenue à l'endroit de la phlogoſe, n'y eſt point arrêtée comme elle le feroit par le gonflement de la proſtate ou du verumontanum; mais eſt ſeulement reſſerrée & fortement comprimée dans ſon paſſage vers le col de la veſſie, & y excite toujours une très-vive douleur : cette remarque n'eſt pas le fruit de l'imagination, elle eſt fondée ſur une longue expérience.

44°. L'embarras vaſculeux & phlogiſtique de la membrane interne du commencement de l'Uretre eſt rarement ſimple; il eſt pour l'ordinaire accompagné, ou de reſſerrement ſpaſmodique de la partie du canal qui eſt phlogoſé, ou du gonflement de la proſtate, ou de la tuméfaction du verumontanum, ou des cicatrices d'anciens ulceres, ou de quelque écoulement vénérien, ou des brides qui traverſent le ca-

nal, ou d'autres corps étrangers qui mettent obſtacle plus ou moins à la libre ſortie de l'urine.

45°. Perſuadé que le meilleur Livre ne ſauroit nous inſtruire auſſi ſolidement que l'ouverture des cadavres, je n'ai point négligé les occaſions d'en ouvrir; j'ai vu que chez les perſonnes qui avoient eu pendant long-temps des embarras au verumontanum, & dans la premiere portion de l'Uretre, cette partie du canal, juſqu'au col de la veſſie, étoit très-rétrecie, rouge, & avec tous les ſignes d'une inflammation antécédente : or, cela ſeul ne démontre-t-il pas la vérité de ce que nous venons d'avancer?

§. IV.

Embarras de l'Uretre, dépendants des bords des ulceres de ce canal & des cicatrices.

46°. Rien n'a tant varié que les opinions des Auteurs ſur la formation des embarras qui naiſſent dans l'Uretre; l'écueil dans lequel la plupart ſont tombés, c'eſt d'avoir voulu aſſigner la même cauſe & le même caractere à tous les embarras de ce conduit, qui ſont certainement de différentes eſpeces : c'eſt pour avoir ignoré cette vérité, qu'un Chirurgien de Florence a

avancé que le ſiege des Carnoſités ſe trouvoit toujours au verumontanum, & qu'elles n'étoient autre choſe que des ulceres de cette partie, dont les bords enflés rétreciſſoient le paſſage de l'urine.

47°. Il n'eſt pas douteux que, dans certaines circonſtances, il ſe forme dans l'Uretre des ulceres; mais il eſt très-faux qu'ils ſoient la cauſe de tout ce qu'on appelle Carnoſités ou embarras de ce conduit.

48°. Les bords des ulceres de l'Uretre ſont ou unis & plats, ou enflés & fongueux, ou calleux : dans ces derniers cas, il eſt évident que ces bords relevés au-deſſus du niveau de la membrane interne du conduit, rétreciſſent ſa cavité, oppoſent un obſtacle à la ſortie de l'urine; obſtacle qui devient d'autant plus grand, que l'humeur âcre & virulente, fournie par les ulceres, irrite davantage la membrane interne de ce conduit, & y occaſionne un état de criſpation.

49°. Les cicatrices anciennes & calleuſes, placées dans l'Uretre, y produiſent auſſi des embarras, ſoit à raiſon de leur volume, ſoit à cauſe d'une eſpece de reſſerrement, ou rétraction, qui arrive conſtamment aux fibres qui ſont voiſines des endroits cicatriſés; principalement lorſque la partie affectée eſt tendineuſe, aponévrotique ou membraneuſe.

50°. Nous aurons occaſion dans la ſuite de cet Ouvrage d'entrer dans de plus grands détails ſur les ulceres & les cicatrices, que nous n'avons conſidérées ici que comme faiſant partie des embarras de l'Uretre, dont nous donnons le dénombrement.

§. V.

Embarras de l'Uretre, dépendants des brides & redoublements membraneux qui ſe forment dans ce canal.

51°. La ſurface interne de l'Uretre, qui dans l'état naturel eſt liſſe & polie, devient par certaines diſpoſitions morbifiques, inégale & peu unie. Cette inégalité, indépendamment des carnoſités, tumeurs & gonflements, dont nous avons parlé ci-devant, dépend quelquefois de certains redoublements de la membrane interne de l'Uretre, ou de certaines brides qui s'échappent d'une paroi, &, après avoir traverſé la cavité, vont ſe terminer à la paroi oppoſée. J'ai trouvé pluſieurs fois, à l'ouverture des cadavres, des replis de la membrane interne de l'Uretre, reſſemblant parfaitement aux valvules qu'on trouve dans les veines. Mr. Sharp, dans ſes Recherches Critiques ſur l'état préſent de la Chirurgie, aſſure que, dans l'Uretre d'un ca-

davre, il a trouvé, près du verumontanum, un filament qui alloit en travers de l'Uretre, & qui avoît empêché la ſonde de pénétrer, ce qui occaſionna une rétention d'urine mortelle ; que, dans un autre, il remarqua de petits filaments, dont quelques-uns étoient lâches, & dont un avoit neuf lignes de longueur, & étoit attaché par ſes deux extrêmités à l'Uretre, mais alloit ſelon la direction du canal ; & que dans un troiſieme, outre la contraction du canal, il a vu une petite excroiſſance qui reſſembloit à une des valvules tricuſpidales du cœur.

52°. Les Obſervations de ce Chirurgien Anglois, celles d'autres Chirurgiens que Mr. Scharp ne nomme pas, & les miennes propres, prouvent démonſtrativement l'exiſtence de cette cinquieme eſpece d'embarras du canal de l'Uretre qui s'oppoſe à la libre excrétion de l'urine, & à l'introduction de la ſonde dans le cas de rétention de cette humeur excrémentitielle.



SECONDE PARTIE.

Des effets du Remede que j'emploie, fondé ſur mes Obſervations.

53°. APrès avoir donné, dans la premiere Partie de ce Traité, la théorie des Maladies de l'Uretre, & cela dans un plus grand détail qu'on ne l'avoit fait, je crois, juſqu'ici, nous allons paſſer au traitement de ces Maladies. Le portrait abrégé des maux que produiſent les embarras de l'Uretre, tel que je viens de le tracer, ſuffit pour faire ſentir de quel prix eſt un Remede qui peut en prévenir & en détruire les effets. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on l'a cherché; les plus grands Maîtres de l'Art ont propoſé pluſieurs méthodes, mais pour la plupart nuiſibles, ou du moins infructueuſes : il ne ſera pas cependant hors de propos d'en donner une légere idée, avant de paſſer à l'expoſition des effets que produit le médicament que j'ai été aſſez heureux de découvrir après Mr. Daran.

54°. On peut les réduire à quatre principales : 1°. On employoit les corroſifs, qu'on introduiſoit par le moyen des bougies; on conſolidoit enſuite, avec les cica-

triſants, les petits ulceres qui reſtoient: mais on reconnut, par des expériences fatales, que ces corroſifs enflammoient, rongeoient, ulcéroient la partie ſaine de l'Uretre, & ne guériſſoient pas la partie malade. Les précautions que l'on vouloit oppoſer à ces inconvénients devenoient inutiles, & n'empêchoient pas que les Malades ne fuſſent expoſés fréquemment à des inflammations à la verge, à des abcès au périnée, & même à la gangrene.

55°. 2°. A cette méthode, qui eſt depuis long-temps abandonnée par les habiles Praticiens, en ſuccédoit une autre, qui ne ſe trouve pas meilleure: on faiſoit une inciſion pareille à celle qu'on pratiquoit pour l'extraction de la pierre; tous les obſtacles, c'eſt-à-dire, les carnoſités, étoient à découvert; on pouvoit facilement appliquer deſſus les remedes corroſifs: mais après que la plaie étoit fermée, les Malades ſe trouvoient plus mal qu'auparavant, à cauſe que l'endroit de l'Uretre, où l'on avoit appliqué les corroſifs, s'étoit encore plus rétreci par la cicatrice.

56°. 3°. En abandonnant les corroſifs & les inciſions qu'on employoit dans le but de fondre les carnoſités, on s'eſt contenté de chercher des moyens pour dilater l'Uretre & applanir les obſtacles qui s'y rencontroient, à l'aide d'une canule d'argent,

d'argent, creuſe & ouverte par les deux bouts, en introduiſant dans le canal des tentes qu'on groſſiſſoit peu-à-peu, & imbibées de cire fondue & d'onguent ; on leur faiſoit traverſer toute la longueur de la canule, en les pouſſant avec un ſtilet, juſqu'à ce qu'elles fuſſent parvenues juſqu'à l'endroit de l'Uretre rétreci. Alors on retiroit la canule, & on y laiſſoit la tente, qu'on faiſoit auſſi ſortir au bout de quelques heures, par le moyen d'un fil qui y étoit attaché, & qui pendoit au dehors: mais on s'eſt apperçu que ces tentes, en dilatant le canal à l'endroit où elles étoient placées, rétreciſſoient les extrêmités & les reſſerroient à proportion de la dilatation de l'entre-deux.

57°. 4°. Enfin, pour parvenir à applanir l'Uretre, on s'eſt ſervi des ſondes de plomb, dont on augmentoit peu-à-peu la groſſeur : il eſt vrai qu'on parvenoit quelquefois par cette méthode à une eſpece de guériſon apparente ; mais comme la racine du mal n'étoit point emportée, c'eſt à-dire, que les carnoſités n'étoient point fondues, & n'étoient que preſſées ou applaties, elles s'élevoient à la moindre occaſion que les Malades donnoient au ſang de s'échauffer & de ſe raréfier : c'étoit toujours à recommencer, comme nous l'avons dit ci-deſſus, dans la premiere Partie,

à l'Article des Carnoſités. Il n'en eſt pas de même de la méthode que nous ſuivons. Le Remede dont je me ſers s'introduit dans l'Uretre par le moyen des bougies que je compoſe. La guériſon des carnoſités qui ſe préſentent le long du canal de l'Uretre, & qui ſe trouvent ordinairement à la foſſe naviculaire & au verumontanum, eſt le premier effet de l'action de mes bougies: elles operent en plus ou moins de temps, ſelon le degré de force que je leur donne; j'en modifie l'action, ſelon la ſenſibilité plus ou moins grande de l'Uretre. Lorſque les carnoſités ſont placées au-deſſus de la proſtate, vers le col de la veſſie, les bougies trouvent plus de réſiſtance, & la guériſon eſt moins prompte, ſur-tout ſi les carnoſités ſont anciennes, ce qu'on doit attribuer moins aux carnoſités mêmes qu'au gonflement & à la tuméfaction de cette glande, que l'on doit combattre juſqu'à ce que la bougie ayant paſſé au-delà des obſtacles, excite par ſon ſéjour un écoulement qui diminue peu-à-peu le volume de la glande: c'eſt alors que les choſes ſont en train d'une entiere guériſon; les accidents ordinaires diſparoiſſent; les Malades s'en apperçoivent eux-mêmes; l'urine ne ſort plus involontairement, elle coule aiſément, en abondance, & d'une maniere naturelle.

58°. On trouvera ſans doute ſurprenant

que l'action des bougies faſſe perdre ſon enflure à la glande proſtate ; il eſt pourtant vrai que cela arrive, & que la voie de l'urine eſt rétablie dans ſon état naturel à meſure que l'écoulement de ces parties devient abondant, & juſqu'à ce qu'il ceſſe par la totale extinction de la matiere qui l'a cauſé. Comme la glande proſtate prend quelquefois une conſiſtance cartilagineuſe, on doit, quoique cela arrive rarement, s'aſſurer de l'état de cette glande, en paſſant un ou deux doigts mouillés d'huile dans le fondement, & vers le col de la veſſie, où cette glande eſt placée. La promptitude de ces guériſons, & le peu de douleur que cauſent mes bougies, ſont aſſez voir que mon Remede n'eſt point corroſif. Mr. Daran aſſure que le ſien n'a point du tout cette qualité; nous convenons tous deux en ce point, & dans preſque tous les effets qui ſuivent l'action de nos bougies : mais je ne conviens pas toujours avec lui des cauſes qui produiſent ces effets. Je ne puis croire, comme lui, que l'écoulement qui ſuit l'introduction des bougies ſoit une ſuppuration ; l'expérience m'ayant appris qu'on ne peut fabriquer du pus dans une partie ſaine que dans un eſpace de temps plus conſidérable que celui de quatre, ſix, huit, dix ou douze heures. Par le moyen des corroſifs, on

peut faire une eſcarre dans l'eſpace d'une ou de deux heures; mais la ſuppuration qui s'enſuit ne vient pas ſi vîte, & ne paroît qu'après que les parties vivantes ont chaſſé les parties mortes, ou brûlées, qui ſont l'eſcarre : la ſuppuration eſt l'ouvrage de la nature, & l'expérience nous fait voir qu'il lui faut pour cela l'eſpace de plusieurs jours. Pour prouver que les bougies ont la vertu de faire ſortir du pus après leur introduction, Mr. Daran eſt obligé de leur en donner une autre, qui eſt de rouvrir ſur le champ les cicatrices des anciens ulceres : mais elles n'ont pas plus cette vertu que la premiere ; & quand même elles auroient ces deux vertus, jointes à celle de former des eſcarres, on ne pourroit pas conclure que les bougies puſſent ſur le champ produire cette ſuppuration : tout ce qu'on pourroit attendre, c'eſt qu'elles la produiſiſſent dans la ſuite & dans l'eſpace de pluſieurs jours. Diſons donc, avec plus de raiſon, que cet écoulement, loin d'être une ſuppuration, n'eſt autre choſe qu'une ſecrétion augmentée de la liqueur qui vient de la glande proſtate, ou de celle de Litre, de Cowper, ou de Morgagni, répandues dans preſque toute l'étendue de l'Uretre.

59°. Diſons encore que cet écoulement dépend d'un certain degré d'irritation, puiſ-

qu'il eſt produit par tous les corps étrangers qu'on introduit dans l'Uretre, ſuſceptible ordinairement d'une très-grande ſenſibilité. Nous voyons par expérience que toutes ſortes de bougies, hors celles qui irritent juſqu'à cauſer la phlogoſe ou l'inflammation, les ſondes de plomb, les bougies ſimples, les cordes à boyau, un petit calcul trop long-temps arrêté dans le conduit, produiſent un écoulement proportionné au degré d'irritation : pourquoi donc Mr. Daran veut-il attribuer à ſes ſeules bougies cette prétendue ſuppuration, en leur attribuant des vertus qui diminueroient leur bonté; & pourquoi, contre les notions que nous donnent l'Anatomie & l'expérience, prétend-il que l'introduction des bougies ne procure cet écoulement qu'à ceux qui ont des carnoſités occaſionnées par du mal vénérien? Cet écoulement ne provient donc que de l'irritation cauſée par tout corps étranger introduit dans l'Uretre. Qu'on me permette les deux Obſervations ſuivantes, elles ſont analogues au cas dont il s'agit : l'irritation que cauſe le tabac dans le nez, détermine ſeulement une ſecrétion plus abondante dans les glandes de la membrane putuitaire; mais l'irritation que cauſe l'ellébore eſt ſuivie de la phlogoſe de cette membrane : d'où vient cette différence, ſinon du différent degré

d'irritation du tabac ou de l'ellébore? Les hydragogues modérés font ſortir des glandes des inteſtins une grande quantité de matieres glaireuſes : ſont-ils trop forts, & agiſſent-ils ſur des entrailles trop ſenſibles; au-lieu des glaires on voit ſortir du ſang, & le Malade eſt tourmenté d'une colique violente, du téneſme ſans évacuation? D'où peuvent provenir ces différents effets, ſinon de la trop grande irritation?

60°. L'expérience que je tire de l'action de mes bougies, & que Mr. Daran a pu tirer également des ſiennes, eſt entiérement d'accord avec les obſervations que nous venons de rapporter, & auroit dû le convaincre de la véritable cauſe de cet écoulement & de ſa nature. Les bougies douces excitent l'écoulement, les plus fortes le diminuent, & l'arrêtent même, dans un Uretre très-ſenſible; elles augmentent l'ardeur, la difficulté & les fréquentes envies d'uriner : le Malade eſt alors effrayé; en ce cas Mr. Daran a la coutume de le raſſurer en lui promettant une bougie calmante, & dont la vertu conſiſte à être moins forte que celle qui a cauſé l'irritation. Je crois qu'il vaudroit mieux ſuſpendre tout-à-fait l'uſage des bougies pendant un ou deux jours : la véritable bougie calmante eſt de n'en mettre point du tout. Mr. Haguenot a été témoin du bon effet de la ſuſpenſion de leur

usage. Je dis plus encore; par l'action de mes bougies, je juge que l'écoulement n'est point nécessaire pour fondre les carnosités : l'action des bougies fortes ne l'excite pas, & les fond mieux; les bougies douces l'excitent, & les fondent moins. Ajoutons, par surcroît de preuves, qu'au moment qui suit l'introduction, les bougies fortes diminuent le gonflement des carnosités causées par des excès, & ouvrent un passage libre à l'urine arrêtée, sans qu'il précede aucun écoulement. Enfin les bougies qui sont sans médicament, & avec la cire seulement, sortent souvent plus chargées que les autres : or, n'est-ce pas une démonstration contre Mr. Daran?

61°. La durée du temps que mes bougies emploient, ainsi que celles de Mr. Daran, à opérer la fonte des carnosités, dépend de leur ancienneté, de leur caractere de solidité, de la place qu'elles occupent, des remedes dont on s'est déja servi; je dis des remedes dont on s'est deja servi, parce que les remedes les rendent quelquefois calleuses, & par conséquent difficiles à être fondues.

62°. Lorsque l'action des bougies n'est pas trop violente, elles excitent un écoulement, que je ne crois nécessaire que dans le cas où il faut dégorger la glande prostate, souvent gonflée & tuméfiée; elles causent une irritation proportionnée au de-

gré de force qu'on leur a donné, & qui s'étendroit ſur toute l'étendue de l'Uretre, ſi je n'avois trouvé une maniere particuliere pour ne diriger leur action que ſur les parties affectées, & en exempter les parties ſaines, ce qui ne contribue pas peu à accélérer la guériſon, & à procurer plus de repos au Malade : voyez l'Obſervation ſeizieme.

63°. Elles procurent le pouvoir d'uriner dans l'inſtant qui ſuit l'introduction, lorſque la rétention d'urine eſt cauſée par le gonflement d'une carnoſité, dont elles diminuent le volume : cette vertu eſt d'autant plus précieuſe qu'elle donne une facilité qui eſt au-deſſus de la dextérité des plus grands Lithotomiſtes ; car les carnoſités étant ſouvent un obſtacle invincible à l'introduction d'une ſonde, il arrive que les Malades périſſent ſans qu'on puiſſe leur donner aucun ſecours : il n'eſt aucun de mes Malades qui n'ait éprouvé, dans l'inſtant qui ſuit l'introduction de la bougie, une plus grande facilité à uriner.

64°. Comme le médicament fondant agit en irritant, nous ne ſommes pas ſurpris de voir que les Malades ont peine à uriner lorſque nous employons des bougies fortes. On ne doit pas croire que ceci ſoit contradictoire à ce que nous avons dit, puiſqu'il s'agit ici de l'uſage continuel des

bougies, pendant plusieurs heures par jour, au-lieu que ci-dessus il n'étoit question que de la seule introduction d'une bougie dans l'Uretre pour en reconnoître l'état. Il arrive donc quelquefois que les bougies qui sont fortes, donnent une difficulté d'uriner, occasionnent de l'ardeur dans l'Uretre, & quelquefois un accès de fievre; mais aucun de ces accidents n'est dangereux. On remédie au premier en discontinuant l'usage des bougies pendant un temps, dont la durée dépend des circonstances & du jugement du Chirurgien; & quant au second, on ne voit pas non plus qu'il ait aucune suite fâcheuse, parce qu'il est moins l'effet du médicament que de l'impression de la bougie même : la preuve de ce que j'avance, est tirée de ce que le même inconvénient arrive à ceux, qui sans médicament, sont dans la nécessité d'user de la sonde pour vuider la vessie, ou qu'on sonde pour s'instruire de l'état de cette partie.

65°. Les bougies guérissent & arrêtent les Gonorrhées les plus difficiles & les plus anciennes, en rétablissant le ressort des vaisseaux relâchés qui en sont la principale cause, & en consolidant les ulceres, s'il y en a, comme il a été dit dans la premiere Partie. Elles guérissent aussi les fistules au périnée. Mr. Ledran, dans son Livre d'Opérations, soutient avec raison que les obs-

tacles au paſſage de l'urine y ayant donné lieu, il ſuffit de les ôter pour guérir ces fiſtules ; c'eſt auſſi ce que font mes bougies ; & les obſtacles qui fermoient le canal naturel étant levés, l'urine doit abandonner les routes étrangeres & fabriquées par accident, pour reprendre celles que la nature lui a deſtinées. Voyez les Obſervations ſeize & dix-neuf.

66°. En détruiſant les carnoſités, elles rétabliſſent le canal de l'Uretre dans l'état naturel ; elles préſervent le Malade de la ſuppreſſion d'urine, de l'inflammation, des fiſtules au périnée, dans les bourſes, & de la mort violente, qui eſt la ſuite trop ordinaire de ces accidents ; elles mettent les Malades en état d'être ſondés avec aiſance & ſans danger ; & enfin guériſſent pluſieurs maladies de la veſſie, en ôtant leur principale cauſe, c'eſt-à-dire, les carnoſités.

67°. Il eſt conſtant que ce Remede manquoit à la Chirurgie, & que de tous les maux, contre leſquels il eſt ſalutaire, la plupart étoient très-difficiles à guérir ou incurables. Avant ſa découverte, tous les Livres de Chirurgie nous annonçoient les anciennes Gonorrhées, & les Carnoſités, en général, comme des Maladies inguériſſables. Les ſondes de plomb, qui ſont le moyen le plus efficace qu'on eût trouvé, ne font qu'applatir les Carnoſités ſans les

détruire; ainsi la cause du mal reste toujours : mais le Remede dont je parle les détruit en les fondant. Car quoique j'use des bougies, tantôt plus douces, tantôt plus fortes, ce n'est pas pour mouler le canal comme on fait dans l'usage des sondes de plomb; la compression des bougies ne fond pas les carnosités, mais la force du remede.

68°. Avant de passer aux observations par lesquelles je dois terminer ce petit Traité, je crois devoir exposer le rapport que mon Remede a avec celui de Monsieur Daran.

69°. 1°. Mes bougies produisent un écoulement le même jour, ou le lendemain de leur introduction dans l'Uretre.

70°. 2°. Souvent l'urine sort plus aisément dans les premiers jours que dans les suivants.

71°. 3°. Les bougies où il entre beaucoup de médicaments, & que pour cette raison j'appelle fortes, facilitent la sortie de l'urine de la vessie, lorsquelle y est retenue par le gonflement des carnosités.

72°. 4°. Les mêmes bougies operent le contraire lorsqu'on en use de suite & trop long-temps, à cause de l'irritation qu'elles produisent; l'urine ne sort pas librement pendant quelques heures, quelquefois même un petit accès de fievre se joint à ces

accidents : mais le régime de vie & l'interruption du Remede les font bientôt cesser.

73°. 5°. Mes bougies fondent les Carnosités en plus ou moins de temps ; rarement il faut plus d'un mois, à moins que le Malade ne soit d'un tempérament très-sensible, que son mal soit invétéré, & qu'il n'ait d'anciennes carnosités & du gonflement à la prostate. Je puis assurer que j'ai vu plusieurs Malades attaqués de carnosités, pisser, à plein canal, le huit, le dix, le douzieme jour, sans avoir ressenti la moindre douleur pendant tout le traitement. On voit souvent sortir des filaments avec la matiere de l'écoulement, quelquefois ce sont des petites lames membraneuses de différentes figures, & tout cela avec peu de douleur.

74°. 6°. Mes bougies causent une sensation un peu douloureuse dans le temps de l'érection, qu'elles excitent, & quelquefois un simple chatouillement.

75°. 7°. Il arrive quelquefois que le prépuce & le gland sont un peu irrités par l'action des bougies : mais outre que j'ai trouvé le moyen d'éviter l'un & l'autre de ces accidents, mon Eau Végéto-Minérale calme & fait passer cette irritation en très-peu de temps. Voyez l'Observation seizieme.

76°. 8°. Je reconnois que mes bougies

agissent sur les Carnosités, par la facilité que je trouve à les introduire plus avant, & par la facilité avec laquelle le Malade commence à rendre son urine à mesure que les obstacles disparoissent.

177°. 9°. Les fistules au périnée n'étant que des accidents dépendants des carnosités, mes bougies les guérissent en fondant ces excroissances fongueuses; l'urine reprend sa voie naturelle, par préférence; les fistules restent à sec, & se cicatrisent. Voyez les Observations seize & dix-neuf.

78°. 10°. Les Carnosités étant un obstacle au passage de l'urine, le sont aussi à la matiere séminale; mes bougies levent ces deux obstacles.

79°. 11°. Mes bougies tarissent la source des Gonorrhées, en fortifiant ou rétablissant le ressort des vaisseaux excrétoires des glandes qui fournissent cet écoulement; sa nature n'est pas toujours vénérienne, surtout si le Malade a été traité méthodiquement par le Spécifique.

80°. Les découvertes nouvelles, quelque utiles & quelque prouvées qu'elles soient, sont sujettes à être combattues; & c'est ce qui est arrivé à celle-ci : mais comme on a été forcé de convenir des guérisons opérées par mes bougies, on s'est trouvé réduit à faire soupçonner leur efficacité pour l'avenir, & de soutenir que les guérisons ne seroient

pas de plus longue durée que celles des ſondes de plomb; en un mot, qu'elles ne ſeroient que palliatives.

81°. Mais ſi l'on vouloit, ſans prévention, examiner la façon dont ce Remede opere, on ſeroit convaincu que la durée de la guériſon doit être permanente. Ce n'eſt point par la compreſſion que les bougies de Mr. Daran & les miennes guériſſent les Carnoſités, c'eſt en les fondant & en les détruiſant : les ſondes de plomb, au contraire, ne les détruiſent pas; elles ne font que les comprimer, & par conſéquent il n'eſt pas ſurprenant que les guériſons qu'elles procurent ne ſoient qu'apparentes, & que les Carnoſités reprennent leur place en peu de temps. Mais le Remede dont je me ſers agit bien; & s'il ne détruit pas le mal de façon qu'abſolument il ne puiſſe revenir, il eſt du moins conſtant qu'il le détruit pour long-temps : la preuve que j'en donne eſt fondée ſur deux raiſons ſenſibles.

82°. 1°. Le Remede raffermit les endroits de l'Uretre affoiblis, & par conſéquent ils ſont plus en état de réſiſter à l'effort de la ſubſtance ſpongieuſe.

83°. 2°. Cette ſubſtance ſpongieuſe qui a fourni la matiere des Carnoſités fondues, doit néceſſairement être épuiſée, &, par une ſuite néceſſaire, avoir moins de force qu'auparavant pour gonfler la mem-

brane foible de l'Uretre, ou s'y faire un paſſage.

84°. Cette derniere raiſon eſt d'autant plus convaincante, qu'à l'occaſion des plaies & des ulceres qui occaſionnent une déperdition de ſubſtance de la peau & de la graiſſe, on voit que les parties, après leur guériſon, ſont plus enfoncées & plus ridées qu'auparavant ; ce qui ne peut provenir que de ce que les cellules de la membrane adipeuſe, qui ont été détruites, auſſi bien que le tiſſu de la peau, ne reçoivent plus la matiere de la graiſſe : de même la ſubſtance ſpongieuſe qui fait les carnoſités ayant été détruite & fondue par le remede, doit être moins en état de fournir une nouvelle matiere aux carnoſités, & conſéquemment cauſer bien moins promptement qu'auparavant leur régénération. Cela eſt ſi vrai que pluſieurs Malades m'ont dit qu'ayant été traités par Mr. Daran, ils s'étoient apperçus quelque temps après que l'urine ne ſortoit pas avec la même facilité qu'elle le faiſoit en ſortant des mains de ce Chirurgien ; & qu'ayant été le retrouver une ſeconde fois, il avoit ſi utilement employé ſes bougies, que depuis ils n'avoient reſſenti aucune difficulté de jetter l'urine à plein canal.

85°. Mais s'il eſt vrai que les Carnoſités puiſſent ſe régénérer, ce que le temps

ſeul pourra nous découvrir, il eſt du moins certain qu'on trouvera dans le même Remede un moyen encore plus prompt que la premiere fois; car ſi l'action des bougies, dans quinze, vingt, trente, quarante jours, a le pouvoir de délivrer le Malade d'un mal dont l'origine date depuis vingt & quelquefois trente années, combien peu de temps lui faudra-t-il pour guérir un mal nouvellement régénéré? Je dis nouvellement régénéré; car il ne tiendra qu'au Malade de s'appercevoir des moindres changements de l'Uretre à la diminution du jet de l'urine : le remede en ce cas n'auroit donc qu'à vaincre des Carnoſités commençantes, & dans quelques heures, il viendra à bout de remettre l'Uretre dans ſon premier état. Pour prouver la juſteſſe de cette conjecture, je rapporterai ici que l'introduction d'une bougie ſuffit par le ſéjour d'une ou de deux minutes, pour diminuer le volume des Carnoſités gonflées par quelque excès, au point que l'urine trouve d'abord un paſſage. Raiſonnant de plus au moins, je puis préſumer hardiment que le ſéjour d'une bougie pendant quelques heures dans l'Uretre, durant le cours d'une année, rendra l'action des bougies permanente & la guériſon radicale : cet homme guéri n'aura pas même beſoin du miniſtere de perſonne; celui qui l'aura opéré,

en lui remettant un certain nombre de bougies de différente force, peut lui en faire connoître le degré par un N°. attaché à chacune, & lui apprendre la maniere de s'en servir.

86°. Ces raisons doivent sans doute convaincre tout homme raisonnable, qui ne veut point se fermer les yeux sur les avantages de ce remede; sa supériorité est visible sur les astringents, sur les corrosifs, dont on connoît le danger, & sur l'usage continuel & pour l'ordinaire inutile des sondes de plomb, dont on s'est servi jusqu'à présent, & dont les Maîtres de l'Art ont avoué cent fois l'insuffisance & l'inutilité : j'espere que la voix unanime de ceux que Mr. Daran & moi avons guéris, (& après nous une infinité d'autres Personnes de la Profession) persuadera enfin les gens les plus obstinés, & détruira dans leur esprit leur prévention contre l'efficacité de ce Remede, si tant est qu'il y ait encore quelqu'un qui pût en douter.



OBSERVATIONS.

LE premier jour du mois d'Octobre 1745, un homme de distinction de cette Ville, voulant user des bougies de Mr. Daran, me pria de le voir exactement; j'en fus d'autant plus aise, que depuis quelque temps, je n'entendois parler dans cette Province, & aux environs, que des grandes guérisons opérées par ce Remede. Ce fut à cette occasion que je vérifiai par moi-même l'effet de ces bougies; & dès-lors je cherchai à deviner un Remede que je voyois si spécifique : j'y donnai toute mon attention, & bientôt je composai mes bougies.

PREMIERE OBSERVATION.

Un Notaire de cette Ville, ayant eu depuis peu une attaque violente de rétention d'urine, fut le premier sur qui je fis usage de mon médicament; mais comme je ne connoissois pas encore la gradation des doses, il arriva que le cinquieme jour mes bougies causerent une irritation dans l'Uretre, qui empêcha l'urine de sortir aussi facilement qu'auparavant : cet accident me surprit d'autant plus que les premieres bougies avoient eu tout l'effet qu'on pouvoit souhaiter. Il urina mieux d'abord, l'écoulement parut ensuite, & je trouvai mon Remede en tout conforme à celui de

Mr. Daran. Cette irritation épouvanta le Malade, & malgré l'effet de mes bougies, il refusa d'en continuer l'usage : l'irritation étant tombée dans peu de temps, il arriva qu'il urinoit beaucoup mieux qu'il n'avoit fait avant l'usage des bougies; cependant on l'empêcha de continuer de s'en servir, en lui disant que je faisois sur lui l'épreuve d'un Remede nouveau, & par conséquent dangereux. Par ce petit essai je me hazardai à présenter un Mémoire à la Société Royale des Sciences, pour demander des Commissaires qui vérifiassent les effets de mon Remede dans les occasions qui se présenteroient. Mr. Haguenot & Mr. Fits-Géral ont bien voulu l'être, & ils ont été les témoins de diverses cures que j'ai faites depuis.

II. *OBSERVATION.*

Une personne de cette Ville guérie des Carnosités par Mr. Daran, ayant oui dire que j'avois un bon remede pour ces maladies, m'envoya un ancien valet-de-chambre de feu Mr. de la Mosson; je le sondai, & lui trouvai plusieurs carnosités qu'il avoit depuis dix ans, & qui étoient la suite de plusieurs écoulements vénériens : il avoit été traité à Paris & à Montpellier. Comme j'avois alors trouvé la gradation des doses pour la composition de mes bougies, je lui en donnai qui opérerent à mon gré & au sien : il urina très-facilement le septieme jour, sans presqu'aucune douleur; & dans l'espace de vingt jours, les bougies ayant fondu les carnosités, elles entroient sans obstacle dans la vessie. Ce traitement fut vu & connu de Mr. Haguenot, depuis le commencement jusqu'à la fin.

III. *OBSERVATION.*

Le Sr. Thibal, Mre. Chirurgien de cette Ville, mit en mes mains un jeune homme, qui après un écoulement vénérien de plus d'une année, & dont il avoit été traité à Paris, en Italie & à Montpellier, étoit attaqué de carnosités : elles avoient fait de si grands progrès dans l'espace de trois ans, qu'il étoit obligé de rendre l'urine goutte à goutte. Je le sondai avec une bougie le quinzieme Décembre dernier : ayant trouvé plusieurs carnosités dans l'Uretre, je lui fis user de mes bougies, qu'il portoit dix heures par jour en deux reprises. Après avoir senti une espece de chaleur dans l'Uretre, & un peu de difficulté d'uriner, (épreuves ordinaires du Remede,) il urina mieux; le cinquieme jour la bougie avança davantage vers la vessie; le quinzieme jour l'urine sortit à plein canal, & les bougies allerent sans obstacle jusqu'à l'intérieur de la vessie : il continua encore dix jours à s'en servir, & depuis il a uriné avec la même facilité qu'il urinoit avant l'écoulement vénérien. Tout le cours de ce traitement a été vu & connu par Mr. Haguenot.

IV. *OBSERVATION.*

Le quinzieme Décembre, j'eus occasion de voir un vieux Portier d'une Maison de cette Ville; il étoit attaqué d'une difficulté si grande d'uriner, que l'urine ne venoit que goutte à goutte, rouge comme du sang, & très-épaisse : je reconnus avec mes bougies que le canal de l'Uretre étoit rempli de carnosités; dès le quinzieme jour

le canal fut plus libre, l'urine vint beaucoup plus facilement & mieux conditionnée; le vingtieme jour, la bougie parvint à la carnosité derniere, placée près le col de la vessie; & le vingt-huitieme, la bougie fut introduite dans la vessie.

V. *OBSERVATION.*

Au mois de Janvier, un Conseiller de cette Ville vint me consulter, & me dit que depuis plus de vingt ans il étoit attaqué de carnosités; que depuis long-temps il faisoit usage des sondes de plomb; mais que ces sondes, en lui procurant quelquefois du soulagement, n'empêchoient pas que de temps en temps il ne fût incommodé jusqu'au point de ne rendre qu'avec peine quelques gouttes d'urine : il me dit encore qu'ayant oui vanter les bougies de Monsieur Daran, il s'en servoit depuis environ deux mois sans beaucoup de progrès. Je l'assûrai que s'il vouloit user des miennes, il pourroit parvenir à une entiere guérison; il y consentit, & dès le huitieme jour j'introduisis la bougie dans la vessie, d'où elle sortit avec l'empreinte de la carnosité : enfin la cinquieme semaine les bougies sortirent droites & seches, comme s'il ne s'en étoit point servi. Il discontinua l'usage des bougies, parce qu'il se trouva parfaitement guéri, malgré les callosités occasionnées par l'ancienneté de la maladie & les sondes de plomb. Cette guérison, que le Malade lui-même publie, est connue de beaucoup de personnes, & principalement de Mr. Haguenot.

VI. *OBSERVATION.*

Dans le même mois, je fus appellé pour voir un ancien Officier, dont la maladie étoit connue de Mr. Haguenot depuis long-temps : je le fondai avec une bougie, & je trouvai, à la foſſe naviculaire, une carnoſité ſi conſidérable, qu'il ne fut pas poſſible d'aller plus avant : je ſavois que le Malade étoit depuis plus de vingt ans tourmenté d'une très-grande difficulté d'uriner, & qui avoit même augmenté depuis deux ans ; il uſa de mes bougies, qui dans ſix jours fondirent cette premiere carnoſité. Le Malade fut ſurpris de voir que je pouſſai la bougie juſqu'au col de la veſſie : mais ayant voulu continuer l'uſage, même des plus douces & ſans médicament, je ne pus le faire ſans lui cauſer de grandes ardeurs d'urine ; il urinoit cependant mieux qu'à ſon ordinaire, mais toujours avec ardeur, ce qui m'engagea à ceſſer l'introduction d'aucune ſorte de bougies : j'attribuai cette ardeur à l'ancienne date de ſa maladie, à l'âcreté du ſang, & au tempérament violent du Malade. Deux mois & demi après la ceſſation des bougies, le Malade fut attaqué d'une fievre maligne, dont il mourut le quatrieme jour. Mr. Haguenot, qui le traita dans cette maladie, avoit connoiſſance de la difficulté qu'avoit le Malade d'uriner depuis long-temps.

VII. *OBSERVATION.*

En l'année 1742, étant à Montauban, j'eus occaſion de voir un homme de condition qui étoit attaqué de carnoſités depuis quinze ou ſeize ans :

je tentai de le soulager avec des sondes de Plomb; mais l'hémorragie qui survenoit, & la fievre qui le prit au troisieme ou quatrieme jour, m'en firent cesser l'usage. Lorsque j'eus fait la découverte de mon Remede, je lui en fis part, & il vint dans cette Ville, dans le mois de Janvier dernier, d'autant plus volontiers, que, son mal ayant fait des progrès insupportables, il n'urinoit que goutte à goutte. A son arrivée, je le sondai avec une bougie, en présence de Mr. Haguenot, & je lui trouvai trois carnosités considérables; l'une à la fosse naviculaire, l'autre au verumontanum, & la troisieme auprès du col de la vessie & de la glande prostate : au bout de huit jours je fondis la premiere carnosité, & l'urine sortit plus facilement; le quinzieme jour la bougie parvint à la troisieme carnosité, qui résista davantage; enfin le trente-septieme jour la bougie entra dans la vessie : cependant comme la glande prostate étoit fort gonflée, j'en continuai l'usage pour en diminuer le volume, & l'écoulement causé par mes bougies produisit enfin l'entiere guérison au cinquante-troisieme jour.

VIII. *OBSERVATION.*

Dans le même temps, je sondai le Maître-d'Hôtel d'un Seigneur de cette Province; il avoit des carnosités depuis sept à huit ans; & outre cela, il avoit l'uretre fort rétreci depuis le verumontanum jusqu'au col de la vessie : après avoir fait usage de mes bougies, il urina à plein canal le onzieme jour : ayant continué de s'en servir encore dix à douze jours, il partit en très-bon état. Ce Malade est connu de Mr. Serres,

mon Confrere, qui le voyoit avant moi, pour une autre maladie qui fera le ſujet d'une autre Obſervation.

IX. *OBSERVATION.*

Dans le même mois de Janvier, Monſieur Bruguyere, mon Confrere, m'amena un Etudiant en Droit, attaqué de Carnoſités depuis trois ans, & d'une Gonorrhée; dans l'eſpace de dix-huit jours il guérit de l'une & de l'autre Maladie, en uſant de mes bougies. Le Malade eſt connu de Mr. Broquenod, auſſi mon Confrere, qui lui avoit fait des remedes avant moi, & auquel le Malade a avoué ſa guériſon.

X. *OBSERVATION.*

Le 20 du mois de Janvier, je fus appellé pour voir une perſonne de cette Ville, âgée de quatre-vingt-dix ans, qui depuis long-temps ne pouvoit uriner que goutte à goutte. Ce n'étoient point des Carnoſités d'une nature ordinaire qui cauſoient cette difficulté; la cauſe en étoit bien plus conſidérable : c'eſt un cas preſque unique. Le prépuce couvroit ſi exactement le gland, que je ne pus jamais appercevoir le petit trou qui donnoit iſſue aux gouttes de l'urine; ce ne fut que par le moyen des gouttes de l'urine, qui ſortoient avec peine, que je pus appercevoir l'endroit où je pouvois apporter la pointe des ciſeaux pour dilater. Cette dilitation faite avec précaution, l'urine ſortit un peu moins mal; j'introduiſis enſuite, avec moins de peine, un ſtilet dans l'Uretre : mais je fus extrêmement ſurpris de le trouver

ver rempli par le prépuce même qui y étoit entré, & y avoit contracté des adhérences, de même que ſur toute la ſurface du gland. Cinq à ſix jours après je diſſéquai le prépuce pour découvrir la portion antérieure du gland, ce qui ne fut pas facile à exécuter; enſuite avec un ſtylet je cherchai l'Uretre, que je ſavois rempli des adhérences du prépuce : je trouvai le moyen d'y introduire une très-petite de mes bougies; peu-à-peu j'en augmentai la groſſeur; enfin, je parvins à lui mouler un conduit dans l'eſpace de deux mois & demi. Dans le cours du traitement j'avois ſoin de ronger les mauvaiſes chairs qui venoient ſur la ſurface du gland; c'eſt par ces moyens que le Malade eſt parvenu à uriner ſans craindre le retour de la maladie. J'ai beaucoup de témoins de cette guériſon; & entr'autres Mr. Chambon, Maître Apothicaire de cette Ville, qui voyoit tous les jours le Malade avec moi; de plus, Mr. Montagne, Médecin, qui fut appellé par le Malade dans le fort du traitement.

XI. *OBSERVATION.*

Un homme de condition de cette Ville, fut attaqué, au commencement du mois de Mai dernier, d'une rétention d'urine, dont il avoit eu déja deux attaques dans l'eſpace de vingt ans : je fus appellé dans la nuit, de même que Mr. Haguenot. Je paſſai dans l'Uretre une de mes bougies, pour reconnoître la cauſe de cette ſuppreſſion; je rencontrai pluſieurs carnoſités depuis le commencement juſqu'au verumontanum : mais lorſque je fus arrivé à cet endroit, j'en trouvai une bien plus conſidérable, qui ne per-

mit pas à ma bougie d'aller plus loin ; j'assurai alors le Malade qu'il urineroit bientôt, &, pour cet effet, je pris une autre bougie, que je passai au-delà de la carnosité gonflée ; l'y ayant laissée environ deux minutes, je la retirai, & la trouvai marquée de l'empreinte de la carnosité : en voulant ensuite en introduire une autre, j'en fus empêché par l'urine qui sortoit ; le Malade vuida la vessie en très-peu de temps, & il fut ensuite fort tranquille. Cinq à six jours après je travaillai à fondre cette carnosité ; je préparai des bougies exprès, à cause de la grande sensibilité du Malade. Il ne les portoit que quatre heures & demie tous les matins : le huitieme jour il eut un accès de fievre qui n'eut point de suite ; & enfin au bout de seize jours l'Uretre fut libre, & l'urine sortit à plein canal : je n'employai en tout que dix-huit bougies pour le guérir parfaitement d'une maladie qu'il avoit depuis plus de vingt-cinq ans. Mr. Haguenot a été témoin de ce traitement, & de toutes ces circonstances.

XII. *OBSERVATION.*

Le 14 du mois de Juin, Mr. Haguenot m'envoya dire de venir chez lui, où je trouvai une personne qui depuis huit à neuf ans étoit attaquée d'une Gonorrhée & d'une difficulté d'uriner : cette derniere incommodité avoit augmenté depuis le commencement jusqu'à ce jour, au point que le Malade ne pouvoit plus résister ; il alloit quitter son état, duquel il ne pouvoit plus remplir les devoirs. Je le sondai avec une bougie, & je lui trouvai plusieurs carnosités placées en

différents endroits de l'Uretre. Il fit uſage de mes bougies, qui occaſionnerent un écoulement abondant; dans quinze jours les carnoſités, placées endeçà du col de la veſſie & de la proſtate, furent fondues, & le vingt-cinquieme jour les bougies entrerent dans la veſſie avec beaucoup de facilité. Le Malade en a ceſſé l'uſage au bout d'un mois, le canal de l'Uretre étant libre & l'urine ſortant à plein canal. Mr. de Greſſeuille, ancien Officier, qui s'intéreſſoit pour ce Malade, a ſuivi ſon traitement : Mr. Haguenot l'a vu au commencement & à la fin.

XIII. *OBSERVATION.*

Le mois de Juin dernier, Mr. de Greffeuille, ancien Officier, m'envoya un Cordonnier qui étoit attaqué de carnoſités depuis plus de quinze ans; la premiere, placée à la foſſe naviculaire, fut fondue dans quatre ou cinq jours par l'action de mes bougies : je les portai enſuite ſur la deuxieme, placée au verumontanum; elle rempliſſoit entiérement le calibre de l'Uretre, au point que le Malade faiſoit les plus grands efforts pour faire ſortir ſon urine goutte à goutte. Le ſixieme jour de l'uſage de mes bougies, il fut attaqué d'une violente douleur de reins & du teneſme, ce qui fut cauſe que j'en ſuſpendis l'uſage; & j'avoue que je fus ſurpris de voir ſortir de l'Uretre, & avec de grands efforts, une abondante ſuppuration, & par intervalle une grande quantité de matieres glaireuſes, mêlées avec de l'urine ſanguinolente & des petits lambeaux qui reſſembloient à de la chair hachée. L'écoulement de toutes ces matieres a duré plus de

ſix jours. Cette carnoſité, qui étoit une des plus ſolides que j'euſſe encore trouvées, a été cependant fondue le ſeizieme jour; il eſt vrai que j'ai employé, pour y parvenir, les bougies les plus fortes : enfin le Malade n'en a uſé que pendant vingt-quatre jours, & il eſt parti guéri. Mr. Haguenot a pris la peine de venir auſſi voir ce Malade.

XIV. *OBSERVATION.*

Il y a environ huit à neuf mois qu'une perſonne de conſidération me fit l'honneur de m'écrire d'une des Villes de cette Province, pour me conſulter ſur les ſuites de pluſieurs écoulements vénériens dont il avoit été attaqué : ſon état étoit ſi bien circonſtancié dans ſa Lettre, que je jugeai qu'il avoit une carnoſité au verumontanum, & une autre dans le voiſinage du col de la veſſie ou de la glande proſtate. Ce Malade ayant appris que j'avois un excellent Remede pour guérir cette maladie, vint ici pour ſe faire traiter : je le ſondai avec une bougie, & trouvai effectivement des carnoſités aux endroits énoncés ci-deſſus; & par l'uſage qu'il fit de mes bougies, pendant vingt-deux jours, il urina à plein canal & fut parfaitement guéri. Ce Malade fut vu par Monſieur Haguenot.

XV. *OBSERVATION.*

Pluſieurs raiſons eſſentielles m'engagent à détailler plus au long que les autres l'Obſervation ſuivante : toutes les circonſtances particulieres qui la compoſent, ſont autant

de faits annoncés dans la premiere & dans la ſeconde Partie de ce Mémoire ; & comme il eſt important de les conſtater tous d'une maniere qui ne laiſſe aucun doute, j'ai cru néceſſaire de ne rien omettre de tout ce qui peut ſervir à cet effet. L'expérience nous apprend tous les jours que les carnoſités n'occupent que certains endroits de l'Uretre, & que les autres portions de ce canal ſont dans l'état naturel ; l'expérience nous fait voir encore que les carnoſités ſont plus ſolides ou calleuſes lorſqu'elles ſont anciennes, ou qu'elles ont été combattues avec les ſondes de plomb, ou lorſqu'elles ſe trouvent réunies avec des fiſtules au périnée, ou qu'elles ſont depuis long-temps placées à la portion de l'Uretre qui répond à la glande proſtate : ces Obſervations ont donné lieu à des réflexions importantes pour le traitement des Maladies de l'Uretre.

Le Remede de Mr. Daran & le mien ſont ſupérieurs à tous les remedes connus pour ces ſortes de maladies ; mais j'avoue qu'il y a de grandes difficultés à ſurmonter lorſqu'on veut rendre les bougies parfaites, & j'oſe dire que le degré de perfection manque à celles de Monſieur Daran. Pour être convaincu de ce que j'avance, il ſuffira de lire avec attention ce qui ſuit. Le canal de l'Uretre a environ dix pouces de

longueur ; les carnoſités dont il eſt affecté occupent pour l'ordinaire deux ou trois endroits de ce canal, qui valent l'étendue d'un, deux ou trois pouces. Nous avons dit qu'il y avoit de ces carnoſités qui étoient calleuſes, & par conſéquent très-ſolides & inſenſibles ; nous faiſons uſage pour les détruire d'un médicament qui n'eſt jamais fautif : ce médicament eſt répandu dans toute la longueur de nos bougies, en ſorte qu'il agit également ſur la partie ſaine de l'Uretre, comme ſur celles qui ſont affectées de carnoſités. Cette conſtruction de nos bougies nous oblige d'en avoir de très-douces, dont nous nous ſervons au commencement du traitement pour accoutumer l'Uretre à leur impreſſion ; les Malades ne les ſupporteroient pas, ſi elles avoient toute la force du remede : malgré ce ménagement, ils éprouvent ſouvent des irritations & des ardeurs d'urine ; on ne peut donner une certaine force aux bougies qu'après un certain temps, & ſans cauſer beaucoup de douleurs inutiles. J'ai trouvé le moyen de préparer mes bougies d'une maniere qu'elles portent toute leur force ſur l'endroit du canal affecté, & qu'elles ne portent aucune atteinte ſur le reſte : ces bougies, ainſi préparées, ont pluſieurs avantages.

Je mets les parties ſaines à l'abri d'une irritation qui fatigue ſouvent les Malades,

& qui oblige de suspendre quelquefois le traitement.

Je me sers du Remede avec toute sa force, & je limite son action sur des carnosités calleuses & souvent insensibles; au-lieu qu'avec les bougies ordinaires, il faut des mois entiers pour arriver au point de se servir du médicament avec toute sa force.

Je guéris dans un espace de temps moindre que n'en met Mr. Daran les carnosités les plus anciennes, les plus calleuses & les plus mal placées. J'ai fait usage de mes bougies perfectionnées, sur plusieurs Malades, avec succès. L'Observation suivante mérite d'être circonstanciée, parce qu'étant accompagnée de toutes les choses qui pourroient retarder la guérison du Malade, on jugera, par le peu de temps que j'ai employé pour y parvenir, de la supériorité de ces bougies sur celles qui jusqu'ici ont été mises en usage.

Le 2 du mois de Septembre 1746, Mr. Fits-Géral, Professeur en Médecine, Membre de la Société Royale des Sciences, me fit voir un homme de cette Ville, attaqué de carnosités & de plusieurs fistules au périnée & au scrotum, par où l'urine sortoit alternativement : l'ayant sondé avec une de mes bougies, elle ne put être introduite que de la longueur d'un travers de doigt, c'est-à-dire jusqu'à la fosse naviculaire. L'urine que ce Malade répandoit par ces fistules, gâtoit

ſon linge, les ſuſpenſoirs qu'il portoit, & ſa culotte; ſa chambre étoit remplie d'une odeur d'urine inſupportable; les téguments de la verge étoient enflés au point de cacher l'extrêmité de l'Uretre, & c'étoit l'effet de l'âcreté de l'urine qu'il répandoit par ces fiſtules; ſon urine ne ſortoit que goutte à goutte, & avec les plus grands efforts, & il étoit obligé de porter dans ſa culotte, ou dans l'une de ſes poches, un pot-de-chambre de fer-blanc, fabriqué de façon qu'il pouvoit recevoir l'urine qui ſortoit dans le même inſtant par les fiſtules & par le conduit ordinaire: je n'employai que quatre jours avec mes bougies, pour paſſer la premiere carnoſité.

Le phimoſis augmenta, de même que l'enflure des téguments de la verge, à cauſe de la chaleur de la ſaiſon & de l'âcreté de l'urine, ce qui nous fit ſuſpendre l'uſage des bougies pendant quatre jours; mais voulant remédier à cet accident, je m'aviſai d'appliquer, ſur toute l'étendue de la verge, une liqueur compoſée avec le médicament modifié de mes bougies, & de laquelle je faiſois injecter entre le prépuce & le gland: le relâchement que nous procura cette liqueur dans l'eſpace de vingt-quatre heures, nous permit de reprendre l'uſage des bougies & de le continuer ſans interruption. Elles arriverent le ſixieme jour à la carnoſité calleuſe qui répondoit à la premiere fiſtule; elle étoit inſenſible même au remede muni de toute ſa force, elle fut cependant fondue le dixieme jour; & quoique l'Uretre de ce Malade ne fût qu'une chaîne de carnoſités, mes bougies arriverent dans la veſſie le vingtieme jour, & l'urine ceſſa quelques jours avant de paſſer par les fiſtules. Le Malade, dans

cet eſpace de temps, fut délivré de ces carnoſités & de toutes les incommodités inſupportables qui en étoient les ſuites; il piſſa à plein canal. Il eſt évident que ce Malade auroit été bien plus long-temps à guérir, ſi je n'avois trouvé le moyen de porter le remede avec toute ſa force directement ſur les carnoſités, & de ménager les parties de l'Uretre à meſure qu'elles en étoient délivrées. Mr. Fits-Géral n'a pas manqué de viſiter le Malade tous les jours, & de me témoigner dans toutes les occaſions ſon étonnement ſur la promptitude de cette grande guériſon.

Cette Obſervation eſt une preuve inconteſtable que les fiſtules au périnée n'ont pas beſoin de remedes particuliers pour être traitées, & qu'il ſuffit de rétablir le cours naturel de l'urine, comme il a été dit dans la ſeconde Partie de mon Mémoire, pour guérir ces ſortes de fiſtules.

XVI. *OBSERVATION.*

Le 15 Septembre 1746, une perſonne de cette Ville, attaquée d'une très-grande difficulté d'uriner, me fit appeller ſur l'avis de Mr. Haguenot & de Mr. Laferme, Profeſſeur en Médecine: il avoit une carnoſité à l'endroit de l'Uretre qui répond à la glande proſtate. Il fit uſage de mes bougies pendant dix jours, une heure chaque jour ſeulement; l'urine étant ſortie après facilement, il a ceſſé de s'en ſervir.

XVII. *OBSERVATION.*

Le 3 Octobre 1746, le Sieur....... étant venu à Montpellier pour y chercher du ſoulagement à une très-grande difficulté d'urine, à une incontinence d'urine qu'il avoit pendant la nuit, & à une gonorrhée. Ce Malade, avant de venir chez moi, alla voir une perſonne qu'il ſavoit que j'avois guérie, pour lui demander s'il pouvoit eſpérer que je lui rendrois le même ſervice : ce Monſieur, qui fait le ſujet de ma cinquieme Obſervation, lui dit qu'il étoit garant de ſa guériſon. Il vint chez moi, je le ſondai avec une bougie, & je trouvai qu'il avoit une carnoſité au verumontanum, & une autre au voiſinage de la glande proſtate, qui s'étendoit vers le col de la veſſie : cette derniere donnoit lieu à ſon incontinence d'urine, en s'oppoſant en certain temps à la contraction du ſphyncter ; je lui fis faire uſage de mes bougies, qui empêcherent, la ſeconde nuit, l'épanchement involontaire de ſon urine : le troiſieme jour les bougies furent introduites dans la veſſie, & l'urine ſortit plus facilement, au point que le Malade, qui a reſté chez moi dix-huit jours, auroit pu partir le dix ou douzieme jour en fort bon état, ne lui reſtant de toutes ces incommodités que l'écoulement de la Gonorrhée fort diminué. Monſieur Lamure, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale des Sciences, le vit ſonder le premier jour avec la bougie, & l'a vu avant ſon départ. Le certificat de guériſon de ce Malade eſt à la fin du Mémoire.

XVIII. *OBSERVATION.*

Mr. Manne, fameux Chirurgien d'Avignon, me fit l'honneur de m'écrire, pour me demander des bougies pour un homme protégé par Monſieur le Duc de Crillon : ce Chirurgien me marquoit par exprès de n'y pas trouver de difficulté. Comme je n'en avois encore envoyé nulle part, j'avoue qu'il fallut, pour m'y déterminer, des raiſons auſſi fortes que celles d'obliger le grand Seigneur, Protecteur du Malade, & de plus, un homme auſſi habile que Mr. Manne, pour conduire mes bougies, d'autant plus qu'il étoit queſtion d'un homme attaqué des Maladies de l'Uretre les plus difficiles à guérir : on en jugera par le témoignage de Mr. Manne, & par celui du Malade que nous allons placer ici.

Certificat de Mr. MANNE.

Je ſouſſigné, Chirurgien-Major des Hôpitaux, & Penſionnaire de cette Ville, Aſſocié-Correſpondant de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, & Membre de celle des Inſtituts de Boulogne, atteſte à tous ceux qu'il appartiendra, que Mr. Guibert, Habitant de cette Ville, affligé depuis pluſieurs années d'une difficulté très-grande d'uriner, à l'occaſion des excroiſſances & des calloſités qui lui avoient rétreci le canal de l'Uretre, au point d'être inſondable, ſe trouve parfaitement guéri, & délivré abſolument de cette maladie, comme encore d'une fiſtule au périnée, de laquelle il perdoit habituellement les urines, par l'uſage des bougies de Mr. Goulard,

fameux Chirurgien de Montpellier; lequel par un principe de charité, qu'on ne ſauroit trop louer, m'envoya généreuſement leſdites bougies, pour que je les employaſſe moi-même ſur le Malade : & c'eſt pour rendre témoignage au ſuccès le plus parfait qu'on puiſſe voir dans ce genre, que j'ai fait la préſente atteſtation. A Avignon le 14 *Octobre* 1746.

Signé, MANNE.

Certificat du Malade, traité par Mr. MANNE avec mes bougies.

Je ſouſſigné, déclare, pour la vérité, que depuis pluſieurs années me trouvant dans la pitoyable ſituation de ne pouvoir rendre mes urines qu'avec beaucoup de peine & de très-grandes douleurs, dans les ſuites deſquelles j'aurois péri, comme auſſi d'une fiſtule que j'avois au périnée, de laquelle une partie de mes urines s'échappoit, j'ai été délivré parfaitement de cette Maladie par le moyen des bougies de Mr. Goulard, Chirurgien-Juré de Montpellier, auquel je dois ma guériſon, par la généreuſe charité qu'il eut de m'envoyer ſeſdites bougies, deſquelles Mr. Manne, Chirurgien-Major des Hôpitaux de cette Ville, a fait uſage ſur mon canal, juſqu'à ma parfaite guériſon : en foi de quoi j'ai ſigné pour la pure vérité & écrit de ma propre main. A Avignon ce 13 *Octobre* 1746.

Signé, GUIBERT.

Je crois devoir faire remarquer que l'étui que j'envoyai à Monſieur Manne par le

Courier, ne contenoit que vingt-deux bougies, avec lesquelles cette guérison a été opérée.

XIX. *OBSERVATION.*

Le Sr. Vasse, de cette Ville, étoit sujet à des rétentions d'urine fréquentes depuis dix-huit ans, à l'occasion de plusieurs Carnosités placées en différents endroits de l'Uretre : Monsieur Haguenot & moi l'avions souvent vu dans l'état du monde le plus violent. Dès que j'eus trouvé mon Remede, je lui conseillai d'en faire usage ; je lui fis l'introduction d'une bougie, & lui recommandai d'en venir prendre une chaque jour, & de me rendre compte de son état. Le Malade ayant porté toute la nuit la bougie que je lui avois introduit dans l'Uretre, ne la sortit que le lendemain matin, & comme il urina tout de suite à plein canal, il ne vint plus chercher des bougies ; & j'avois oublié qu'il eût fait usage de la susdite, lorsqu'étant venu me voir, environ une année après, pour autre chose, je lui demandai s'il ne vouloit pas se faire guérir de ses Carnosités ; il me répondit qu'il n'en avoit plus depuis que je l'avois guéri avec une bougie : cela me parut si extraordinaire, que je lui en demandai un Certificat, dont voici la copie.

Certificat du Sieur VASSE.

Je soussigné, certifie que depuis dix-huit ans j'étois attaqué d'une difficulté d'uriner, si grande que je ne le pouvois qu'avec de très-grands efforts, ce qui m'occasionnoit de fréquentes réten-

tions d'urine qui me mettoient à la mort, par la difficulté qu'avoient les plus habiles Chirurgiens à me ſonder; Mr. Goulard, qui connoiſſoit mon état, me propoſa, au mois d'Octobre 1745, de faire uſage des bougies, qui me guériroient, il prit la peine de m'en introduire une dans mon canal de l'urine, je la laiſſai toute la nuit; l'ayant ôtée le matin, je piſſai à plein canal, & je me trouvai ſi bien, que je ne jugeai pas à propos d'aller chercher davantage de ces bougies; en ſorte que je puis certifier que je n'ai employé pour ma guériſon qu'une ſeule bougie, & je certifie de plus que depuis ce temps-là je piſſe à plein canal, & que je n'ai pas eu la moindre incommodité : en foi de quoi j'ai ſigné le préſent. A Montpellier, le 18 Novembre 1746.

Signé, VASSE.

Lettre écrite par le Malade qui fait le ſujet de la cinquieme Obſervation, le 25 Octobre 1746.

MONSIEUR,

Vous me demandez que je conſtate l'état où j'étois avant que je me miſſe entre vos mains, & la maniere dont a opéré le remede pour détruire les différentes carnoſités que j'avois dans le cours de l'Uretre; je ſuis d'autant plus diſpoſé de le faire, que, par le moyen de vos ſondes, je ſuis entiérement délivré de la difficulté qu'avoient mes urines à paſſer dans le canal, & que pour le préſent je ſuis comme j'étois avant que d'être attaqué de cette mauvaiſe & cruelle maladie. Je ne ferois pas même difficulté de mettre mon nom à cette Lettre, ſi ce n'étoit qu'on

n'aime pas à faire parade des vices qui ne ſont que trop connus aujourd'hui. Je vais donc prendre mon mal dans ſon origine, en ferai voir les progrès, & finirai par ma guériſon.

En 1721, *je pris une chaude-piſſe cordée : je fis tous les remedes imaginables ſans pouvoir l'arrêter ; de temps en temps cet écoulement revenoit, & me jettoit dans un grand épuiſement. En* 1727, *je paſſai par les grands remedes, je n'eus aucune ſalivation, & en moins de quarante jours je fus hors d'affaires. Après les grands remedes, comme l'écoulement duroit toujours, je fis quelques injections du copahu ; cet écoulement ceſſa : je m'apperçus dès-lors que les urines ne ſortoient pas avec la même facilité, ce n'étoit que comme un jet-d'eau qui ſe diviſoit en pluſieurs branches : je n'y fis aucune attention ; cependant le mal augmenta, j'urinois avec douleur & peine, & je fis quelques légers remedes qui calmerent mes urines. En* 1731, *je pris la poſte pour aller à Paris ; je fus tellement échauffé, qu'à mon arrivée j'eus une ſtrangurie totale : je fus à toute extrêmité. Mr. Petit me ſoulagea par le moyen des bains & de la ſonde de Plomb, dont je faiſois uſage pendant le temps de trois à quatre mois que dura ma maladie : cependant la même difficulté d'uriner continuoit ; les urines, en paſſant dans le canal, me cauſoient beaucoup de douleur : j'uſois cependant de la ſonde de plomb ; uſage que je continuai juſqu'en* 1741, *au mois de Mars, que j'eus le malheur de prendre une nouvelle chaude-piſſe, qui me tomba dans les bourſes, & de ſuite j'eus une ſtrangurie totale. J'appellai Mr. Haguenot, mon Médecin ordinaire, qui, après m'avoir or-*

donné les bains, me fit uſer de la ſonde de plomb: pour lors, coup ſur coup, j'eus une fievre maligne, & les urines qui avoient ceſſé de paſſer par le canal, & qui ne ſortoient qu'au moyen des injections d'huile, & de la ſonde de Plomb, qui y ſéjournoit l'eſpace d'un quart-d'heure, prirent leur cours ordinaire : je fus cependant aux portes de la mort. Par les ſoins de Mr. Haguenot, au bout de cinq à ſix mois, je fus en état de ſortir; mais il m'arriva dans cet intervalle un nouvel accident : dès les premiers jours que je commençai à manger, mes urines furent entiérement ſupprimées; j'eus recours à la ſonde de plomb, de façon que je ne pouvois uriner qu'en continuant les injections d'huile & la ſonde qui ſéjournoit un eſpace de temps : mes heures, pour faire ſortir l'urine, étoient réglées à ſept heures du matin, à dix, à trois, à ſix, à neuf, & à trois du matin; c'étoit un thermometre; dans quelqu'endroit que je fuſſe, il me falloit venir à ces heures réglées chez moi pour faire cette opération; pendant trois ou quatre mois je fus dans cet état : les urines prirent enſuite leur cours ordinaire, mais toujours même difficulté d'uriner; cette ſtrangurie totale fut redoublée à pluſieurs repriſes pendant le cours de quatre années. Laſſé d'une pareille ſujétion, & ayant appris par mes amis que Mr. Daran avoit trouvé le moyen de diſſoudre ces carnoſités, qu'il devoit paſſer ici, je fus le trouver; il me ſonda, & me trouva une carnoſité au haut de la verge, une autre au verumontanum, & une autre au col de la veſſie; il me propoſa de le ſuivre, mais je ne pus le faire par rapport à mes affaires: pluſieurs perſonnes le ſuivirent à Toulouſe; &

comme ils n'étoient pas parfaitement guéris, il leur donna des ſondes pour parfaire leur guériſon. Sur ce récit, voyant que l'on n'avoit en aucune maniere beſoin de la main de l'Ouvrier, Monſieur...... me propoſa de me donner quelques ſondes qu'il avoit; j'écrivis pareillement à un de mes Amis à Aix, de m'en envoyer. Mr. Bourquenod, Chirurgien de cette Ville, me vit dans cet état; il me les introduiſit pendant quelque temps, mais infructueuſement; les carnoſités étoient les mêmes, & voyant qu'elles ne faiſoient aucun effet, j'étois prêt à les abandonner, lorſque vous me propoſâtes de me ſervir des vôtres. J'eus l'honneur de vous dire que j'y conſentois, mais que j'exigeois de vous que vous m'aſſuraſſiez qu'il n'y avoit aucun corroſif dans la compoſition de vos bougies : vous le fîtes, & ſur cette aſſurance, vers le 15 du mois de Décembre dernier, je me mis entre vos mains : vous me donnâtes d'abord de vos Bougies, elles ne faiſoient aucun effet; vous m'en fîtes de plus fortes, dont vous m'aſſuriez que vos Malades ne pouvoient faire uſage, mais je m'apperçus qu'elles ne faiſoient aucune impreſſion ſur moi; vous m'en donnâtes de très-fortes, que je gardois l'eſpace de ſix à ſept heures, le jour ou la nuit indifféremment, & j'agiſſois à mon ordinaire : ces dernieres mordirent davantage; j'entrai dans la veſſie. Au commencement je les ſortois le bout en forme de tire-bouchon; peu-à-peu elles ſe redreſſerent, & enfin je les ſortois droites comme elles entroient. Je ne dois pas omettre que dans l'intervalle d'un mois que je me ſervis de vos bougies, j'eus pluſieurs accès de fievre, occaſionnés par les bougies que vous m'aviez or-

donné de ſuſpendre de m'en ſervir, mais que cependant je fus toujours en avant, perſuadé que j'étois qu'ils n'étoient qu'accidentels, comme l'expérience me l'a prouvé; enfin, Monſieur, je ne puis qu'en rendre témoignage au Public, que j'ai été parfaitement guéri de cette fatale incommodité. Reſte à ſavoir ſi elle n'eſt que momentanée, ou ſi elle eſt guérie radicalement: je ne puis l'affirmer; tout ce que je puis dire, c'eſt que, depuis une année, je n'ai aucun ſymptome qui puiſſe me dénoter que ma guériſon n'eſt pas radicale. Je n'ai rien avancé que de vrai dans tout ce que je viens de dire, & prêt à m'expoſer à la viſite de quiconque pourroit en douter; c'eſt un témoignage que je dois vous rendre, comme à mon Libérateur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XX. *OBSERVATION.*

Mr. le Commandeur de P...... fut à Paris l'année 1748, pour s'y faire traiter d'une carnoſité qu'il avoit, placée au verumontanum : Mr. Daran fut chargé de ce ſoin; la cure fut aſſez longue, & enfin le Malade fut renvoyé en Province : mais, l'année d'après, il fut attaqué d'une rétention d'urine dangereuſe, qui lui cauſa un grand chagrin, comptant d'être obligé de retourner à Mr. Daran. Mais un de ſes amis lui dit qu'il trouveroit chez moi le même ſoulagement : il ſe rendit à Montpellier, & l'ayant ſondé avec une bougie, je trouvai une ſeule carnoſité, mais conſidérable, au verumontanum. Je lui promis qu'il ſeroit guéri dans quatre ou cinq ſemaines, par le moyen de mes bougies; & il le fut en ef-

fet : & quoiqu'il y ait plus de dix ans de cette guérifon, le Malade n'a plus reffenti aucune incommodité; il eft vrai qu'il a paffé de temps en temps quelques bougies dans l'Uretre. Ce Malade n'eft pas le feul que j'ai traité après Mr. Daran, fans cependant qu'il y ait de la faute de fes bougies, dont les effets font auffi connus que ceux des bougies que j'emploie, & dont j'ai donné la compofition au Public.

XXI. *OBSERVATION,*

Communiquée par Mr. Paffalaigue, Chirurgien-Major du Régiment de faint-Germain.

MONSIEUR,

Ayant eu occafion de faire ufage des bougies dont votre générofité a bien voulu enrichir la Chirurgie, j'ai l'honneur de vous écrire que je m'en fuis fervi avec fuccès dans plufieurs occafions; j'en fais ufage préfentement depuis un mois, pour une perfonne qui avoit le canal rempli de carnofités dans toute fon étendue. J'ai commencé la cure par la premiere efpece de bougies, felon votre Lettre à Monfieur le premier Chirurgien du Roi. J'en trempe enfuite le bout dans la compofition de vos fecondes bougies : par ce moyen je fuis parvenu en dix jours à introduire la bougie jufqu'au fphyncter, où elle trouve pendant une ou deux minutes un obftacle infurmontable, qu'elle franchit enfuite d'elle-même; elle ne rapporte prefque plus de matiere, & n'occafionne que très-peu d'irritation. Les premiers quinze jours, il y eut un écoulement confidéra-

ble ; le Malade avoit eu, un mois avant qu'il fît usage de vos bougies, une chaude-pisse dont il étoit guéri ; cette chaude-pisse avoit été précédée depuis douze ans de plusieurs autres, ou, pour mieux dire, il avoit toujours eu quelque écoulement vénérien ; & il y a environ quatre ans qu'il avoit les carnosités. La premiere année, l'urine ne sortoit que très-difficilement : il eut recours à Mr. Daran, qui par le moyen de ses bougies en leva les obstacles ; mais il resta toujours au malade un écoulement, malgré l'usage desdites bougies, pendant six mois : & quoiqu'on l'ait passé par les remedes, on n'a pu encore le tarir. Je vous prie, Monsieur, de me donner votre avis sur cela.

XXII. *OBSERVATION.*

Je vis, à l'Hôpital-Général de cette Ville, le mois de Décembre de l'année 1751, le nommé Mathieu Audran, de Cournonteral ; il avoit des carnosités dans le canal de l'Uretre depuis quinze ans, sans qu'aucune cause vénérienne y ait donné lieu : il fut traité avec mes bougies & guéri dans six semaines. J'ai vu dans ma pratique plusieurs autres cas pareils sans cause vénérienne.

XXIII. *OBSERVATION.*

En 1751, un Docteur en Médecine, logé chez Mr. Mejean, mon Confrere, fit usage de mes bougies, pour des carnosités invétérées dont il étoit attaqué depuis long-temps, & qui lui avoient occasionné des rétentions d'urine si violentes, qu'on avoit été obligé de lui faire une fois

la ponction au périnée, & une autre fois à l'hypogastre; mes bougies le guérirent en fort peu de temps.

XXIV. *OBSERVATION.*

Le Sieur Bertrand, âgé d'environ soixante-cinq ans, étoit attaqué depuis environ six mois d'une tumeur au périnée, grosse comme un petit œuf; il avoit aussi des embarras dans le canal de l'Uretre, qui lui avoient occasionné plusieurs fois des rétentions d'urine. Il fut traité de sa tumeur par différents habiles Chirurgiens de cette Ville; mais n'ayant pu être soulagé ni des uns ni des autres, il vint me consulter. Je lui fis faire usage de mes bougies, pour fondre les carnosités, & du cataplasme fait avec la mie de pain & l'Extrait de Saturne, qu'on appliquoit trois fois le jour sur la tumeur; & il fut guéri de l'un & de l'autre dans environ deux mois, quoique la tumeur fût squirreuse. J'ai vu plusieurs fois de ces sortes de tumeurs qui étoient très-considérables, & dont j'ai été obligé de faire l'ouverture à la faveur de la sonde crenelée, introduite dans le canal, qu'on ne doit pas épargner; elles sont beaucoup moins dangereuses que celles de la glande prostate : je me suis servi dans ces sortes de cas, avec le plus grand succès, du cataplasme ci-devant, & j'ai toujours rejetté avec soin les cataplasmes pourrissants ou maturatifs.

XXV. *OBSERVATION.*

Etienne Glaudou, Soldat dans le Régiment de Conti, vint à l'Hôpital-Royal pour s'y faire traiter de carnosités récentes; il n'eut besoin que

de fix bougies, dont il fit ufage dans l'efpace de trois jours.

XXVI. *OBSERVATION.*

Le 25 du mois de Mars de l'année 1750, vint à l'Hôpital des Vénériens de cette Ville, le nommé Bonneau, Sergent dans le Régiment de Poitou, qui, à l'occafion de plus de vingt chaudepiffes qu'il avoit eues dans fa jeuneffe, avoit le canal de l'Uretre rempli de carnofités extrêmement dures ou calleufes : il fut traité avec mes bougies; & quoique cette cure fût une des plus difficiles, ce Malade fut pourtant parfaitement guéri dans l'efpace de deux mois & dix jours.

XXVII. *OBSERVATION.*

Le 25 Mars 1750, vint à l'Hôpital Royal un Sergent du Régiment de Poitou, nommé Bonneau, parent du précédent; le canal de l'Uretre étoit rempli de carnofités : il fut traité avec mes bougies, & guéri dans l'efpace de cinq femaines.

XXVIII. *OBSERVATION.*

Mr. Rots, Chirurgien de feu Mr. le Maréchal de Saxe, & à préfent Chirurgien-Major du Régiment de Schomberg, me fit l'honneur de me confulter, vers la fin de l'année 1755, pour un Officier de diftinction, qui faifoit ufage depuis un affez long temps des bougies de Mr. Daran, pour quelques embarras dans le canal de l'Uretre, & pour une gonorrhée ancienne & fort incommode;

je lui envoyai de mes bougies, avec la maniere de s'en ſervir; & par leur ſecours le Malade a été parfaitement guéri dans l'eſpace d'environ ſix ſemaines, au rapport de Mr. Rots.

REMARQUE.

Il ne ſuffit pas toujours de fondre les carnoſités qui ſont dans le canal de l'Uretre; il faut encore recommander aux Malades qui ont été traités, de faire uſage des bougies de temps en temps, ſur-tout ſi la maladie étoit ancienne, parce qu'il n'eſt pas ſurprenant de voir reparoître plutôt ou plus tard les carnoſités, leur ſource n'étant pas quelquefois entiérement tarie, ſans qu'il y ait de la faute du remede ni du Chirurgien, ſi ce n'eſt d'avoir omis de recommander au Malade de ſe ſervir de temps en temps des bougies : c'eſt une précaution que j'ai toujours priſe, & qui n'a jamais manqué de me réuſſir.

Nous terminerons ici nos Obſervations ſur les ſimples carnoſités : on juge bien qu'il nous ſeroit facile d'en produire beaucoup davantage; mais nous penſons que celles-là peuvent ſuffire, & que ce ſeroit fatiguer inutilement le Lecteur d'en rapporter un plus grand nombre.

OBSERVATIONS

Sur les Maladies de la Prostate, les Fistules au Périnée, les Rétentions d'urine, & les Dépôts urinaires.

PREMIERE OBSERVATION,

Sur un dépôt de pus dans la glande prostate.

IL y a quelques années que je fus appellé dans une Ville de cette Province, pour un Malade qui avoit un dépôt de pus dans la glande prostate; la suppuration se porta dans le voisinage du fondement & au périnée : & comme c'étoit à quinze ou seize lieues de cette Ville, il fallut du temps pour venir me chercher & pour me rendre auprès du Malade, que je trouvai dans l'état du monde le plus violent, non-seulement à cause de la suppuration répandue dans le voisinage de cette glande, mais encore parce que l'urine ne pouvoit pas sortir. Mon avis fut d'abord de faire l'ouverture des parties affectées, & principalement de la prostate : mais il falloit pour cela pouvoir introduire la sonde crenelée jusqu'au col de la vessie; à quoi il ne fut pas possible de parvenir, qu'après avoir vaincu beaucoup de difficultés que je trouvai dans le canal de l'Uretre. Alors je coupai avec mon lithotome toutes les parties extérieures du périnée : je le conduisis avec le doigt indice de la main gauche dans la crenelure de la sonde, & le poussai jusqu'à son extrémité; & la glande prostate,

tate, qui renfermoit encore beaucoup de pus, fut suffisamment ouverte pour y porter facilement les injections & autres remedes déterfifs, pour conduire la maladie au point qu'on pouvoit le desirer.

REMARQUE.

Mon lithotome, dont la lame décrit une ligne courbe avec le manche, a dans cette occasion des avantages supérieurs au lithotome caché; je prouverai même, en temps & lieu, qu'il lui est préférable, à plusieurs égards, pour l'opération de la taille.

II. OBSERVATION,

Sur une rétention d'urine, causée par la tuméfaction de la glande prostate.

Il y a quelques années que je fus appellé à six lieues de cette Ville, pour un Abbé de condition, âgé de plus de soixante ans, attaqué d'une rétention d'urine : je me rendis auprès de ce Malade avec Mr. Fizes; & mon premier soin, dès que je fus arrivé, fut de le sonder. La sonde fut introduite toute entiere dans le canal de l'Uretre; mais je trouvai une difficulté insurmontable au col de la vessie, qui empêcha de tirer de l'urine : plusieurs tentatives, que je fis en différents temps, furent toujours inutiles. Tous les moyens qu'on put mettre en usage ne furent pas négligés, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur. Nous nous trouvâmes plusieurs Médecins & Chirurgiens auprès du Malade; Mr. Gautier,

Chirurgien très-habile de la Ville de Lunel, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation pour sonder, fut appellé aussi auprès du Malade, & trouva les mêmes obstacles que moi, & ne put par conséquent tirer l'urine qui étoit dans la vessie. Nous fîmes tout de suite une consultation; & ayant parlé le premier, je fus d'avis que l'obstacle dépendoit de la glande prostate tuméfiée, & que cette tuméfaction étoit squirreuse, attendu que le Malade étoit depuis long-temps incommodé d'une difficulté d'uriner; & que dans le cas de cette rétention d'urine, il s'étoit fait une irritation du sphyncter de la vessie, qui avoit occasionné un plus grand gonflement de la glande prostate tuméfiée, ainsi que je l'avois vérifié, par l'introduction du doigt dans l'anus. En conséquence je proposai la ponction au périnée avec le trois-quarts de Mr. Foubert; mais je ne sais par quelle fatalité les Médecins & Chirurgiens de la consultation n'y voulurent pas consentir : le Malade fut abandonné à son sort, & mourut deux jours après.

III. *OBSERVATION*,

Sur une rétention d'urine, causée par une tumeur à la glande prostate.

Il y a quelques années que je fus appellé auprès d'un homme de condition de cette Ville, où je trouvai Mr. Fizes, Professeur en l'Université de Médecine, & Mr. Serres, mon Confrere; ce Malade avoit une rétention d'urine, & quoiqu'on introduisît la sonde fort avant, l'urine ne sortoit pas; le sang qui entroit dans les yeux de la sonde se coaguloit sur le champ, & empêchoit

l'urine de ſortir. Pour remédier à cet inconvénient, je fis entrer du beurre dans les yeux de la ſonde autant qu'il fut poſſible, & l'ayant introduite juſques dans la veſſie, le beurre ſe fondit peu de temps après; l'urine ſortit, & le Malade fut ſoulagé pour quelques moments, mais cela n'empêcha pas qu'il ne ſurvînt d'autres accidents qui le firent périr quelques jours après.

L'ouverture des parties affectées fut faite, & nous trouvâmes que la glande proſtate étoit conſidérablement enflée, & qu'elle avoit une conſiſtance cartilagineuſe. La reſſource du beurre ou de la graiſſe, introduits dans les yeux de la ſonde, ſont d'un très-grand ſecours dans le cas où le canal de l'Uretre eſt dans une eſpece d'état phlogiſtique, & que les petits vaiſſeaux s'ouvrent aux approches de la ſonde, & fourniſſent aſſez de ſang pour en remplir le calibre & pour s'oppoſer au paſſage de l'urine. On conçoit facilement que le beurre ou la graiſſe, introduits dans les yeux de la ſonde, donnent le temps de l'introduire dans la veſſie, où s'étant fondus par la chaleur de cette poche membraneuſe, l'urine a la facilité d'y paſſer. Cette expérience, qui n'eſt pas à moi, m'a été utile en pluſieurs occaſions.

IV. *OBSERVATION*,

Communiquée par Mr. Gautier, Maître-Chirurgien d'Aix en Provence, ſur une rétention d'urine, cauſée par la tuméfaction de la proſtate.

Un Chanoine de Saint-Victor de Marſeille, âgé d'environ ſoixante & quinze ans, fut attaqué

d'une rétention d'urine, occaſionnée par un étranglement du col de la veſſie, & de la tuméfaction de la glande proſtate, maladie très-dangereuſe à un homme de cet âge : les fameux Meſſieurs Daran, & Jourdan, ſon ſucceſſeur, ne manquerent pas d'employer leurs bougies, mais ce fut ſans aucun ſuccès; au contraire, la maladie ſembloit devenir plus aiguë : le Malade ennuyé de toutes ces épreuves, & voyant qu'il ſouffroit toujours de plus en plus, prit le parti d'aller à Aix, & ſe mit entre les mains de Mr. Maille, très-bon Praticien de cette Ville, qui, après s'être aſſuré de la maladie, mit le Malade aux remedes généraux, & à l'uſage des bougies de Mr. Goulard; & par cette conduite, il le tira d'affaires dans trois mois.

V. *OBSERVATION*,

Sur une rétention d'urine, cauſée par un gonflement phlogiſtique de la glande proſtate, irritée par la préſence d'un petit calcul.

Il y a environ ſix ans que le Sieur Janel, Perruquier de cette Ville, fut attaqué d'une rétention d'urine : on avoit eſſayé pluſieurs fois inutilement de le ſonder; on ne parvenoit à lui faire ſortir quelques gouttes d'urine, qu'en lui faiſant ſouffrir des douleurs exceſſives. Ayant été appellé trois ou quatre jours après ſon attaque, j'introduiſis la ſonde dans la veſſie, que je vuidai de l'urine qu'elle contenoit, & je fus obligé d'y revenir pendant huit à dix jours de ſuite, parce qu'il ne pouvoit uriner ſans ce ſecours. Je jugeai, par la difficulté que la ſonde avoit d'en-

trer, lorſqu'elle étoit arrivée à la hauteur de la glande proſtate, que la difficulté dépendoit de cette glande, & qu'il falloit uſer de mes bougies, qu'on introduiroit avec beaucoup de précaution juſques dans la veſſie : mon avis ayant été ſuivi, le Malade avoit alors la faculté d'uriner ſans ſortir de l'Uretre la bougie qu'il y avoit; & lorſqu'il la ſortoit, l'urine la ſuivoit à plein canal, & s'arrêtoit enſuite tout-à-coup par la compreſſion de la glande proſtate qui ſe gonfloit dans ce temps-là : mais enfin le Malade ayant continué l'uſage des bougies pendant environ deux mois, il ſe délivra d'un petit calcul, & fut parfaitement guéri.

VI. *OBSERVATION*,

Sur un abcès à la proſtate, avec tumeur au périnée.

Il y a quelques années que je fus appellé avec Mr. Haguenot, Conſeiller & Profeſſeur en Médecine, pour un homme de condition de cette Ville, qui avoit une tumeur groſſe comme une noiſette au périnée : cette tumeur augmenta peu-à-peu, malgré tout ce que l'on put faire pour l'empêcher. Le Malade ſouffroit des douleurs violentes lorſqu'il rendoit quelques gouttes d'urine. Mr. Fizes, Profeſſeur en Médecine, & Mr. Bourquenot, mon Confrere, furent appellés : comme cette tumeur avoit prodigieuſement augmenté dans toute l'étendue du périnée & du ſcrotum, il fut délibéré qu'il falloit opérer le Malade; mais on craignoit que cette opération ne fût pas poſſible, à cauſe d'un obſtacle qui étoit au verumontanum. Le Malade étant ſitué commodément, je voulus

introduire une ſonde courbe & crenelée dans l'Uretre, comme pour la taille; mais ayant trouvé que ſa courbure étoit un obſtacle à ſon introduction, je la dreſſai un peu avec mes mains, ou, pour mieux dire, je diminuai la courbure, & alors je l'introduiſis au point que je voulois. Je coupai toutes les parties extérieures du périnée, le ſcrotum ne fut pas ménagé, & il ſortit tout de ſuite quantité de pus & d'urine mêlés enſemble; je portai le lithotome dans la crenelure de la ſonde, & j'ouvris l'Uretre & la proſtate juſqu'au col de la veſſie; le Malade fut tout de ſuite très-ſoulagé : il fut panſé méthodiquement, & il guérit dans quatre ou cinq ſemaines. L'année d'après il ſurvint une pareille tumeur au même endroit; je fis la même opération, & le Malade ayant été panſé méthodiquement, fut guéri à peu près de même que ci-deſſus.

L'année d'après encore, le Malade fut attaqué pour la troiſieme fois d'une pareille tumeur, qui fut opérée de même; & nous comptions qu'en ſuivant la route ordinaire, nous parviendrions à le guérir, comme les autres fois : mais ayant apperçu que le Malade ne rendoit l'urine qu'avec beaucoup de peine, j'y portai le doigt mouillé d'huile dans le fondement, & je trouvai la proſtate extrêmement enflée & abcédée; la ſuppuration avoit porté du côté de la veſſie, la fievre ſe mit de la partie, avec des redoublements qui firent périr le Malade dans quelques jours.



OBSERVATIONS

Sur les Rétentions d'Urine.

PREMIERE OBSERVATION.

LE 16 Février 1758, le nommé Claude du Mousteron, Sergent dans le Régiment de Nice, entra à l'Hôpital Royal des Vénériens pour se faire traiter de carnosités fort anciennes, dont le canal de l'Uretre étoit rempli; il nous dit qu'il avoit resté long-temps dans l'Hôpital de Toulon sans y avoir été soulagé : il avoit fait, avant d'entrer à notre Hôpital, beaucoup de débauches de toute sorte, au point que peu de jours après son entrée il fut attaqué d'une fievre putride des plus mauvaises & des plus dangereuses; il en fut traité, & il en guérit; mais dans sa convalescence il fut attaqué plusieurs fois de rétention d'urine, dont il fut soulagé par mes soins : mais le 15 du mois de Mars, il en eut une attaque si extraordinaire, qu'il ne fut pas possible de faire sortir l'urine de la vessie, par les secours que nous avions employés ci-devant; ensorte que l'état violent du Malade nous détermina à faire la ponction au périnée, avec le trois-quarts de Mr. Foubert, & par ce moyen il sortit de la vessie, à la faveur de la canule, une très-grande quantité d'urine, avec des glaires extrêmement épaisses; je laissai la canule, que je fis assujettir avec des liens convenables : le troisieme jour je fus obligé de l'oter, parce que l'urine ne venoit plus par cette

voie, & que d'ailleurs elle ſortoit par le canal de l'Uretre; je trouvai dans la canule une matiere glaireuſe qui la rempliſſoit d'un bout à l'autre, & qui s'étoit extrêmement durcie : le Malade rendit enſuite l'urine & les glaires par l'endroit de la ponction & par l'Uretre pendant plus de quinze jours. Il ſe fit un dépôt de pus & d'urine au périnée, qui fut ouvert; on employa la bougie, & enfin, dans l'eſpace d'environ deux mois & demi, il fut guéri de la ponction & des inciſions qu'il fallut faire : l'urine ſortoit aſſez facilement. Ainſi, pour ce qui regarde la ponction & les embarras du canal de l'Uretre, nous étions arrivés au point que nous pouvions deſirer; & cet homme-là ſe portoit au mieux, & ſe ſeroit ſans doute tiré d'affaire, ſi, à notre inſu, il n'avoit continuellement abuſé du régime de vie, ce qui a occaſionné une diarrhée ſi violente qu'elle n'a pu être arrêtée par tous les ſecours imaginables qui ont été employés, & qui l'ayant jetté dans le maraſme, l'a conduit au tombeau le 22 du mois d'Août 1758, c'eſt-à-dire, cinq mois & quelques jours après l'opération qui lui fut faite.

II. *OBSERVATION.*

Un Gentilhomme de cette Province étoit attaqué depuis plus de trente ans de pluſieurs carnoſités dans le canal de l'Uretre; & les ſondes de plomb, dont il faiſoit uſage, lui faiſoient ſupporter ſon état : il me fit l'honneur de me conſulter dans le courant de l'année 1754; & après avoir examiné ſon état avec beaucoup d'attention, je dis que je ſerois bien fâché d'apprendre qu'il lui fût arrivé quelqu'accident, mais que je

n'en ferois pas furpris; malgré cela, il retourna dans fes Terres, fans vouloir faire ufage de mes bougies. Le mois de Janvier 1755, il fut attaqué d'une rétention d'urine qui lui dura neuf jours, fans qu'il pût fe procurer aucun fecours, à caufe du mauvais temps & de la neige; tout fon corps devint enflé, comme s'il eût été attaqué d'une hydropifie par infiltration : après le neuvieme jour, l'urine commença à fortir goutte à goutte, & fans difcontinuer pendant neuf jours, fans qu'il lui fût poffible d'en fufpendre l'écoulement pour quelques moments. Cette incontinence d'urine ayant enfin ceffé, ce Malade fe retrouva dans fon premier état, & vint au beau temps fe faire traiter par le moyen de mes bougies; après en avoir ufé pendant fix à fept femaines, il eut le plaifir d'uriner librement. Mais il étoit fujet à une petite incommodité fort extraordinaire; c'étoit une dilatation du canal, depuis le verumontanum jufqu'au col de la veffie, fi bien que lorfqu'il vouloit uriner, il étoit obligé de donner un petit coup de doigt à cette dilatation, (*) pour diriger l'urine vers l'autre portion du canal de l'Uretre, après quoi l'urine fortoit fort bien. Je recommandai à ce Malade de faire ufage de mes bougies de temps en temps; mais l'ayant négligé, il s'apperçut que l'urine avoit un peu plus de peine à fortir. Il revint à Montpellier au Printemps de l'année 1757, il reprit l'ufage de mes bougies, & préfentement l'urine fort librement.

(*) Il y a lieu de juger qu'une pierre du volume & de la figure d'une olive, que le Malade rendit un jour avec beaucoup d'effort & de douleur, & qu'il m'envoya, avoit été formée dans cet endroit dilaté de l'Uretre.

REMARQUE.

Mr. Louis fait remarquer dans un Mémoire qu'on trouve dans le troisieme volume de l'Académie de Chirurgie, qu'il se forme assez souvent des calculs urinaires dans le tissu cellulaire du périnée, à l'occasion de la taille par le grand appareil; la raison qu'il en apporte est que dans cette méthode la peau du périnée est tendue & tirée vers l'os pubis, par l'aide qui soutient le scrotum. Lorsque cette action cesse, dit Mr. Louis, l'angle supérieur des téguments se rabat & couvre une partie de l'incision de l'Uretre: celle-ci est toujours plus haute; c'est pourquoi la cicatrice du haut de la plaie des téguments ne consolide point l'angle supérieur de l'incision faite à l'Uretre; de façon que lorsqu'on croit la plaie parfaitement guérie, il reste une solution de continuité intérieure. C'est par ce point que l'urine s'insinue dans les cellules du tissu qui avoisine l'Uretre, où elle dépose la matiere des calculs.

Cette idée ingénieuse de Mr. Louis, me fait penser que, dans le cas de notre Malade, l'urine, qui ne pouvoit pas sortir librement à cause des embarras du conduit, avoit pareillement déposé dans la portion dilatée de l'Uretre, où elle étoit obli-

gée de séjourner quelque temps avant de pouvoir surmonter la résistance qui s'opposoit à sa sortie, les rudiments du petit calcul dont j'ai parlé ; c'est ainsi que dans les poches anévrismales, où le cours du sang est ralenti, il se forme toujours des couches polypeuses.

Une chose digne d'attention, & que je crois devoir faire observer en passant, c'est que j'ai vu assez souvent, à l'occasion des embarras de l'Uretre, des petites tumeurs urinaires au périnée, dont les cataplasmes avec l'Eau Végéto-Minérale & le pain procuroient parfaitement bien la résolution. Je penserois volontiers que ces petites tumeurs dépendroient moins des crevasses de l'Uretre, qui occasionneroient, dans le cas où ce canal n'est pas libre, de grands dépôts d'urine dans tout le périnée & le scrotum, que de la transsudation de cette liqueur à travers les pores de la membrane intérieure de l'Uretre, affoiblie par les efforts que les Malades sont obligés de faire en urinant.

Ce qui paroît appuyer cette idée, c'est que les tumeurs dont il s'agit se forment lentement, & n'acquierent dans l'espace de plusieurs jours que le volume d'une très-petite noix, & qu'en outre elles sont souvent long-temps sans reparoître. J'ai vu un malade dans cette Ville qui en fut attaqué

au moins ſept à huit fois dans l'eſpace d'environ trois ans; & un Officier Suiſſe, trois à quatre fois en ſix mois. J'ai rencontré beaucoup d'autres cas de cette eſpece dans ma pratique; & je dois faire obſerver encore que le cataplaſme de mie de pain avec l'Eau Végéto-Minérale m'a toujours très-bien réuſſie.

III. *OBSERVATION*,

Sur le traitement d'un Officier Suiſſe, attaqué de Carnoſités anciennes, placées dans toute l'étendue du canal de l'Uretre, avec pluſieurs fiſtules, inflammations du prépuce & de la peau qui couvre la verge, tenſion & dureté des corps caverneux, & une tumeur au périnée.

Cet Officier s'apperçut de la diminution du jet de ſon urine, ſans avoir jamais eu de mal vénérien; cependant ſon incommodité faiſoit des progrès. C'étoit l'année 1742 que ſon mal commença; l'année 1746 il eut une chaude-piſſe dont il fut traité, & il crut alors être guéri des incommodités antérieures, mais il s'apperçut peu de temps après que les embarras du canal avoient augmenté. L'année 1753 il eut encore une chaude-piſſe dont il fut traité, mais la difficulté d'uriner augmentoit toujours; & comme le principal obſtacle n'étoit pas fort éloigné de la foſſe naviculaire, il étoit obligé d'introduire ſouvent dans le canal une petite ſonde de plomb, qui n'avoit guere plus de quatre travers de doigt de long; & par ce moyen il rendoit plus facilement ſon urine. L'année 1757 il fit uſage d'un bout de

bougie à la place de sonde de plomb, il l'attachoit au gland, & il vaquoit à ses exercices en laissant toujours le bout de cette bougie dans la même situation; son urine étoit mêlée de beaucoup de glaires, & il étoit obligé d'uriner à tout moment. Le bout de cette bougie, qui étoit toujours de la même longueur, occasionna une dilatation du canal de l'Uretre par son extrêmité, & une tumeur au périnée grosse comme une petite noisette. Le Malade fut obligé de voyager dans cet état, & dans les grandes chaleurs de l'Eté; il se fit une inflammation à toute la verge, tant aux enveloppes communes qu'aux corps caverneux qui étoient fort durs, & à l'Uretre, & une très-grande difficulté d'uriner, ce qui l'obligea de se mettre entre les mains du Chirurgien-Major de l'Hôpital du Saint-Esprit, qui appliqua des cataplasmes, dans lesquels il mettoit l'onguent mercuriel; il se fit une petite vessie à côté de la verge, qui, ayant été ouverte, laissa sortir l'urine : il se fit encore quelques jours après deux ouvertures à la partie inférieure du gland, à côté du ligament qui le lie avec le prépuce; ces ouvertures se cicatriserent, & l'urine sortit par plusieurs petites ouvertures, placées autour de la couronne du gland, par lequel toute l'urine passa pendant quelque temps, sans qu'il en sortît une goutte par le conduit naturel.

Le Médecin de l'Hôpital du Saint-Esprit, ayant vu le Malade dans cet état, lui conseilla de venir me trouver, pour se faire traiter d'une maladie aussi compliquée. Je m'attachai d'abord à arrêter les progrès de l'inflammation de toute la verge, & je puis dire que la Liqueur Végéto-Minérale produisit promptement les effets que

nous pouvions desirer : je fis usage ensuite de mes bougies, qui, quoique fort simples, donnoient lieu à des irritations qui nous obligeoient à suspendre leur introduction, parce que tout le canal étoit dans un état de phlogose ; la tumeur au périnée augmenta considérablement. Je fis voir plusieurs fois le Malade dans cet état à Mr. Sarrau, Maître-ès-Arts & en Chirurgie ; le Malade desiroit l'ouverture de cette tumeur, qui étoit si dure que je croyois qu'il y avoit un petit calcul renfermé dans la portion de l'Uretre qui y répondoit : nous jugeâmes cependant de suspendre cette ouverture, & de faire usage des cataplasmes faits avec la mie de pain & l'Eau Végéto-Minérale, qui à la longue fondirent entiérement cette tumeur. Le Malade faisoit toujours usage des bougies, autant que son état pouvoit le permettre, & il parvint, dans l'espace de quatre mois & demi, à les introduire jusques dans la vessie ; ensorte que par le moyen de nos Remedes, l'inflammation des parties affectées tomba entiérement, la tumeur au périnée fut fondue, de même que toutes les carnosités. Mais le Malade ayant été obligé de partir, l'urine sortoit, la plus grande partie par l'Uretre ; & un peu par les ouvertures qui étoient à la couronne du gland : celle qui étoit à côté de la verge se ferma, & le Malade étoit assuré d'être à l'abri du danger des rétentions d'urine, & de terminer sa guérison en continuant l'usage des bougies, dont je lui donnai provision. Je dois faire remarquer que l'usage des remedes intérieurs ne fut pas négligé.

REMARQUE.

Le Malade qui fait le ſujet de cette Obſervation, étoit expoſé, s'il ne fût pas venu ſe faire traiter, aux progrès d'une inflammation qui ſeroit devenue gangreneuſe, & à quelque rétention d'urine qui lui auroit coûté la vie, par la difficulté inſurmontable qu'on auroit trouvé à le ſonder.

IV. *OBSERVATION.*

Copie d'une Lettre de Mr. SEGUI, *Chirurgien-Major du Régiment de Brabant, en Eſpagne, le 26 Juillet* 1756.

Il y a environ ſix ans qu'un Monſieur de Saint-Pons, fut attaqué de carnoſités, en conſéquence de pluſieurs chaude-piſſes qu'il avoit eues depuis dix-huit à vingt ans; & comme il ne pouvoit uriner qu'avec beaucoup de difficulté, il ſe détermina à venir chercher du ſoulagement à Montpellier. Il fut adreſſé à Mr. Recoule, Médecin de cette Ville, qui lui conſeilla de paſſer par les remedes; il s'y réſolut, & fut préparé à l'ordinaire : mais les bains, bien-loin de le ſoulager, firent augmenter la difficulté d'uriner, au point que le Malade jettoit les hauts cris. Ayant été appellé pour le ſecourir, je le trouvai dans le bain, s'agitant & criant de toutes ſes forces; je l'en fis ſortir, je le ſaignai; & pour le ſoulager plus promptement, je voulus le ſonder; mais ce fut en vain : je trouvai une infinité d'obſtacles dans le canal, qui s'oppoſoient au paſſage de la ſonde.

Voyant que cette tentative étoit infructueuse, je résolus de recourir aux bougies de Mr. Goulard, auquel j'écrivis au nom de Mr. Sales, Maître Chirurgien de Montpellier, où j'étois dans ce temps-là; à sa considération, Mr. Goulard me gratifia de cinq ou six bougies : je fus chez le Malade aussi-tôt qu'elles me furent parvenues, &, après un peu de peine, je parvins à pousser la bougie assez avant, en présence de Mr. Recoule; je fis un peu uriner le Malade, qui se trouvant soulagé, se mit au lit & dormit, ce qu'il n'avoit fait depuis long-temps : l'ayant été voir le lendemain matin, je lui conseillai de chercher sa guérison dans l'usage de bougies; il parut indécis, & je ne le pressai pas vivement. Il passa par les remedes, & usa des sondes de plomb; mais à la fin du traitement il ne fut pas plus avancé qu'auparavant : au contraire, une dureté squirreuse qu'il avoit au périnée, grosse à peu près comme un œuf, s'étendit un peu, devint douloureuse, & la suppression d'urine continuoit toujours. Dans cet état il m'envoya chercher de nouveau; j'eus recours encore aux bougies de Mr. Goulard, & j'avoue que je fus étonné de leur succès : j'en continuai l'usage pendant un mois. J'appliquai sur la dureté du périnée des cataplasmes faits avec la mie de pain & le marc de Saturne dans l'eau commune : ces cataplasmes firent merveille; &, conjointement avec les bougies, le Malade urina sans douleur, & fut soulagé au point qu'il se résolut à partir, après avoir pris un certain nombre de bougies, avec lesquelles il continua de se sonder. J'en ai reçu une Lettre, par laquelle il me marque qu'il urine fort librement, & qu'il espere être bientôt guéri radicalement.

REMARQUE.

Si on avoit quelque difficulté ſur les mauvais effets des bains qu'on fait prendre ſi ſouvent, & ſi mal à propos, à ceux qui ont des carnoſités, dans la vue de les ſoulager lorſqu'ils ont des rétentions d'urine; ce qui eſt arrivé au Malade qui fait le ſujet de cette Obſervation, prouveroit, d'une maniere bien évidente, avec quelle attention on doit éviter l'uſage des bains pour ceux qui ſont attaqués de ces ſortes de maladies.



OBSERVATIONS

Sur les incontinences d'Urine.

PREMIERE OBSERVATION.

ANtoine le Large, dit la Victoire, Soldat dans le Régiment de Pinthievre, Compagnie de Giverſac, fit une chûte, dans ſon Corps-de-Garde, en s'éveillant pour aller en faction; il ſe trouva au-devant du lit une table qui le fit tomber & lui fit faire un effort violent, dont il reſſentit l'effet à l'umbilic & à la région de la veſſie, par une douleur qu'il a comparée lui-même à un coup de raſoir : il alla cependant monter la Garde, & une heure après, ayant voulu uriner, il ſentit une ardeur d'urine inſupportable; ſon urine étoit ſanguinolente, & elle le fut pendant cinq à ſix jours : ces accidents furent accompagnés de l'incontinence d'urine, qui lui a duré trois ans & cinq mois. On remarque que pendant les ſix premiers mois ſon mal étoit ſupportable, & qu'il ne perdoit involontairement ſon urine que pendant la nuit; & pendant le cours de la premiere année, il ſentoit, en urinant, des démangeaiſons & des douleurs à la verge & au gland, qu'il ne pouvoit preſque pas ſupporter : dans cet état le Malade a fait les campagnes & les voyages auxquels le Régiment a été obligé; ſon mal avoit augmenté au point de devenir inſupportable; & pendant tout ce temps-là, le Malade fut dans différents Hôpitaux, comme à Phaltzbourg, Marſal, & à Taraſcon en Provence, ſans

avoir reçu dans aucun de ces Hôpitaux le moindre soulagement, ce qui fut cause qu'on l'envoya à l'Hôpital Saint-Eloi de cette Ville, dans le mois de Janvier 1746, où on ne trouva pas à propos de lui faire des remedes, parce qu'on crut que son mal étoit incurable, de même qu'aux autres Hôpitaux où il avoit été. Ce Soldat ne trouvoit point de termes assez forts pour se plaindre de son état; son urine, qu'il perdoit continuellement, gâtoit les linges & les lits où il étoit couché; sa culotte étoit pourrie, & sa chemise toujours mouillée, ce qui le faisoit sentir fort mauvais. Le Sieur Picarel, alors Etudiant en Chirurgie, fut touché de son état, & lui conseilla de venir me consulter : je l'examinai avec beaucoup d'attention, je pressai la verge, j'en fis sortir du pus, j'introduisis une bougie, sans beaucoup de difficulté, jusques dans la vessie; & en la retirant, je vis sortir une assez grande quantité de pus : je jugeai d'abord que mes bougies ne pouvoient lui être d'aucune utilité; & j'étois prêt à le regarder comme incurable, lorsque je m'imaginai de lui faire boire de l'Eau Végéto-Minérale extrêmement légere, & de lui faire injecter de la même Eau un peu plus forte dans le canal de l'Uretre. Après qu'il eut usé de ce remede pendant quatre jours, il s'apperçut d'un changement en mieux; le sixieme jour, il étoit hors de joie de ce qu'il retenoit un peu son urine; le dixieme l'urine cessa de sortir involontairement; & quelques jours après, il fut aussi parfaitement guéri que s'il n'avoit jamais eu de mal. Je n'ai jamais vu de Malade si content que le fut celui-là de sa guérison, ni si empressé d'aller à son Régiment pour y faire son service.

II. *OBSERVATION.*

Un Sergent du Régiment de Lyonnois, gagna, en 1753, une chaude-pisse, qui par la négligence qu'il y apporta, tomba sur les bourses : trois mois après, il la fit remonter avec la terre de Coutelier ; & enfin étant dans son premier état, il la garda encore six mois, après lequel temps elle s'arrêta sans y rien faire : six mois après, il sentit des douleurs à la région lombaire & aux jambes, qui augmentoit de jour en jour ; dans cet intervalle, il eut encore commerce avec une femme, qui lui donna trois chancres & un phimosis. Attaqué de tous ces accidents, il fut à Douay en Flandres, où il passa par les grands remedes, qui firent disparoître tous les symptomes ; il jouit pendant l'espace de neuf ans d'une parfaite santé, après quoi il eut encore le malheur d'attraper trois chancres, qu'il guérit lui-même avec le précipité mêlé avec le suppuratif : mais les fatigues d'une campagne de deux ans, qu'il fut obligé de faire, jointes aux débauches de toute espece, auxquelles il se livra, renouvellerent les anciennes douleurs, & lui attirerent en outre un crachement de sang, qu'il a gardé l'espace de deux ans, après lesquels il s'arrêta sans y avoir employé aucun remede. Deux années après le crachement de sang, il s'apperçut qu'il faisoit du sang par la verge, mêlé avec l'urine, ce qui le détermina à venir à l'Hôpital Royal de cette Ville, où l'usage intérieur de l'Eau Végéto-Minérale, & les injections de la même Eau dans l'Uretre, procurerent sa guérison. Il avoit été auparavant à Besançon, à Strasbourg, à Perpignan, & autres Hôpitaux, sans en retirer le moindre soulagement.

III. *OBSERVATION.*

Le 11 Août 1750, Claude Clément, Soldat dans le Régiment de Conty, étoit attaqué, depuis deux ans, d'une incontinence d'urine, de laquelle il avoit été traité pendant long-temps dans l'Hôpital de Nîmes, où il fut à la fin regardé comme incurable. Ce Malade a trouvé sa guérison dans notre Hôpital en moins de quinze jours, en usant des mêmes Remedes que les précédents.

IV. *OBSERVATION.*

Un Soldat du Régiment de Languedoc, Infanterie, étoit attaqué depuis six mois d'une incontinence d'urine insupportable; il fut traité par différents Chirurgiens inutilement: & enfin ayant été envoyé à l'Hôpital Royal des Vénériens de cette Ville, il fut traité avec mes Remedes, & guérit en fort peu de jours.

REMARQUES.

Les Observations ci-dessus, sur les Incontinences d'urine, doivent paroître suffisantes pour établir une regle de pratique pour le traitement de ces sortes de maladies, regardées en général jusqu'ici comme incurables: voici la méthode que nous avons suivie en pareil cas.

Lorsque les Incontinences d'urine dépendent d'un ulcere au sphyncter de la vessie, ou du relâchement de cette partie, je fais user au Malade de l'Extrait de Satur-

ne, pris intérieurement, à la dose de douze ou quinze gouttes, dans environ une pinte d'eau, que les Malades boivent dans la journée, la moitié dans la matinée, & l'autre moitié l'après-midi : je leur fais faire en même temps, trois ou quatre fois par jour, des injections dans le canal de l'Uretre, avec de l'Eau Végéto-Minérale, composée comme on le verra dans la Formule; & je fais observer à ces Malades un bon régime de vie, ne mangeant que de la soupe, de la panade, du riz & quelques œufs, s'abstenant de la viande & du vin. Lorsque les Incontinences d'urine dépendent des embarras de l'uretre, & du relâchement du sphyncter de la vessie, comme je l'ai vu plusieurs fois, on doit faire user des Bougies & de l'Extrait de Saturne intérieurement, comme il a été dit ci-dessus. C'est en suivant cette méthode que nous sommes parvenus à guérir les Incontinences d'urine dont nous venons de parler; & cette nouvelle méthode mérite, j'ose le dire, beaucoup d'attention de la part des Médecins & Chirurgiens. Une longue expérience m'ayant appris que c'est une très-grande erreur de croire que l'usage du plomb intérieurement soit un poison, nous avons combattu ce préjugé en plusieurs endroits de notre traité sur les effets des Préparations de Plomb dans les maladies chirurgicales.

FORMULES.

Ce fut l'année 1751 *que je donnai à l'Académie Royale de Chirurgie la composition de mes Bougies. Peu de temps après mon retour à Montpellier, Mr. de la Martiniere, Ecuyer, Conseiller & Premier Chirurgien du Roi, Chevalier de l'Ordre de St. Michel, Président de l'Académie Royale de Chirurgie, me fit l'honneur de me demander un détail circonstancié sur la composition de mes Bougies, & de la maniere d'en faire usage; sur quoi j'eus celui de lui écrire la Lettre qui suit:*

MONSIEUR,

Il est vrai que ce que j'ai eu l'honneur de vous envoyer concernant le Remede & l'usage de mes Bougies, est trop succinct, & qu'il est nécessaire d'entrer dans un plus long détail, pour mettre les Chirurgiens en état de s'en servir utilement.

Je vais donc suivre vos intentions là-dessus : elles sont toujours justes, honorables à la Chirurgie, & utiles au bien public. Permettez, Monsieur, que cette Lettre tienne lieu du Mémoire que vous me de-

mandez ; de cette façon, l'uſage de mon Remede ne ſera que mieux reçu du Public & de tous mes Confreres.

Le Mémoire que je fis imprimer à Montpellier, en 1746, traite aſſez de la nature des Maladies de l'Uretre, du Remede qui les guérit, & de ſes effets. Après avoir donné à Meſſieurs les Commiſſaires, nommés par la Société Royale des Sciences, la compoſition de ce Remede, dont ils vérifierent les effets, il eſt queſtion d'expliquer ici les modifications différentes que je lui donne, pour être employé dans pluſieurs cas où la Chirurgie avoit peu ou n'avoit point encore de remedes. Voici donc les différentes Formules pour la compoſition de mon Remede & de mes Bougies.

Compoſition de la Liqueur propre à fondre les Carnoſités, appellée Extrait de Saturne.

IL n'eſt point de Praticien, tant ſoit peu expérimenté dans l'uſage des Bougies, qui ne ſache que les excroiſſances, connues ſous le nom de Carnoſités, ont communément leur ſiege à la foſſe naviculaire, au verumontanum, & à la région du canal de l'Uretre qui répond à la glande proſtate; quelquefois une ſeule de ces trois parties eſt

eſt affectée, quelquefoïs deux, quelquefois toutes les trois enſemble : dans ce dernier cas, la Carnoſité, placée au voiſinage de la proſtate, réſiſte le plus à la guériſon, & ſe fond plus difficilement. On ne peut s'inſtruire de la ſituation & du nombre des Carnoſités que par la bougie qu'on introduit; elle eſt arrêtée ordinairement par la premiere Carnoſité qui ſe préſente. Lorſqu'on eſt parvenu à la fondre, on paſſe à la ſeconde, & de celle-ci à la troiſieme. On ignore donc ſouvent, au commencement du traitement, le nombre & la ſituation des Carnoſités & on n'en eſt inſtruit que ſucceſſivement : voici la compoſition du Remede propre à les fondre.

Prenez autant de livres de litharge d'or que de pintes de vïnaigre, mettez le tout enſemble dans un chaudron, & faites-le bouillir pendant une heure ou cinq quarts-d'heure, en remuant toujours avec une ſpatule de bois; ôtez enſuite le chaudron du feu, laiſſez repoſer la matiere, & vuidez par inclination la liqueur qui ſurnagera ſur le marc, & qu'on gardera dans un ou pluſieurs flacons, pour s'en ſervir dans le beſoin.

J'appellerai dorénavant cette Liqueur, Extrait de Saturne; c'eſt cet Extrait de Saturne qui va prendre les différentes modifications dont j'ai parlé.

Premiere espece de Bougies.

Sur chaque livre de Cire fondue, on mettra demi-once d'Extrait de Saturne, en remuant toujours avec une spatule de bois; après le mêlange fait, on ôtera la bassine du feu, & on trempera dans la matiere des toiles d'environ neuf pouces de largeur, & d'environ deux pieds & demi de longueur, qui soient fines comme de la mousseline, de la batiste, ou de la toile de Hollande. Pour tremper ces toiles, une personne les tient, l'une après l'autre, avec les deux pouces & les doigts indices des deux mains, par une extrêmité, & jette le reste de la toile dans la bassine : une autre personne la presse avec une spatule, pour qu'elle se couvre de la matiere par-tout également; & lorsqu'elle est bien imbue, celui qui la tient par les deux bouts la leve en haut peu-à-peu & la laisse égoutter dans la bassine: dès qu'elle est un peu égouttée, un aide en prend les deux coins inférieurs & l'éleve en haut pour faire retremper le bout supérieur de la toile, qui, sans cette précaution, ne seroit pas assez couverte de la matiere; quelquefois on est obligé d'y revenir à plusieurs reprises, ce qui dépend du degré de chaleur de la matiere, qui ne s'arrête pas en assez grande quantité sur la toile lorsqu'elle est trop chaude; & il l'ex-

pofe enfuite dans un endroit propre pour qu'elle puiffe fe refroidir. On en ufera de même pour chacune des autres toiles, obfervant toujours que la matiere ne foit ni trop chaude ni trop froide, parce que, lorfqu'elle eft trop chaude, les toiles ne fe couvrent pas affez, & il faut les retremper; & fi elle eft trop froide, elle s'y prend inégalement. On garde ces toiles pour les découper en languettes obliques, pour que l'extrêmité de la bougie qui fert à la tenir pour la pouffer dans le canal de l'Uretre, foit plus groffe que celle qui doit être introduite. On roule ces languettes avec art entre les doigts, & enfuite entre deux pieces de marbre; c'eft ainfi qu'elles acquierent le degré de confiftance néceffaire à l'ufage qu'on en veut faire. On ne peut pas exactement déterminer la groffeur & la longueur des Bougies : la longueur doit être ordinairement de neuf pouces; fi elle étoit moindre, elle rendroit fouvent les Bougies inutiles pour les embarras qui font voifins du col de la veffie : le mieux eft d'en avoir de différentes longueurs, pour fe conformer à la longueur du canal de l'Uretre, & aux embarras dont il eft affecté. Il en eft de même de la groffeur, qui doit être proportionnée au calibre de l'Uretre dans fon état naturel, en même temps qu'elles fervent à porter le médicament dans l'en-

droit affecté, & le médicament dont elles sont composées, agit ensuite en fondant les carnosités & les autres embarras du canal.

Seconde espece de Bougies.

La premiere espece de Bougie dont je viens de donner la composition, suffit pour faire fondre les carnosités ordinaires; mais lorsqu'elles sont anciennes, ou calleuses, ou accompagnées de fistules au périnée, elles résistent beaucoup plus long-temps à l'action de ces Bougies : il faut donc en pareil cas tremper le bout de ces Bougies dans la composition suivante.

Prenez six onces de cire, faites-les fondre dans un poëlon, ajoutez une once & demie ou deux onces d'Extrait de Saturne, en observant que la cire ne soit pas trop chaude; remuez le tout avec une spatule de bois, jusqu'à ce que le mêlange soit bien fait. Après avoir ôté le poëlon du feu, trempez-y le bout des Bougies que je viens de décrire; roulez le même bout entre deux marbres, afin qu'il soit égal au reste de la Bougie.

Ces Bougies ainsi préparées, ont un effet prompt & sûr contre les carnosités les plus calleuses. Le nombre des guérisons qu'elles ont opérées composeroit un volume; mais je crois, Monsieur, que celles dont

j'ai parlé dans mon Mémoire, imprimé en 1746, vous paroîtront ſuffiſantes pour aſſurer l'efficacité de ce Remede. Depuis ce temps-là, j'ai encore guéri un plus grand nombre de Malades, parmi leſquels il y en a eu pluſieurs qui avoient été traités inutilement par les plus grands Praticiens dans ce genre de traitement : mais il n'en eſt pas de ces guériſons comme des autres; la plupart des Malades ſeroient fâchés d'être nommés : il me ſuffira donc, Monſieur, de vous faire reſſouvenir que les guériſons dont j'ai parlé dans le Mémoire de 1746, ſont atteſtées par des Commiſſaires nommés par la Société Royale des Sciences; ils en ont été témoins, & le ſont encore dans les occaſions qui ſe préſentent : enfin, c'eſt aux épreuves, qu'à préſent tout Chirurgien peut faire comme moi, à confirmer ce que j'ai avancé dans le Mémoire de 1746, & ce que je vais ajouter dans cette Lettre.

Pour parvenir au ſuccès dont je parle, il n'eſt queſtion que d'approprier mon Remede aux différents cas auxquels il eſt propre, ſelon ce que j'ai dit dans le Mémoire de 1746. Perſonne n'ignore qu'avant l'introduction des Bougies, elles doivent être mouillées d'huile. On a accoutumé de les lier avec du coton filé autour du gland; j'ai cru devoir m'écarter de cette méthode : l'expérience m'a appris qu'elle faiſoit traî-

ner les guérifons en longueur ; il n'eſt pas poſſible qu'il en ſoit autrement, parce que les Bougies, ainſi attachées, ne portent que très-peu ou point du tout ſur la carnoſité. (*)

Pour accélérer la guériſon & faire en ſorte que la Bougie porte ſur la carnoſité, je fais placer le Malade ſur le lit ou ſur une chaiſe ; je lui fais mettre les pieds ſur une autre chaiſe, placée vis-à-vis de lui : le Malade tient la verge d'une main, & de l'autre il introduit la bougie dans le canal ; & lorſqu'elle eſt arrêtée par la carnoſité, il la tient légérement appuyée deſſus, & par des petits mouvements légers, il tâche de la faire avancer, s'il eſt poſſible ; ſinon il répete le même exercice, qui doit durer environ une heure & demie par ſéance, qu'on peut répéter deux fois le jour : & communément on voit l'entiere guériſon dans moins d'un mois. Par la même raiſon, je déſapprouve encore plus la licence qu'on donne aux Malades de courir les rues avec la Bougie attachée au gland.

Vous m'objectez, Monſieur, avec raiſon, que la ſeule Liqueur & la cire doivent faire une matiere trop caſſante pour en compoſer des Bougies qui aient un peu de ſoupleſſe & de flexibilité. Je ſais que

(*) Ce n'eſt que dans le cas que la bougie entre entiere & de toute ſa longueur, qu'on doit l'attacher avec le fil de coton autour du gland.

c'eſt le propre des Préparations du Plomb, de donner de la conſiſtance aux médicaments topiques dans la compoſition deſquels on les emploie. Cette objection eſt judicieuſe, & je comptois la prévenir en donnant en détail la compoſition de mon Remede & de mes Bougies; vous trouverez donc, Monſieur, dans la ſuite du Mémoire des Formules, des Bougies avec l'Extrait de Saturne, la cire, l'huile & la graiſſe, dans la vue de les rendre plus flexibles, & plus propres que les premieres aux cas pour leſquels elles ſont deſtinées. Les Bougies avec l'Extrait de Saturne & la cire, ont cependant leur utilité, & méritent même la préférence dans certaines circonſtances, pour pluſieurs raiſons qu'il eſt bon de déduire ici. 1°. Ces Bougies, introduites dans le canal, ſe ramolliſſent par la chaleur, & ceſſent d'être caſſantes. 2°. Elles conſervent la fermeté néceſſaire pour être pouſſées utilement ſur les carnoſités, & pour que l'action du Remede puiſſe agir plus efficacement & avancer la guériſon. 3°. Les Bougies, ainſi préparées, ſont d'un très-grand ſecours dans la rétention d'urine; on peut les pouſſer ſouvent juſques dans la veſſie, condenſer par leur action les liqueurs raréfiées dans les carnoſités qui cauſent la ſuppreſſion, & procurer par-là la ſortie de l'urine.

Troisieme espece de Bougies.

Le traitement des carnosités, accompagnées de fistules au périnée, & des cicatrices anciennes & calleuses, n'est pas différent de celui que nous avons déja exposé; la guérison de ces fistules dépend toujours de la fonte des engorgements ou obstructions du canal de l'Uretre. L'engorgement des glandes de l'Uretre est communément une suite des effets du levain vénérien, ou des écoulements virulents, produits par les ulceres de cette partie; ils font obstacle au passage de l'urine en rétrecissant le conduit : à quoi on peut ajouter encore la trop grande distension ou engorgement des vaisseaux de la membrane intérieure du canal; ce qui arrive le plus souvent à la portion placée depuis le verumontanum jusqu'au col de la vessie. L'expérience fait connoître cette espece de maladie, par l'introduction d'une Bougie qui passe au travers de ce gonflement sans être arrêtée, mais seulement comprimée, & où elle cause une douleur considérable. Ce que je viens de dire ne concerne que les glandes de l'Uretre, connues sous le nom de glandes de Cowper, de Litre, & de Morgagni, & dont les vaisseaux se gonflent; la glande prostate gonflée jusqu'à un certain point, ne laisse aucun passage à la Bou-

gie : de même que les carnosités, elles changent la direction du col de la vessie, & causent souvent une Maladie aussi difficile à guérir que dangereuse.

Les Bougies dont nous avons parlé, composées avec l'Extrait de Saturne, sont le moyen le plus assuré pour opérer le dégorgement ou la résolution des liqueurs de ces glandes, & pour rétablir le ressort de leurs vaisseaux excrétoires; mais il faut les composer d'une maniere un peu différente, parce qu'il est nécessaire qu'elles aient plus de force dans toute leur étendue, sans qu'elles aient tant de solidité.

Quatrieme espece de Bougies.

Sur la quantité de six livres de cire, mettez une demi-livre de suif de bouc ou de mouton; le tout étant fondu sur un feu lent, ajoutez quatre onces d'Extrait de Saturne, en remuant toujours avec une spatule de bois, jusqu'à un parfait mélange; tirez alors la bassine du feu, & lorsque la matiere aura diminué de chaleur, trempez-y des toiles de la largeur & longueur convenables, & avec les mêmes attentions qu'il a été déja dit.

Cinquieme espece de Bougies.

Comme il est des Malades qui ont le canal de l'Uretre extrêmement sensible, &

auxquels l'introduction des Bougies composées avec l'Extrait de Saturne cause une douleur qu'ils ont peine à supporter au commencement du traitement, j'ai trouvé un moyen de les soulager, en composant des Bougies simples, dont l'usage accoutume peu-à-peu le canal à l'usage des Bougies composées.

Prenez six livres de cire en grain; ajoutez demi-livre de graisse récente de mouton ou de bouc; faites fondre le tout ensemble; jettez-y ensuite demi-livre d'huile récente d'amande douce, tirée sans feu; remuez le tout avec une spatule de bois, jusqu'à ce que le mêlange soit bien fait; trempez & coupez ensuite les toiles de la même maniere que ci-dessus.

Outre cette utilité des Bougies simples, on peut encore s'en servir dans certains cas pour préserver le canal de l'Uretre de l'irritation que peuvent causer les Bougies plus fortes, en trempant le bout de ces dernieres Bougies dans la matiere de la seconde espece dont j'ai parlé. Il est encore un autre moyen pour préserver le canal de l'irritation, ou la faire cesser lorsqu'elle est arrivée; c'est de savoir suspendre à propos l'usage de toutes Bougies pendant un, deux, ou trois jours, ainsi que je l'ai dit dans mon Mémoire sur les Maladies de l'Uretre.

Le canal de l'Uretre se trouve quelquefois endurci & calleux dans une certaine étendue, ce qui provient, soit de l'ancienneté de la maladie, soit de l'usage qu'on a fait des sondes de plomb, des cordes à boyaux, ou d'autres corps étrangers, qui n'ont d'autre vertu que celle de comprimer : il faut employer, dans ce cas, des Bougies plus fortes; & ainsi, au-lieu d'une demi-once d'Extrait de Saturne sur chaque livre de cire, mettez-en une once : la quantité de cet Extrait augmente ou diminue la vertu de ces Bougies, & leur donne différentes gradations, dont les habiles Chirurgiens peuvent tirer avantage. Je n'ignore pas qu'on ajoute à la composition des Bougies les plus renommées, des emplâtres, des onguents, & autres drogues de différentes couleurs; mais tous ces ingrédients ne servent qu'à donner de l'irritation, & à dérouter ceux qui cherchent à découvrir la composition des Bougies. Il en est de même des Bougies suppuratives, pour fondre & guérir les carnosités; loin de penser à causer une suppuration, il faut un médicament qui opere des effets bien différents : le principal de ces effets est produit par les parties fines de la litharge, qui se débarrassant de la cire lorsque la Bougie est échauffée, pénetrent la substance de la carnosité & divisent les li-

queurs qu'elle contient. L'acidité du vinaigre, augmentée par son ébullition avec la litharge, resserre & force peu-à-peu la carnosité, & en exprime la liqueur divisée par les particules de la litharge; c'est ainsi qu'on parvient à guérir & à détruire les embarras du canal, & non par aucune suppuration, qu'il faut au contraire éviter en supprimant de la composition des Bougies tous les médicaments qui peuvent la produire.

Quand on est parvenu à débarrasser le canal de ces obstructions, & à faire sortir l'urine à plein canal, il faut rendre la guérison durable. Quelquefois les excroissances n'ayant pas été suffisamment fondues, se regonflent, & causent peu de temps après les mêmes accidents; ceci n'est pas sans exemple : le meilleur moyen pour prévenir cette rechûte, est d'ordonner au Malade d'user encore des Bougies pendant quelque temps, après celui qui est destiné pour le traitement; de cette façon on acheve de fondre ce qui reste.

L'enflure de la glande prostate est une des plus difficiles & plus dangereuses maladies de l'Uretre; la difficulté de la guérison dépend ordinairement de l'état d'épaississement de la liqueur contenue dans les vaisseaux de cette glande : si elle est squirreuse, la guérison n'en peut être opérée par les Bougies, sur-tout lorsque la

cause n'en est pas vénérienne, ce qui arrive quelquefois; mais, lorsque le levain est virulent, les frictions générales & particulieres peuvent changer l'état de cette glande. Les bougies peuvent être aussi d'un grand secours pour opérer ce changement, principalement lorsque la glande n'a pas acquis un certain degré de solidité. Avant de commencer le traitement de ces sortes de Maladies avec les Bougies, il est important de s'instruire de l'état de cette glande; & c'est ce qu'on peut faire en introduisant dans le fondement un ou deux doigts mouillés d'huile, qu'on incline de derriere en devant vers le col de la vessie où cette glande est placée.

Les Gonorrhées habituelles ont été regardées comme l'écueil de la Chirurgie: elles sont occasionnées, ou par le relâchement, ou par la corrosion des vaisseaux excrétoires des glandes de l'Uretre, très-rarement par des ulceres de cette partie; mais dans l'un ou l'autre cas le traitement avec mes Bougies est le même, puisqu'elles ont la vertu de fondre les engorgements des vaisseaux, de rétablir leur ressort, & même de consolider les ulceres s'il y en a: cependant il est à remarquer que les Gonorrhées causées par la corrosion des vaisseaux excrétoires, sont infiniment plus difficiles à guérir. On doit em-

ployer pour ces écoulements la premiere & la troisieme espece de Bougies, dont on continue l'usage jusqu'à la suppression de l'écoulement.

Vous venez de lire, Monsieur, plusieurs raisonnements sur les Maladies de l'Uretre, que vous aviez déja lus en partie dans mon Livre imprimé sur cette matiere. J'ai été obligé d'en répéter quelques-uns, & je le fais d'autant plus volontiers, que plusieurs Auteurs qui ont imprimé depuis moi sur le même sujet, l'un en 1748, l'autre en 1750, m'ont fait l'honneur de les adopter jusqu'aux expressions mêmes. Il est vrai qu'ils ne m'ont point fait celui de me citer une seule fois dans leurs Livres. Il faut sans doute qu'ils aient oublié ce qu'ils ont pu lire dans mon Livre, imprimé en 1746, ou qu'un hazard merveilleux nous ait fait penser & même exprimer de la même façon, sur plusieurs points de la Chirurgie qui ont du rapport aux Maladies de l'Uretre, & aux effets du médicament dont les Bougies sont composées. (*)

On peut porter dans sa poche un petit flacon rempli d'Extrait de Saturne, & on est assuré d'avoir le plus grand de tous les remedes, pour s'en servir dans une infi-

(*) Le Sieur Alliés, en particulier, m'a copié si fidélement, que, s'il n'avoit pris la peine de mettre son nom à la tête de son Livre, j'eusse cru que c'étoit le mien.

nité d'occaſions preſſantes & inattendues; comme pour des contuſions, meurtriſſures, ékimoſes, inflammations, entorſes, &c. On ne fait, dans ces circonſtances, que jetter de cet Extrait dans de l'eau commune, on y trempe des compreſſes dont on couvre les parties. Dans tous les cas dont nous venons de parler, on fera attention à l'état de la partie affectée, parce que plus elle eſt douloureuſe, moins il faut mettre de gouttes d'Extrait de Saturne dans l'eau; c'eſt à la prudence du Chirurgien qu'en eſt réſervée l'augmentation ou la diminution.

Je ſuis dans l'uſage d'ajouter quelques gouttes d'eau-de-vie ſur un verre d'eau commune, préparée avec l'Extrait de Saturne, qui devient auſſi le plus grand de tous les Topiques pour les Ophthalmies, & pour les ſurdités commençantes, qui viennent à la ſuite des fluxions des oreilles; au-lieu des gouttes d'eau-de-vie pure, ajoutez quelques gouttes d'eau-de-vie camphrée.

Cette Liqueur Végéto-Minérale, faite ſeulement avec l'Extrait de Saturne & l'eau commune, ou avec celle qui eſt préparée avec le marc, eſt d'un uſage merveilleux, en l'appliquant ſur les phimoſis accompagnés de chancres invétérés; j'y fais baigner la partie une heure le matin & autant le ſoir, & puis je fais panſer le Malade de la maniere ſuivante:

Je prends dix onces de beurre ou de graiſſe récente, que je lave pendant quelque temps avec la Liqueur Végéto-Minérale, un peu plus forte qu'à l'ordinaire. Je coupe enſuite de petites languettes de linge, de la figure qu'il faut pour les introduire, couvertes de cette pommade, entre le prépuce & le gland, avec une ſpatule; j'injecte encore de cette Liqueur entre le prépuce & le gland, que j'enveloppe dans des compreſſes trempées dans cette Liqueur : c'eſt par cette méthode que j'ai guéri, ſans opération, dans l'Hôpital que le Roi entretient à Montpellier, une très-grande quantité de Malades, qu'on étoit en uſage d'opérer avant que j'en fuſſe le Chirurgien. On verra ces choſes dans un plus grand détail, dans les Obſervations que je me propoſe de donner ſur cette matiere, dès que mes occupations m'en donneront le loiſir.

Cette Liqueur Végéto-Minérale très-adoucie, eſt la meilleure de toutes les injections pour la Gonorrhée virulente. Elle ne cauſe point d'irritation; elle déterge les ulceres en augmentant le jeu des vaiſſeaux : mais on ne doit point oublier la regle générale, qui eſt de n'uſer d'injection dans cette partie qu'avec de grands ménagements; car tant que l'écoulement eſt accompagné d'ardeur d'urine, & d'une

douleur qui s'étend plus ou moins dans l'Uretre, les injections doivent être ou retardées, ou extrêmement douces : on en augmente la force peu-à-peu, à mesure que les accidents diminuent.

J'ai remarqué dans une infinité d'occasions, que cette Liqueur est un excellent anti-vénérien, lorsqu'on l'applique sur les exulcérations cutanées, produites par le virus; elle m'a été également d'un grand usage pour arrêter les progrès des chancres malins & invétérés, & contre lesquels les autres Topiques n'avoient pu être d'aucun effet. Cette même Liqueur, prise intérieurement, est un remede singuliérement bon contre les incontinences d'urine, causées par le relâchement ou l'ulcération du sphyncter de la vessie.

Pour la faire prendre intérieurement, je mets seulement douze ou quinze gouttes d'Extrait de Saturne dans une pinte d'eau commune, que je fais boire au Malade dans le courant d'une journée; indépendamment de cette boisson, je fais faire des injections dans le canal de l'Uretre avec la même Liqueur, plus forte que celle que le Malade prend intérieurement : elle remplace bien supérieurement le vin, l'eau-de-vie, & les autres Topiques usités, & souvent contraires au but que l'on se propose. Lorsqu'on l'applique sur quelque plaie en-

flammée, ou d'armes à feu, ou autres inflammations, il ſuffit d'être attentif à mouiller les compreſſes toutes les deux ou trois heures avec ladite Liqueur.

Les Topiques les plus convenables pour le panſement des ulceres cancéreux, ſont les Préparations de Plomb en général : cependant on eſt dans l'uſage d'appliquer des anodins & des huiles douces, comme celles d'amande & d'œuf, dont on fait un Cérat avec la cire battue dans de l'eau, dans la vue de calmer l'irritation & la douleur qui accompagnent preſque toujours ces ſortes d'ulceres. J'uſe de ma Liqueur Végéto-Minérale avec grande ſatisfaction en pareil cas. Je la mêle avec le beurre frais, que je fais battre enſemble pendant quelque temps ; j'en couvre des plumaſſeaux, que j'applique enſuite ſur ces ſortes d'ulceres, après les avoir doucement lavés avec ladite Liqueur : j'ai ſouvent calmé de cette façon des douleurs & des irritations qui avoient réſiſté à bien d'autres Topiques. Dans le cas des fleurs blanches, elle eſt propre encore à les arrêter, en rétabliſſant le reſſort des parties relâchées.

Je dois faire remarquer qu'on doit bien ſe garder de confondre l'Extrait de Saturne avec la Liqueur Végéto-Minérale : l'Extrait de Saturne n'eſt autre choſe que la liqueur qui réſulte de l'ébullition du vi-

naigre avec la litharge pendant environ une heure; la Liqueur Végéto-Minérale eſt un mêlange de l'Extrait de Saturne avec l'eau commune. J'ai fait voir combien cette Liqueur ſouffre de gradations, qui dépendent de la quantité des gouttes de l'Extrait. On doit les proportionner à la qualité du mal pour lequel on l'emploie : je ne puis en déterminer exactement la doſe; la prudence de celui qui l'emploie doit fixer la gradation : je dirai ſeulement qu'à la quantité d'une petite cuillerée à café, ſur une pinte d'eau, la Liqueur Végéto-Minérale eſt dans ſa force ordinaire.

J'ajouterai ſeulement ici quelques Formules des Pommades, & d'une Peau divine, dont je me ſers depuis pluſieurs années avec un grand ſuccès, & qui doivent leur principale vertu à l'Extrait de Saturne.

Premiere Formule d'une Pommade.

Prenez huit onces de cire en grain, faites-la fondre à petit feu dans un poëlon, ajoutez-y dix-huit onces d'huile roſat, en remuant juſqu'à ce que le mêlange ſoit fait; mettez ſur le tout quatre onces d'Extrait de Saturne, qu'on verſera doucement en remuant toujours avec une ſpatule pour en faire le mêlange; ajoutez une dragme de camphre, en remuant toujours juſqu'à ce qu'il ſoit fondu; ôtez le poëlon du feu, &

continuez de remuer jusqu'à ce que la matiere ait pris quelque consistance : cette Pommade est un topique merveilleux pour les plaies fistuleuses, pour les ulceres calleux, pour les ulceres scrophuleux, & pour ceux même qui sont produits par un mêlange scrophuleux, vénérien, & même scorbutique.

Elle n'est pas moins spécifique pour combattre les démangeaisons de la peau ; je lave premiérement l'endroit affecté avec la Liqueur Végéto-Minérale, puis je le couvre de Pommade, & je mets du papier fin par-dessus, & ensuite des compresses, &c. C'est de cette façon que je suis venu à bout de guérir des dartres qui avoient résisté à d'autres médicaments. J'observerai pourtant que si on vouloit faire usage de cette Pommade pour des dartres anciennes, qui sont des égoûts vicieux de la masse du sang, il faudroit y mettre une très-légere dose d'Extrait de Saturne & de camphre, sur la même quantité de cire & d'huile.

Cette Pommade est un topique excellent, appliqué sur les chancres vénériens, après les avoir lavés avec la Liqueur Végéto-Minérale.

Elle est très-bonne pour les parties menacées de pourriture & de gangrene, en les lavant toujours avec la liqueur avant d'appliquer la Pommade.

Il est quelquefois des plaies & des ul-

céres si douloureux, qu'on ne peut, sans les irriter, les panser avec les onguents les plus doux. Je fais alors un Cérat, dont voici la composition.

Seconde Formule.

Prenez une livre d'huile, trois onces de cire en grain; mêlez ensemble l'huile & la cire dans un plat ou dans une casserole, & mettez-la sur le feu : lorsque la cire sera fondue, & mêlée avec l'huile, retirez le plat du feu, & laissez refroidir la matiere; puis jettez-y peu-à-peu huit onces de la Liqueur Végéto-Minérale, en remuant le tout ensemble pour en faire le mêlange : on peut diminuer ou augmenter la consistance & la force de ce Cérat, en augmentant ou diminuant la quantité de la Liqueur.

Je fais le Nutritum de Saturne, avec la Liqueur Végéto-Minérale, pour les plaies qui n'ont pas beaucoup de profondeur, pour les chancres & écorchures du gland, & des autres parties. En voici la composition.

Troisieme Formule.

Prenez six onces de litharge d'or, réduite en poudre très-fine, qu'on mettra dans un mortier; mêlez trois onces d'huile avec cette litharge; ajoutez huit onces de la Liqueur Végéto-Minérale, versez-la peu-

à-peu, pour en faire un mêlange avec le reſte.

Quatrieme Formule.

Pour fondre l'épaiſſiſſement de la ſynovie dans les articulations & dans les gaînes des tendons, pour guérir les plaies au voiſinage des articulations, je fais une Pommade, dont les effets ont étonné les gens de l'Art. En voici la compoſition.

Prenez deux pintes d'eau commune, qu'on mettra dans un pot de terre verniſſé; ajoutez deux onces d'Extrait de Saturne, & dix-huit onces de ſavon ordinaire, coupé par tranches, & qu'on jettera dans le pot; mettez le tout ſur un feu médiocre : vous remuerez toujours la matiere avec une ſpatule, juſqu'à ce que le ſavon ſoit fondu; vous ajouterez alors un gros de camphre; & lorſqu'il ſera fondu, vous retirerez le pot du feu, & vous vous ſervirez de cette Pommade de la maniere ſuivante:

Prenez de la Liqueur Végéto-Minérale, qu'on fera chauffer juſqu'à ce qu'elle ſoit plus que tiede; mettez-la enſuite dans un vaſe convenable à la partie affectée, qu'on fera tremper pendant un quart-d'heure, en la frottant avec la main : outre ces bains, on peut encore faire couler cette Liqueur, en maniere de douche, ſur la partie affectée. Après ce bain, & la douche, on cou-

vre la partie d'un linge chaud; & une heure après, on la découvre pour appliquer la Pommade dont on fait une onction, telle à peu près qu'on la fait avec l'onguent mercuriel; ensuite on a du papier qu'on roule dans les mains, & dont on couvre la partie frottée, & par-dessus: on applique un linge chaud; on renouvelle cette opération une fois le jour, & on continue jusqu'à la guérison, qui arrive ordinairement dans quinze ou vingt jours. Il faut avoir soin de ramollir, avec l'Eau Végéto-Minérale, la Pommade qui se sera épaissie dans le pot.

Formule des Peaux divines ou de Saturne.

Prenez douze livres de cire, qu'on fera fondre dans une bassine; ajoutez trois livres & demie d'huile d'olive; & lorsque la cire sera fondue & mêlée avec l'huile, vous ajouterez huit onces d'Extrait de Saturne, qu'on fera couler doucement en remuant toujours avec la spatule : lorsque le mêlange est fait, ajoutez deux gros de camphre, en remuant toujours jusqu'à ce qu'il soit fondu, & tirez alors la bassine du feu : trempez des toiles médiocrement fines, de la longueur & largeur qu'on jugera à propos, & de la même façon que j'ai dit qu'il falloit tremper ces toiles pour les bougies.

Ces Peaux divines operent de très-bons effets, lorsqu'on les emploie sur les par-

ties attaquées de douleurs de rhumatiſme, qu'il ne faut pas confondre avec des douleurs oſtéocopes, qui ordinairement ſont vénériennes, & d'ailleurs trop profondes pour ſe reſſentir des effets de la Peau divine. Les parties affoiblies & douloureuſes trouvent un grand ſoulagement dans ces Peaux divines, qui ſont d'un grand ſecours dans les Hôpitaux, ſur-tout hors des ſaiſons des eaux minérales, & dans les endroits qui en ſont éloignés. On peut les employer pour tous les cas où l'on uſe des autres Peaux divines, en prenant la précaution de laver auparavant la partie avec l'Eau Végéto-Minérale chaude.

Formule du Cataplaſme.

Prenez mie de pain blanc, & faites-la bouillir dans l'Eau Végéto-Minérale juſqu'à conſiſtance de bouillie.

Ce Cataplaſme remplace très-avantageuſement celui de *micâ panis* ordinaire, & doit être préféré en toute occaſion aux Cataplaſmes émollients.

Voilà, Monſieur, les différentes modifications que je donne à mon Remede, & qui produiſent les effets dont j'ai parlé; les Obſervations que je donnerai enſuite, acheveront de déterminer le véritable uſage que j'en fais : peut-être que de plus habiles que moi trouveront le moyen de l'étendre

à

à des choses plus utiles, & d'en faire un des Remedes les plus généraux & des plus efficaces de la Chirurgie. J'ai attendu à lui donner un certain point de perfection, pour en faire un présent au Public & à la Chirurgie; je ne doute pas que mon exemple n'engage ceux qui ont des médicaments secrets & utiles au Public, à en enrichir la Chirurgie. Il y auroit de l'inhumanité dans celui qui refuseroit à ses semblables les secours que les talents, l'expérience ou le hazard, lui découvrent. Il me semble que tous les hommes doivent travailler en commun à leur mutuelle conservation; c'est ce que je me suis proposé en donnant à la Chirurgie & au Public le fruit de mes travaux, dont le secret auroit pu sans doute augmenter considérablement ma fortune, mais ne m'auroit jamais procuré la satisfaction que vous m'avez fait ressentir, en approuvant authentiquement ma conduite, lorsque j'ai rendu mon Remede public.

Je suis, avec le plus respectueux attachement,

MONSIEUR,

Montpellier, *ce* 5 *Nov.* 1751.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

GOULARD.

SUITE DES FORMULES.

Maniere de rectifier le Mercure.

IL n'eſt point de meilleure façon de rectifier le Mercure, que celle de la trituration dans un mortier de marbre avec un pilon de bois : pour cela on met une livre de Mercure, plus ou moins, dans un mortier avec la quantité d'eau qu'il faut pour le couvrir ; enſuite on le broie juſqu'à ce que l'eau ſoit ſale, & alors on la vuide par inclination dans quelque vaſe : on voit autour du coagulum du Mercure, à meſure qu'on vuide l'eau, une poudre noirâtre, qui a été ſéparée du Mercure par la trituration ; on met enſuite d'autre eau ſur le Mercure ; on continue le même procédé, & on vuide toujours l'eau à meſure qu'elle eſt ſale, & juſqu'à ce que le Mercure ne fourniſſe plus de poudre noirâtre.

Si on continue de mettre de l'eau & de broyer, au-lieu de la poudre noire on aura une eſpece de poudre griſe, qui n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage de particules de Mercure extrêmement diviſé, & dont l'eau ſe trouve auſſi impregnée ; ce qui fait un excellent anti-vénérien, & le meilleur, peut-être, qu'on puiſſe donner intérieure-

ment, comme nous l'avons expérimenté dans plusieurs occasions.

On remarquera que le Mercure crud, ainsi rectifié par la trituration & les lotions dont nous venons de parler, est très-facile à éteindre, & à mêler avec la térébenthine, au point que si on met huit ou dix heures à l'éteindre lorsqu'il n'est pas rectifié, demi-heure ou trois quarts-d'heure suffisent lorsqu'on en a séparé les parties hétérogenes par le moyen susdit.

On remarquera encore que le Mercure est propre à être mis en dragées, pilules, &c. & qu'étant pris intérieurement, il émousse, & éteint peut-être pour toujours, la cause vénérienne, ce qui demande d'être plus vérifié par l'expérience.

Maniere de faire l'Onguent Mercuriel.

L'Onguent Mercuriel consiste dans le mêlange d'une certaine quantité de Mercure avec de la graisse. Il y a des Praticiens qui mêlent parties égales de Mercure & de graisse; d'autres mettent les deux tiers de graisse sur un tiers de Mercure : cette derniere maniere de faire l'Onguent Mercuriel est la meilleure, parce qu'elle porte moins facilement à la bouche, & qu'on a eu le temps de couvrir le Malade par gradation lorsqu'il a été bien préparé. Pour

faire cet Onguent, on met, par exemple, six onces de mercure crud dans un mortier, & environ une once de térébenthine lavée; ensuite on broie cette térébenthine avec le mercure; & lorsqu'elle en a éteint une certaine quantité, on remet encore un peu de térébenthine, & on continue de broyer jusqu'à ce qu'enfin le coagulum du mercure ait disparu : alors on commence à mettre un peu de graisse, & on fait broyer pendant long-temps; & on continue de mettre peu-à-peu le reste de la graisse, qu'on a soin de bien broyer, jusqu'à ce qu'enfin le mêlange soit bien fait. On observera que la graisse en rame, & qui n'a point été fondue, est la meilleure; on la coupe à petits morceaux, observant d'en séparer les pellicules & filaments avant de la peser : cette graisse fait que l'Onguent a plus de consistance, & que le mercure ne se précipite point au fond du pot, sur-tout pendant l'Eté.

Il y a des Malades qui sont si susceptibles de l'impression des frictions mercurielles, que nous sommes quelquefois obligés de faire usage du mercure fait au quart. La foiblesse des Malades, & leur tempérament, sont aussi des raisons qui nous obligent quelquefois de faire usage de cet Onguent modifié. Il n'y a que l'expérience qui puisse nous apprendre à quel point cet-

tains Malades ont peine à ſupporter les effets du mercure. Nous avons déja dit que la ſeule habitation des Salles des Vérolés, occaſionne très-ſouvent la ſalivation à des Vénériens qui n'ont reçu aucune friction : il en eſt d'autres qui ſalivent après avoir reçu une ou deux frictions ; & nous en avons actuellement à l'Hôpital qui ſervent d'exemple à ce que je viens de dire. Delà on doit juger combien ces ſortes de cures méritent l'attention des Praticiens, & la néceſſité d'avoir recours à des moyens différents du traitement ordinaire ou général ; par exemple, dans des occaſions délicates & extraordinaires, la méthode des bains & des frictions eſt la ſeule qui puiſſe convenir : il arrive même qu'après avoir donné pluſieurs bains & pluſieurs frictions, les Malades ſupportent enſuite beaucoup plus facilement le mercure ; à quoi contribue auſſi beaucoup le régime de vie, la diete blanche, &c.

Je dois faire obſerver que dans l'eſpace de plus de quarante ans de pratique, je n'ai jamais vu peſer, ni n'ai fait peſer moi-même, les doſes de mercure que je fais appliquer ſur les différentes parties du corps, à quoi on eſt ſi ſcrupuleuſement aſſujetti dans beaucoup de Pays différents ; je ne ſache pas même que cela ſoit la méthode d'aucun des Praticiens de cette Ville : il

faut que la quantité de mercure qu'on donne à celui qui frotte, ſoit ſuffiſante pour couvrir la ſurface de la partie qui doit être frottée, en ſorte qu'elle puiſſe fournir au temps de demi-heure qu'on emploie ordinairement à chaque friction; le reſte ſe prend aux linges lorſqu'il y en a un peu plus, & cela ne tire à aucune conſéquence.

Quelques précautions que l'on prenne dans l'adminiſtration des frictions, cela n'empêche point que la bouche ne ſoit quelquefois échauffée, que les glandes amygdales ne s'engorgent, & qu'il ne ſurvienne de la ſalivation & des ulceres dans quelques parties de la bouche. Lorſque cela arrive, nous ſommes dans l'uſage de faire toucher les ulceres avec le collyre de Lanfranc; & lorſqu'ils ſont conſidérables, on y mêle quelques gouttes d'eſprit de ſel, avec lequel on touche leſdits ulceres.

Nous faiſons auſſi uſer du gargariſme fait avec l'eau d'orge & le miel, dans lequel on met quelques gouttes d'eau-de-vie, & quelques gouttes d'Extrait de Saturne. Ce gargariſme eſt non-ſeulement déterſif; il eſt encore anti-phlogiſtique, & excellent pour combattre toutes les inflammations qui viennent dans la bouche & au voiſinage, même avec pourriture.

Les Formules des Remedes Topiques ſont ſi multipliées dans les Pharmacopées,

qu'on eſt très-ſouvent embarraſſé ſur leur choix; mais on ne doit point balancer ſur la préférence qu'on doit leur donner lorſque la ſimplicité & la ſupériorité de l'action des médicaments ſe trouvent réunies enſemble : or, il eſt conſtant que les Préparations de Plomb produiſent des effets peu connus juſqu'ici du général des Praticiens. Cependant quelques Auteurs très-reſpectables ſemblent indiquer les Préparations de Saturne, comme étant propres pour le traitement de quelques-unes des maladies dont j'ai fait mention dans mon Ouvrage; & le célebre Monſieur Hecquet eſt de ce nombre, puiſqu'on trouve dans ſa Pharmacie des Pauvres, page 291, un Baume de Saturne qu'il indique comme excellent dans les plaies récentes, les Cancers & les Fiſtules : en voici la compoſition.

„ Prenez Sel de Saturne quatre onces, „ (*) Eſprit de Térébenthine douze on- „ ces; mettez en digeſtion, & enſuite ajou- „ tez-y une dragme & demie de Camphre.

Le même Auteur recommande auſſi une Emplâtre pour laquelle j'aurois encore beaucoup de confiance, à cauſe des différentes préparations métalliques qui entrent dans ſa compoſition, page 299 du même Livre : en voici la compoſition.

(*) Je voudrois remplacer ce ſel par l'Extrait de Saturne.

„ Prenez ſuc de ſolanum, de plantain, „ de grande joubarbe, de juſquiame, de „ geranium, (robertianum) de nicotiane, „ de chacun trois onces & demie; ceruſe, „ deux onces; minium préparé avec le vi- „ naigre, litharge, plomb brûlé, pierre „ calaminaire, tutie préparée, pompho- „ lix, encens, de chacun une once; huile „ de juſquiame, quatre onces; cire jaune, „ quantité ſuffiſante, avec un peu de ſuif „ de bouc pour donner la conſiſtance. „ Je ſuis perſuadé que ce baume doit être un excellent calmant, réſolutif, fondant, & très-propre encore à cicatriſer les ulceres rebelles.

J'ajouterai encore ici un raiſonnement de Mr. Hecquet, & avec autant plus de plaiſir, qu'il ſe rapporte à peu près à mon opinion, non-ſeulement ſur la ſimplicité des Remedes, mais encore ſur les mauvais effets des applications graſſes & onctueuſes; je prie le Lecteur d'y donner un peu d'attention.

„ Pour Topiques chirurgicaux, dit „ Mr. Hecquet, uſez des choſes les plus „ ſimples, comme les plantes & leur ſuc, „ pilées & malaxées, parce qu'en effet ce „ ſont des herbes qui ont été créées pour „ médicaments; & par-là ſe trouvent ex- „ clues toutes les graiſſes, les onguents & „ les ingrédients emplaſtiques, inconvé-

„ nients ſi ordinaires à la plupart des Topi-
„ ques graiſſeux dans la Pharmacie ordinaire.
„ Toute l'habileté dans le traitement
„ des tumeurs, (continue Mr. Hecquet,
„ page 289 & 290,) conſiſte donc à ſa-
„ voir tellement ménager les choſes, que
„ les fibres des vaiſſeaux de la partie ma-
„ lade ſe conſervent ou reprennent autant
„ de contractilité & de ſoupleſſe qu'il leur
„ en convient pour exercer leurs oſcilla-
„ lations; c'eſt le moyen de contenir dans
„ leur direction les parties du ſang, tant
„ la rouge que la blanche, de maniere
„ que les vaiſſeaux ne viennent point à
„ crever par l'impétuoſité, ou l'abondance
„ & l'engouement de la partie rouge, qui
„ paſſe forcément dans les arteres lympha-
„ tiques. Pour cela il ne faut qu'un juſte
„ point d'appui, une compreſſion légere
„ dans les fibres qui tiennent à la partie
„ malade : c'eſt de là que réſulte la force
„ ou l'action tonique des parties fibreuſes,
„ dont la nature ſe ſert pour entretenir la
„ circulation des humeurs. Afin d'opérer
„ tout cela, l'action d'un ſuc d'herbe, ou
„ de ſa pulpe, ſuffit, par le moyen de la-
„ quelle la nature concentrée, ou réunie
„ dans ſes forces, opere les réſolutions
„ des tumeurs, ou en écarte les ſuppura-
„ tions. La graiſſe, au contraire, & tous
„ les ingrédients chauds & trop vifs, dont

„ les onguents & les emplâtres ſont com-
„ poſés, ſont autant d'irritants, de ſtimu-
„ lants, ou d'amorces de feu, par où le
„ ſang devenant trop bouffant, trop élaſ-
„ tique & trop raréfié, briſe ou rompt
„ les vaiſſeaux, en même temps que la
„ vertu ſyſtaltique domptée, laiſſe entr'ou-
„ vrir les vaiſſeaux : c'eſt ainſi qu'il arrive
„ ſouvent des épanchements de ſucs dans
„ les tumeurs, & d'affreuſes ſuppurations
„ qui en ſont les délabrements; delà naiſ-
„ ſent des ulceres plus ou moins malins,
„ eu égard à la conduite des ſucs & des
„ vaiſſeaux qui ont crevé : telle eſt auſſi la
„ ſource de ces ſinus fiſtuleux qui forment
„ des plaies incurables, ſoit par leur pro-
„ fondeur, ſoit par la compreſſion qu'ont
„ ſouffert les fibres des vaiſſeaux; car en
„ les ſerrant exceſſivement les uns contre
„ les autres, elle les colle au point qu'il
„ en réſulte de très-dures calloſités.

Ce raiſonnement mérite, j'oſe le dire, l'attention des Praticiens, qui n'ont, la plupart, jamais apperçu l'inconvénient qui réſulte de l'application des choſes graſſes, huileuſes, & émollientes, ſur les parties enflammées, & ſur les tumeurs menacées de ſuppuration. Mr. Hecquet fait remarquer les ſuites funeſtes des effets de ces Topiques; il eſt vrai que ce Médecin reſpectable n'avoit pas trouvé le moyen de

les remplacer, mais ſeulement celui de les diminuer, en appliquant certaines plantes, ou leurs ſucs, ſur ces ſortes de maladies.

Qu'il me ſoit permis de faire remarquer ici une choſe bien importante pour les Praticiens; c'eſt que pluſieurs Auteurs célebres ont connu les mauvais effets des émollients, & des choſes graſſes & huileuſes, mais ils n'ont pas trouvé le moyen de les remplacer. Belloſte, par exemple, après trente-trois ans de pratique, ſe déchaîne contre les émollients, les graiſſes & les huiles, & met à leur place l'eau froide, la neige & la glace, moyens qui peuvent être nuiſibles ou favorables, ſelon l'état des parties affectées.

C'eſt un vrai bonheur d'avoir décidé l'Extrait de Saturne pour le traitement général des inflammations & de pluſieurs autres Maladies chirurgicales : ce remede bien conduit, n'opere jamais que de bons effets; & c'eſt ce dont on ſera convaincu par l'expérience, comme je le ſuis moi-même depuis longues années que j'en fais uſage.

On fait en Eſpagne un Baume de Saturne, qu'on appelle univerſel à cauſe de ſes effets ſur les différentes maladies pour leſquelles on l'applique : ce Baume ayant pour baſe la Litharge & le Vinaigre, de même que mon Extrait de Saturne, j'ai cru devoir en mettre ici la Formule.

Prenez de la Litharge, ou Céruſe, ou de Minium, ce que vous voudrez; du fort bon Vinaigre, une quantité ſuffiſante; faites bouillir le tout ſur un feu lent, juſqu'à ce que la liqueur ſoit devenue inſipide; enſuite de quoi vous la filtrerez, & vous la laiſſerez évaporer juſqu'à conſiſtance d'extrait, & vous aurez le Baume de Saturne.

Pour faire le Baume univerſel, vous vous ſervirez de la recette ſuivante:

Prenez Extrait de Saturne, ſix onces; huile roſat, une livre; cire neuve, trois onces; du camphre, quatre dragmes; incorporez le tout enſemble, & formez-en le Baume: ce Baume eſt très-ſpécifique pour les éréſipelles & phlegmons, en quelque partie du corps que ce ſoit. Après les évacuations faites par les ſaignées, on prend de ce Baume, & on en couvre la partie affectée; ce Baume a de grandes propriétés pour les plaies, ulceres, fiſtules, cancers, &c.

Notre Cataplaſme fait avec l'Eau Végéto-Minérale & la mie de pain, dont nous avons déja parlé, eſt d'une reſſource infinie dans beaucoup de cas vénériens; c'eſt par ſon moyen que nous parvenons à fondre les tumeurs dures, ſquirreuſes, & qui ont communément leur ſiege dans les glandes, comme les bubons: ſouvent auſſi ils operent la tranſſudation de la matiere ſup-

purée des bubons phlegmoneux; & lorſque cela n'arrive pas, nous voyons au moins que le foyer de ces ſortes d'abcès ſe trouve conſidérablement diminué par l'effet de nos cataplaſmes; & delà s'enſuit des ouvertures moindres, & des guériſons plus promptes. Je puis dire, enfin, que, par le moyen de ce ſimple Topique, on remplace ſupérieurement une infinité d'autres Cataplaſmes, dont les effets occaſionnent des tournures d'autant plus fâcheuſes qu'on a bien de la peine à les corriger.

Nous nous ſervons encore avec un grand ſuccès de ce Topique pour réſoudre en peu de temps les enflures des teſticules, ſoit par cauſes vénériennes, ou par d'autres accidents; la vertu fondante & réſolutive de ce Remede empêche que ces ſortes de fluxions ou inflammations ne prennent la voie de la ſuppuration, de même que celle de l'induration : on ſait combien cette derniere tournure eſt à craindre par rapport à ſes ſuites. Enfin, ce Cataplaſme a encore la vertu de calmer promptement la douleur des parties affectées.

Formule ſur l'uſage de l'Extrait de Saturne pur.

Pour faire uſage de cet Extrait pur, on y trempe un pinceau qu'on a mis au bout

d'une allumette, ou de quelqu'autre chose de semblable; & on touche les parties affectées, comme le fonds & les bords des ulceres de mauvaise qualité, qui produisent des mauvaises suppurations, des chairs baveuses, & même lorsqu'il y a des menaces de gangrene. C'est un excellent Remede appliqué sur les excroissances charnues même cutanées, comme les porreaux, les crêtes, les fongus, & autres excroissances de quelque nature qu'elles soient, ayant l'attention de couvrir ensuite la partie avec un plumasseau trempé dans l'Eau Végéto-Minérale, & couvert de mon Cérat de Saturne.

L'extrait pur, mis dans une assiette, exposé au soleil, ou sur un feu lent, forme une croûte qu'on peut regarder comme un Sel de Saturne, & qu'on met en poudre, dont on fait un mêlange avec de l'alun calciné, de la céruse, & de la poudre de térébenthine, parties égales; le tout bien mêlé ensemble, forme un excellent dessicatif des plaies & des ulceres, & dont nous avons une grande expérience.

Lorsqu'on n'a pas l'expérience que nous avons de nos remedes métalliques, on ne sauroit se représenter les avantages qu'on retire de l'Eau Végéto-Minérale, du Cérat de Saturne, du Cataplasme, & de la Poudre que j'ai décrits ci-dessus; je n'exa-

gere point en aſſurant les Praticiens qu'ils trouveront dans ces Topiques de quoi remplacer preſque tous les autres remedes chirurgicaux pour le traitement des maladies externes, & avec un ſuccès bien plus favorable à leur guériſon, comme on en pourra juger par l'expérience & les Obſervations qui compoſent cet Ouvrage.

Je terminerai ce Traité par la Formule d'un Opiat anti-vénérien, que j'ai éprouvé dans pluſieurs occaſions avec ſuccès, pour le traitement de la Vérole confirmée. On m'a aſſuré que cet Opiat étoit le même que celui dont Mr. Beloſte fait un ſi grand uſage pour différentes maladies, dont on voit le détail dans un de ſes Imprimés.

Formule.

Prenez, Hiera-picra, une dragme.
Rhubarbe en poudre, une dragme.
Camphre, demi-dragme.
Diamargaritum, deux dragmes.
Crême de tartre, deux dragmes.
Confection hamec, deux dragmes.
Jalap en poudre, une dragme.
Mercure crud rectifié, une once.
Térébenthine de Veniſe, une once.

Le tout bien mêlé enſemble, & dont on fera des pilules qu'on mettra dans une boîte, dans laquelle on aura mis de la pou-

dre de réglisse; la dose est d'une dragme & demie, qu'on prend le matin, un jour, & l'autre non, pendant huit jours, ce qui fait quatre prises; mais si la Vérole étoit confirmée, on pourroit laisser un intervalle pour en prendre quatre autres prises dans un semblable espace de temps.

On remarquera qu'il est nécessaire de se préparer à ce Remede par une saignée, une médecine ordinaire, quelques bouillons & tisanes rafraîchissantes, & que pendant l'usage dudit Opiat, on doit vivre de régime, ne manger que de la soupe, très-peu ou point de viande à dîner, point de vin, rien de crud, salé & épicé; en sorte qu'il suffira de s'en tenir à ce qui est dit ci-dessus, & aux œufs frais, riz, bouillons, panade, pain levé, tisane, &c.

Lorsque les Malades Vénériens sont dans de telles circonstances, qu'ils ne peuvent passer par le remede selon les regles ordinaires, ils trouvent dans celui-ci un grand soulagement. J'ai vu plusieurs fois disparoître par l'effet de ce Remede de grands symptomes vénériens; je m'en sers fort communément pour les pauvres mendiants, n'ayant point de ressource pour les traiter autrement.

Ma pratique des accouchements, pendant environ trente ans, a donné lieu à des Observations qui m'ont paru très-in-

téreſſantes, ſur la cauſe la plus ordinaire de l'obliquité de la matrice; & comme elle donne lieu ordinairement aux accouchements laborieux, je me propoſe de faire voir, dans un autre Ouvrage, qu'il y a des moyens pour y remédier.

Je ferai voir encore que la méthode que je pratique pour l'opération de la taille, mérite, ſans prévention, la préférence ſur toutes les autres.

Je donnerai en même temps la figure de quelques inſtruments de mon invention, avec la maniere d'en faire uſage : & de plus, des Obſervations ſur différents ſujets de la Profeſſion. Cet Ouvrage aura pour titre : *Opuſcules de Chirurgie.*

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES,

Remarques & Obſervations, ſur les Maladies Vénériennes, contenues dans ce Volume.

CHAPITRE PREMIER.

Sur le traitement des Maladies Vénériennes en général.

CHAPITRE SECOND.

De la Gonorrhée.

CHAPITRE TROISIEME.

Des Bubons.

CHAPITRE QUATRIEME.

Des Chancres.

CHAPITRE CINQUIEME.

Des Phimosis & Paraphimosis.

CHAPITRE SIXIEME.

Sur le traitement des Femmes grosses, des Nourrices & des Enfants.

CHAPITRE SEPTIEME.

Sur l'Usage intérieur des Préparations de Plomb.

§. CI.

TRAITÉ DES MALADIES DE L'URETRE.

OBSERVATIONS.

OBSERVATIONS

Sur les Maladies de la prostate, les Fistules au périnée, les Rétentions d'urine, & les Dépôts urinaires.

OBSERVATIONS

Sur les Rétentions d'Urine.

OBSERVATIONS

Sur les Incontinences d'Urine.

FORMULES.

SUITE DES FORMULES.

Fin de la Table.

EXTRAIT DES REGISTRES

De l'Académie Royale de Chirurgie.

Du 26 Décembre 1751.

MOnsieur GOULARD, Associé de l'Académie Royale de Chirurgie, ayant présenté à la Compagnie un Ouvrage qui a pour titre : *Lettre de Mr. Goulard à Mr. de la Martiniere, Premier Chirurgien du Roi*, dans lequel l'Auteur donne au Public la composition de son Remede pour les Bougies, elle a nommé pour l'examiner Messieurs *de Gramont* & *Chauvin* ; & les Commissaires ayant applaudi au dessein & à la générosité de Mr. *Goulard*, elle a consenti à ce qu'il publiât son Ouvrage avec la qualité de Membre de l'Académie : en foi de quoi j'ai donné le présent Extrait des Registres. A Paris, ce 17 Décembre 1751.

MORAND, *Secretaire perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie.*

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amée LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES DE MONTPELLIER, Nous a fait exposer qu'elle auroit besoin de nos Lettres de Privilege pour la réimpression de ses Ouvrages. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter notredite Société, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer par tel Imprimeur qu'elle voudra choisir, tous les Ouvrages qu'elle voudra faire imprimer en son nom, en tels volumes, forme, marge, caracteres, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de vingt années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes, sans toutefois qu'à l'occasion des Ouvrages ci-dessus spécifiés, il puisse en être réimprimé d'autres qui ne soient pas de notre Société. FAISONS DÉFENSES à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi de réimprimer, faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de ladite Société, ou de ceux qui auront droit d'Elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Société, ou à ceux qui auront droit d'Elle, à peine de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront registrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie ; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits & Imprimés qui auront servi de copie à la

réimpreſſion desdits Ouvrages, seront remis ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de LAMOIGNON : le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Société & ses ayants causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés, féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permiſſion, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le vingt-neuvieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante; & de notre Regne le quarante-cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE, & scellé du grand Sceau de cire jaune.

Regiſtré sur le Regiſtre quinze de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 112, folio 113, conformément au Réglement de 1723, qui fait défense, art. 41, à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, & autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires, prescrits par l'art. 108. du même Réglement. A Paris, ce 15 Octobre 1760.

Signé, *VINCENT*, *Adjoint.*

Collationné par Nous Ecuyer, Conseiller-Secretaire du Roi, Maison & Couronne de France, en la Chancellerie de Montpellier,

SEIMANDY.





